



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

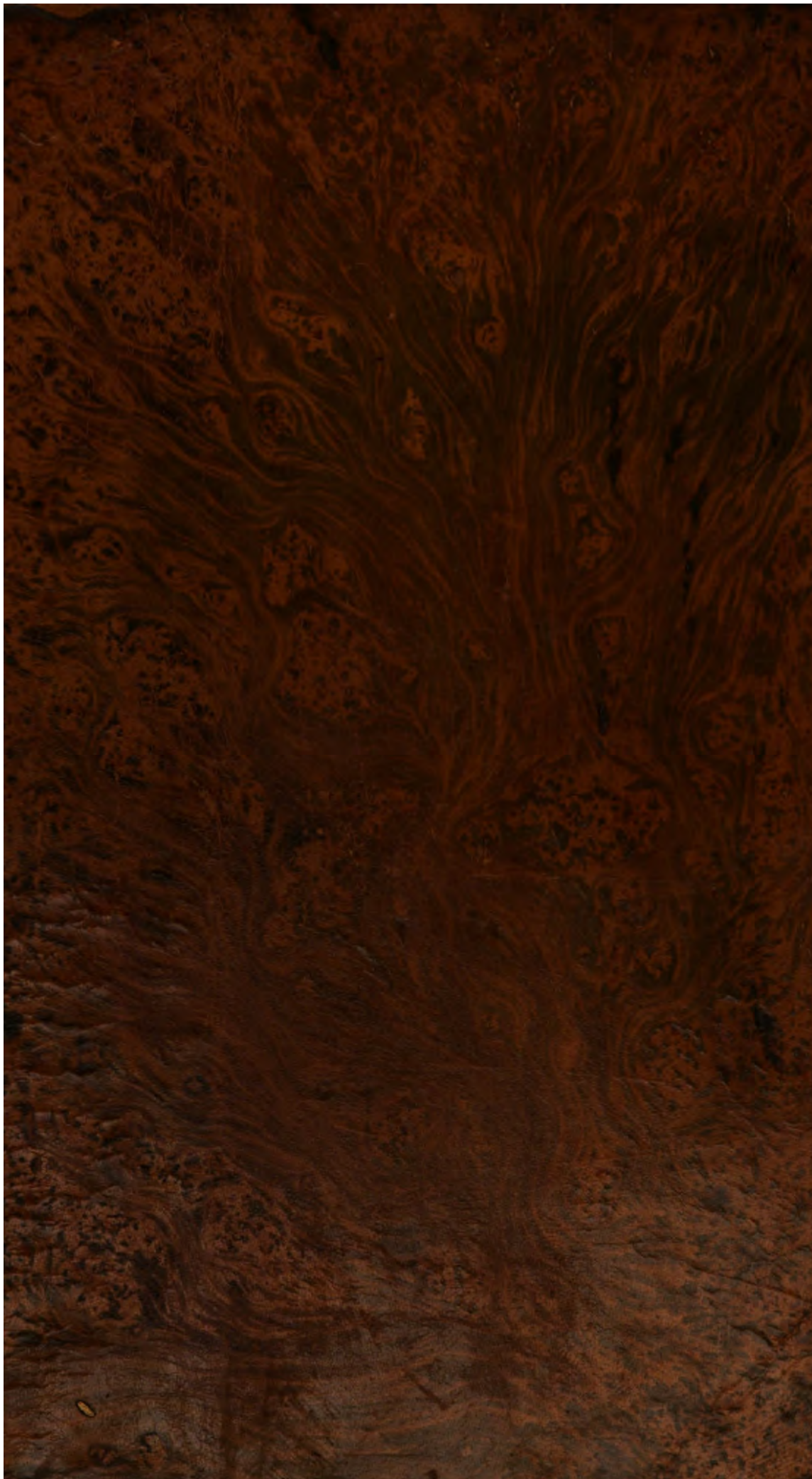
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

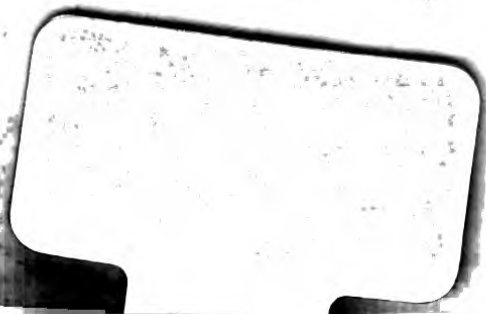


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



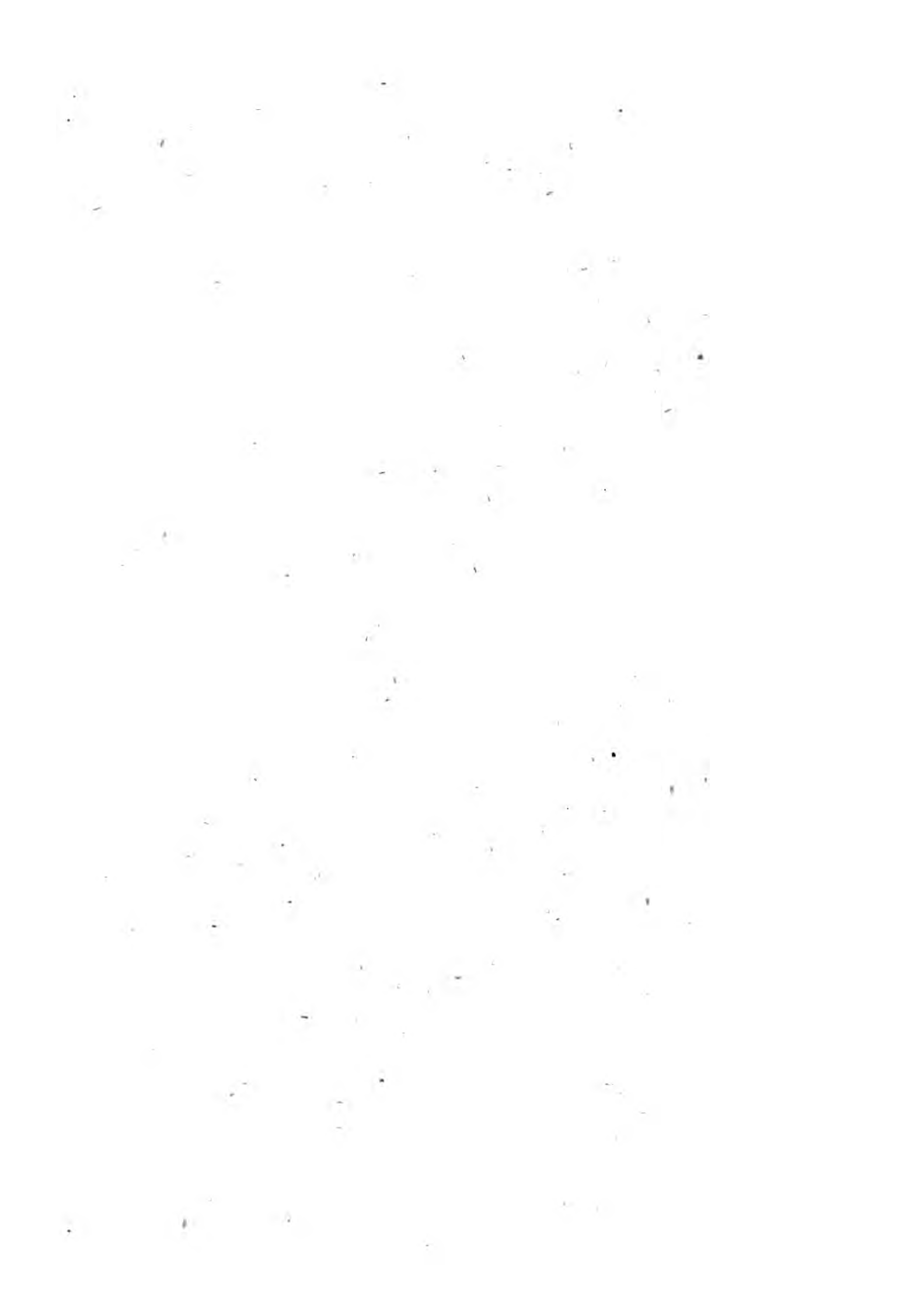


VI. 1785/1(87)



~~S. 120~~



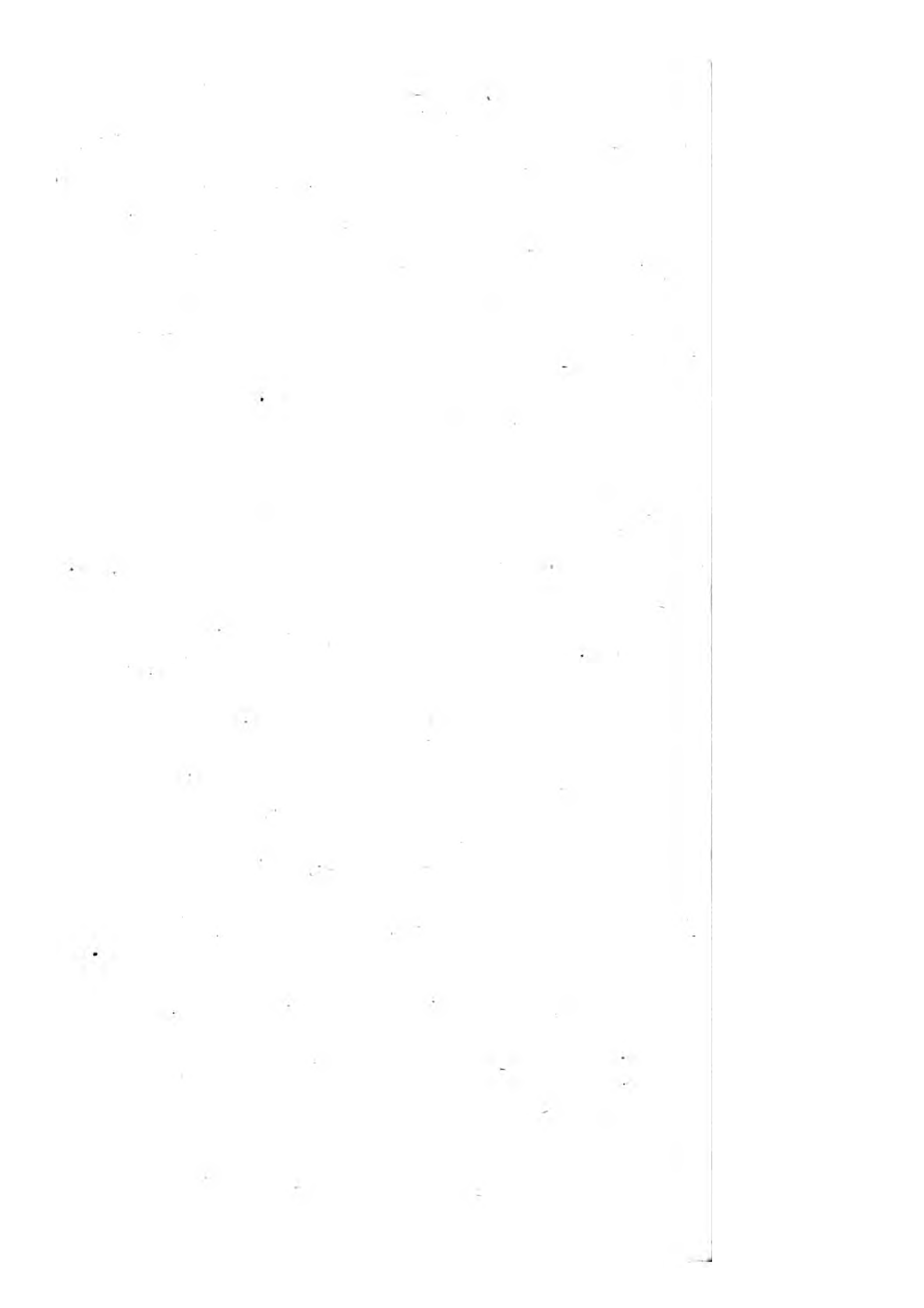


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

E O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

87

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1785.



L E T T R E S

D U

R O I D E P R U S S E

E T

DE M. DE VOLTAIRE.

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. ° A

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE,

LETTRE CCXVI.

DU ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 3 de janvier.

QUE Thiriot a de l'esprit
Depuis que le trépas en a fait un squelette !
Mais lorsqu'il végétait dans ce monde maudit,
Du Parnasse français composant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philosophe, un sage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où son destin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre

1773.

4 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

_____ Lui dénia toujours lorsqu'il en était temps ,
1773. Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin , les trépassés et tous nos fots vivans
Pourront donc aspirer à briller comme à plaisir ,
S'ils sont assez adroits , avisés et prudens
De choisir pour leur secrétaire ,
Homère , Virgile ou Voltaire.

Solon avait donc raison : on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. Au lieu de m'envoyer souvent un fatras non lisible d'extraits de mauvais livres , *Thiriot* aurait dû me régaler de tels vers , devant lesquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baissent le pavillon. Apparemment qu'il méprisait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philosophie ascétique surpasse, je l'avoue, mes forces.

Il est très-vrai qu'en examinant ce que c'est que la gloire , elle se réduit à peu de chose. Etre jugé par des ignorans et estimé par des imbécilles , entendre prononcer son nom par une populace qui approuve , rejette , aime ou hait sans raison , ce n'est pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendraient les actions vertueuses et louables , si nous ne chérissions pas la gloire ?

Les Dieux sont pour César , mais Caton suit Pompée.

Ce sont les suffrages de *Caton* que les honnêtes gens désirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation : mais il est essentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une idée nette et déterminée de ce qui est louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant. 1773.

Faites du bien aux hommes, et vous en ferez béni : voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être aussi indifférent que tout ce qui s'est dit à la construction de la tour de Babel ; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons sensibles au jugement de la postérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puisque c'est le seul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on soit né sensible, on prétend à l'estime de ses compatriotes : on veut briller par quelque chose, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète. Cet instinct est une suite des ingrédients dont la nature s'est servie pour nous pétrir : j'en ai ma part. Cependant je vous assure qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit de me comparer avec mes confrères, ni avec *Moustapha*, ni avec aucun autre ; ce serait une vanité puérile et bourgeoise : je ne m'embarasse que de mes affaires.

1773. — Souvent pour m'humilier , je me mets en parallèle avec le *to kalon* , avec l'archétype des stoïciens ; et je confesse alors avec *Memnon* , que des êtres fragiles comme nous , ne sont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde , le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuisent à la société , et ne détruisons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant , quelque goût que je confesse d'avoir pour la gloire , je ne me flatte pas que les princes aient plus de part à la réputation ; je crois au contraire que les grands auteurs , qui savent joindre l'utile à l'agréable , instruire en amusant , jouiront d'une gloire plus durable , parce que la vie des bons princes se passant toute en action , la vicissitude et la foule des événemens qui suivent , effacent les précédens ; au lieu que les grands auteurs sont non-seulement les bienfaiteurs de leurs contemporains , mais de tous les siècles.

Le nom d'*Aristote* retentit plus dans les écoles que celui d'*Alexandre*. On lit et relit plus souvent *Cicéron* que les commentaires de *César*. Les bons auteurs du dernier siècle ont rendu le règne de *Louis XIV* plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de

Fra-Paolo, du cardinal *Bembe*, du *Tasse*, de l'*Arioste*, l'emportent sur ceux de *Charles-Quint* et de *Léon X*, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, pour une fois d'*Auguste*, et encore est-ce rarement à son honneur. S'agit-il de l'Angleterre? on est bien plus curieux des anecdotes qui regardent les *Newton*, les *Locke*, les *Shaftesbury*, les *Milton*, les *Bolingbrocke*. que de la cour molle et voluptueuse de *Charles II*, de la lâche superstition de *Jacques II*, et de toutes les misérables intrigues qui agitèrent le règne de la reine *Anne*. De sorte que vous autres précepteurs du genre-humain, si vous aspirez à la gloire, votre attente est remplie, au lieu que souvent nos espérances sont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, et vous pour tous les siècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres; et l'on converse avec tous les beaux esprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres.

Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé je crever à la peine; parce qu'on est incorrigible à soixante et un ans, et parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne.

— 1773. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, et de ce que la nature a voulu que je fusse.

Si le patriarche de Ferney, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence; et si même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puisse-t-il vivre la millièrne partie de ce que durera sa réputation; il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, et qu'écrivant d'un très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

LETTRE CCXVII.

1773.

D U R O I.

A Berlin, le 16 de janvier.

J E me souviens que, lorsque *Milton* dans ses voyages en Italie vit représenter une assez mauvaise pièce qui avait pour titre *Adam et Eve*, cela réveilla son imagination et lui donna l'idée de son poëme du Paradis perdu. Ainsi ce que j'aurai fait de mieux par mon persiflage des confédérés, c'est d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire représenter à Paris. Vous me faites un plaisir infini de me l'envoyer; je suis très-sûr qu'elle ne m'ennuiera pas.

Chez vous le Temps a perdu ses ailes: *Voltaire* à soixante-dix ans est aussi vert qu'à trente. Le beau secret de rester jeune! vous le possédez seul. *Charles-Quint* radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux *Clarke*, le célèbre *Swift* étaient tombés en enfance; le *Tasse*, qui pis est, devint fou; *Virgile* n'atteignit pas vos années, ni *Horace* non plus; pour *Homère*, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions décider si son

— 1773. esprit se foutint jufqu'à la fin ; mais il eft certain que ni le vieux *Fontenelle*, ni l'éternel *Saint-Aulaire* ne fe faient pas auffi bien des vers, n'avaient pas l'imagination auffi brillante que le patriarche de *Ferney*. Auffi enterrera-t-on le *Parnaffe* français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des *Grimm*, des *la Harpe* et tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages ; mais tout ce que *Thiriot* m'a marqué dans fes feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des *Géorgiques*.

Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paraît un art de la raferie, dédié à *Louis XV*, des effais de tactique par de jeunes militaires qui ne favent pas épeler *Végèce*, des ouvrages fur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires, comme s'il en pleuvait ; enfin un tas de mauvaises compilations, d'annales, d'abrégés, où il femble qu'on ne penfe qu'au débit du papier et de l'encre, et dont le refte au demeurant ne vaut rien.

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la ftérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des *Fontenelle*, des *Montesquieu*, des *Greffet*, furtout des *Voltaire*, je

renouera cette correspondance; mais jusque-là je la suspendrai.

 1773.

Je ne connais point ce *Morival* dont vous me parlez. Je m'informerai après lui pour savoir de ses nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon service il n'aura pas le triste plaisir de se venger de sa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'ame des philosophes.

Je suis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Hesse avec ma nièce. Je jouerai un triste rôle à ces noces, celui de témoin, et voilà tout. En attendant tout s'achemine à la paix: elle sera conclue dans peu. Alors il restera à pacifier la Pologne; à quoi l'impératrice de Russie, qui est heureuse dans toutes ses entreprises, réussira immanquablement.

Je me trouve à présent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand monde, ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher *Voltaire*, de vous en dire davantage. Dès que je serai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney auquel je souhaite santé et longue vie, car il a tout le reste. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1773. LETTRE CCXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le premier février.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine ; le roi, mon maître, n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre ; jamais notre contrôleur général n'a fait de si grands retranchemens. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante et dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante et dix-neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, et qui ne cultivent point les beaux arts.

Vous ne voulez donc point remplacer *Thiriot* votre historiographe des cafés ? il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il favait par cœur le peu de bons et le grand nombre

de mauvais vers qu'on fe fait dans Paris ; c'était
un homme bien néceffaire à l'Etat. 1773.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature ?
Vous renoncez aux beaux esprits ,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du mercure ?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous foupçonnez que le bon temps
Eft paflé pour jamais en France ,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout fens
Aux guenilles de l'indigence ?
Ah ! jugez mieux de nos talens ,
Et voyez quelle eft notre aifance :
Nous fommes et riches et grands ,
Mais c'eft en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'efpérance
Que monfieur l'abbé Savatier , (a)
Malgré fa flatteufe éloquence ,
Nous tire jamais du borbier

(a) L'abbé *Sabatier* ou *Savatier* , gremlin qui s'eft avifé de
juger les fiècles avec un ci-devant foi-difant jéfuite , et qui a
ramaffé un tas de calomnies abfurdes pour vendre fon livre.

 1773.

Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq fortes de treteaux
Au lieu du théâtre d'Athènes.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance et la tactique,
Et sur les filles d'opéra.

En province une académie
Enseigne méthodiquement,
Et calcule très-favamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde histoire
Des finges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens,
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens de ces messieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleusement avec l'Eglise grecque, pour mettre à fin le saint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Ruffie; mais je me flatte que ce sont des nouvelles de café; j'aime trop ma *Catherine*.

J'aurai l'honneur d'envoyer incessamment à votre Majesté les Lois de Minos. L'ouvrage ferait meilleur si je n'avais que les soixante et dix ans que vous m'accordez.

Ce *Morival*, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, est depuis sept ou huit ans à votre service. Je ne fais pas le nom de son régiment; mais il est à Vêfel.

Voilà toute votre auguste famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monsieur le prince de Virtemberg est dans notre voisinage, avec neuf enfans, dont quelques-uns feront un jour sous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conservez-moi, Sire, vos bontés qui font la consolation de ma vie, et avec lesquelles je descendrai au tombeau très-allégrement.

1773.

1773.

L E T T R E C C X I X.

D U R O I.

A Potsdam, le 29 de février.

J'AI reçu votre lettre et vos vers charmans, qui démentent sans doute votre âge. Non : je ne vous en croirai point sur votre parole ; ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au Temps ses ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, si vous ne saviez pas que les gens de mon espèce se permettent souvent ce qu'on désapprouverait en d'autres. Un certain *Cotys*, roi d'un pays très-barbare, entretenit une correspondance en vers avec *Ovide* exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un souverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'*Apollon* de Ferney en langage velche, en dépit de l'abbé d'*Olivet* et des puristes de son académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire ;
Je n'y vois plus ces beaux esprits
Dont nombre d'immortels écrits

En

En m'instruisant savaient me plaire.

Je ne veux de correspondans

Que sur les confins de la Suisse,

Province qui jadis était très-fort novice

En arts, en esprit, en talens,

Mais qui contient des bons vieux temps

Le seul auteur qui me ravisse.

1773.

Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Asie

La science et la vérité;

Platon jusqu'en Egypte avait même tenté

D'éclairer sa philosophie;

Déformais nos cantons de ses charmes épris,

Sans chercher pour l'esprit des alimens dans l'Inde,

Trouvent le dieu du Goût comme le dieu du Pinde

Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaisir de voir les Musulmans chassés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la seconde fois. De nouvelles combinaisons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Velches sont bien tracassiers. Pour moi, disciple des encyclopédistes, je prêche la paix universelle en bon apôtre de feu l'abbé de *Saint-Pierre*; et peut-être ne réussirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il est plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, et que l'enchaînement fatal des causes nous entraîne malgré nous, et

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * B

— se joue de nos projets, comme un vent impé-
1773. tueux d'un fable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choses ordinaires ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, et nos évêques conservent 24.000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarrasse des soins mondains, pour qu'ils s'attachent sans distraction à gagner la Jérusalem céleste, qui est leur véritable patrie.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'établissement de ma nièce : elle a une figure fort intéressante, jointe à une conduite qui me fait espérer qu'elle fera heureuse, autant qu'il est donné à notre espèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux *la Barre* ; et s'il a de la conduite, il sera facile de le placer. Votre recommandation ne lui fera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieusement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on souhaite, mais non pas ce qui existe ; enfin ce que l'on se promet du fruit de ses tracasseries, ce qui peut-être était possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement actuel.

Eh bien , je vous ai rogné quelques années ,
 et je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont
 trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. 1773.
 Vous m'enverriez votre extrait baptistère ,
 que je n'en croirais pas davantage à votre
 curé.

On juge mal , on est déçu
 En se fiant à l'apparence :
 Je suis très-sûr et convaincu
 Que Voltaire en secret a bu
 De la fontaine de Jouvence.

Jamais aucun héros n'approcha de son sort :
 Immortel par sa vie , ainsi qu'après sa mort.

C'est cette première immortalité qui me
 touche le plus. Je suis intéressé à votre con-
 servation ; l'autre vous est sûre. Souvenez-
 vous de la maxime de l'empereur *Auguste* :
Festina lentè. Ce sont les vœux que le philo-
 sophe de Sans-souci fait pour le patriarche de
 Ferney , en attendant les Lois de Minos.

FÉDÉRIC.

1773.

L E T T R E C C X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 19 mars.

S I R E ,

VOTRE lettre du 29 février, qui est apparemment datée selon votre ancien style hérétique, ne m'en est pas moins précieuse. Votre style n'en est pas moins charmant : les choses les plus agréables et les plus philosophiques naissent sous votre plume. Il vous est aussi aisé d'écrire des choses dignes de la postérité qu'il l'est aux rois du Midi d'écrire : *Dieu vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde ; et vous, monsieur le président, en sa sainte garde.*

J'ai été sur le point de ne répondre à votre Majesté que des champs Elysées ; c'est après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne fais si je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de *Moustapha* et la Porte de *Catherine II* n'entraîne des suites fatales. Votre Majesté est

toujours préparée à tout événement, et quelque chose qui arrive, elle fera de jolis vers et gagnera des batailles. 1773.

J'ai l'honneur de lui envoyer les Lois de Minos avec des notes qui pourront lui paraître assez intéressantes; elle trouvera dans le cours de la pièce que j'ai profité d'un certain poëme sur les confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque chose qui ressemble au roi de Suède, votre neveu; on prétend que notre ministère velche veut s'approprier ce grand prince, et troubler un peu votre Nord. Ce sont mystères qui passent mon intelligence; je m'en remets, sur tous les futurs contingens, aux ordres de sa sacrée majesté le Hasard, ou plutôt aux ordres plus réels de sa divine majesté la Destinée. Les mourans d'autrefois savaient prédire l'avenir; le monde dégénère; et tout ce que je puis prédire, c'est que je serai votre admirateur, et votre très-sincèrement attaché puisse pendant le peu de minutes qui me restent encore à végéter entre le mont Jura et les Alpes.

Le vieux malade de Ferney.

1773.

L E T T R E C C X X I.

D U R O I.

A Potsdam, le 4 d'avril.

Vous savez que tous les princes ont des espions : j'en ai jusqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne fais s'ils m'ont annoncé juste (car vous savez que les princes sont sujets à être trompés) ; mais ils soutiennent que votre mal est dégénéré en goutte : ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronostique une longue vie, et je suis bien aise de vous associer à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remerciemens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne et des révolutions de Suède; et cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, si vous vouliez l'entreprendre, vous feriez, des nouvelles de gazette, des sujets de tragédie.

Celle-ci est certainement très-nouvelle, et ne ressemble à aucun des sujets que les tragiques, anciens ou modernes, ont traités. Je

ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre espèce cesse d'être ; mais s'il est permis à un *dilettante*, ou pour mieux nommer les choses par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous exposer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher personne ; et que si *Astérie* ou *Teucer* avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué et plus attendri.

Vous qui possédez les secrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je suis, vous avez eu sans doute des raisons de préférer le dénouement qui se trouve dans la pièce à celui que je propose.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature : nous aimons mieux, dans ce pays, n'avoir que des sujets comiques ; les autres, nous les avons eus par le passé. Et nous aimons mieux voir représenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci : c'est le vieux *Polnitz*. Il a fait une grande maladie, et je vous envoie l'histoire de sa convalescence. Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans passés. Ce n'est pas une bagatelle d'avoir poussé sa carrière

— jusqu'à un âge aussi avancé, et de repousser
1773. les attaques de la mort comme un jeune homme.

L'autre pièce qui commence par un badi-
nage, finit par quelques réflexions morales.
J'ai fort recommandé qu'on eût soin d'en
affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste
que vous payiez un fatras de fadaïses qui
vous ennuiera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches et de leurs
intrigues; elles me sont toutes connues. Il
ne m'échappe rien de ce qui se passe à Stock-
holm ainsi qu'à Constantinople. Mais il faut
attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le
dernier.

Votre impératrice a bien des ressources. Le
Nord demeurera tranquille, ou ceux qui vou-
dront le troubler, tout froid qu'il est, s'y
brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous
annoncer, et que vos Velches, pour trouver
des souverains trop crédules, pourront peut-
être les précipiter eux-mêmes dans de plus
grands malheurs que ceux qu'ils ont courus
jusqu'à présent.

Mais je ne fais de quoi je m'avise : les pro-
nostics ne vont point à l'air de mon visage,
et ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant,
aussi peu qu'à un échappé des Teutons à faire

des

des vers velches. Je me sauverai de ceci comme
Pilate, qui dit : *Quod scripsi, scripsi.* 1773.

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers ; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit sensible au destin des grands-hommes, et que le philosophe de Sans-fouci ne prenne un vif intérêt à la conservation du patriarche de Ferney, pour lequel il conservera toute sa vie la plus grande admiration.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 avril.

J'ALLAIS passer les trois rivières,
 Phlégéthon, Cocyte, Achéron ;
 La triple Hécate et ses forcières
 M'attendaient chez le noir Pluton ;
 Les trois fileuses de nos vies,
 Les trois sœurs qu'on nomme Furies,
 Et les trois gueules de leur chien
 Allaient livrer ma chétive ombre
 Aux trois juges du séjour sombre,
 Dont ne revient aucun chrétien.

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * C*

1773.

Que ma surprise était profonde ,
 Et que j'étais épouvanté
 De voir ainfi de tout côté
 Des trinités dans l'autre monde !
 Ce fut alors que j'invoquai
 Le héros qui s'est tant moqué
 Des trinités que l'on adore.
 En enfer il a du crédit ;
 On y craint fon bras , fon esprit ;
 Il m'exauça , je vis encore.

Vous avez eu , fans doute , Sire , la même bonté pour le vieux baron de *Polnitz*. L'enfer l'a respecté , et fans doute il vous respectera bien davantage ; vous vivrez assez long-temps pour augmenter encore vos Etats , car pour votre gloire je vous en défie ; à l'égard de votre baron , il doit être bien glorieux d'être chanté par vous , et bien heureux de n'avoir point payé fon passage à *Caron*.

Votre épître sur le globe des petites-maisons est charmante , vous connaissez parfaitement notre pays velche dont vous parlez , et ses banqueroutes passées , et ses banqueroutes présentes et futures.

Je remercie votre Majesté de prendre toujours sous sa protection la majesté de *Julien* , qui était assurément une très-respectable

majesté, malgré l'insolent *Grégoire* et l'impertinent *Cyrille*.

 1773.

Je ne crois pas que nos Velches veuillent faire fitôt parler d'eux ; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuser à ravager le monde ; et ce n'est pas le cas de ces messieurs : mais, si jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le sieur *Morival*, qui sert dans un de vos régimens à Vésel. Je vous supplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent, il y a six ans, lui et le chevalier de *la Barre*, à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une procession de capucins. Le chevalier de *la Barre* subit une partie de cette petite pénitence chrétienne ; *Morival* plus heureux alla servir un roi qui n'immole personne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, et qui se sert mieux que personne de sa langue, de sa plume et de son épée.

Supposé que Thorn soit en votre puissance, j'ose vous demander justice de la sainte Vierge *Marie*, à laquelle on sacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme

— de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on
1773. ferait tant de sacrifices à elle et à son fils. Le sang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, et vous voyez que l'auteur des notes sur les Lois de Minos a bien raison ; mais rien n'est si dangereux chez les Velches que d'avoir raison.

Je veux espérer que le roi de Pologne finira son rôle comme *Teucer* le sien, et que le *liberum veto*, qui n'est que le cri de la guerre civile, sera aboli sous son règne. Je veux l'estimer assez, pour croire qu'il est entièrement d'accord avec le protecteur de *Julien*. Je fais qu'il pense comme ces deux grands-hommes ; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui punissent ses assassins, et qui lui laissent un beau royaume, où il pourra être le maître ?

Je ne verrai pas les troubles qui semblent se préparer, ma santé est trop délabrée ; j'irai retrouver tout doucement *Isaac d'Argens*, et nous vous célébrerons tous deux sur le bord des trois rivières.

En attendant, je vous prie de me conserver vos bontés. Plaignez-moi surtout de mourir loin de votre Majesté ; mais ma destinée l'a voulu ainsi.

LET TRE CCXXIII.

1773.

D U R O I.

A. Potsdam, le 17 de mai.

SI je n'étais pas surchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureusement échappé : ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages ; ce qui fera expédié à peu-près vers le milieu du mois prochain.

Quelque pressé que je sois, je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médisance épargne les philosophes aussi peu que les rois. On suppose des raisons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou, pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, et vous surpasserez *Mathusalem* en toute chose. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, et je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philosophe de Sans-fouci salue le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

1773. LETTRE CCXXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 d'auguste.

PUISQUE les trinités sont si fort à la mode , je vous citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt ; mon voyage en Prusse, l'usage des eaux minérales, et l'arrivée de ma nièce la princesse d'Orange.

Je n'en prends pas moins de part à votre convalescence, et j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui se passe sur les bords de l'Achéron, que si vous aviez fixé votre séjour dans cette contrée d'où personne encore n'est revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes, et il ne paraissait pas qu'il eût quatre-vingt-six ans. Si le vieux baron s'est échappé de la fatale barque, faute de payer le passage, vous avez, à l'exemple d'*Orphée*, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer ; et en tout sens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous possédez.

Vous avez non-seulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier

de la Barre, et exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce *Morival*, dont vous me parlez, est inconnu. Je m'informerai de sa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui fera pas inutile. 1773.

Je vois que le public se complait à exagérer les événemens. Thorn ne se trouve point dans la partie qui m'est échue de la Pologne. Je ne vengerai point le massacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument sur le tombeau du fameux *Copernic* qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenser que punir; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commises.

Il m'est tombé entre les mains un ouvrage de défunt *Helvétius* sur l'éducation: je suis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des pensées fausses et des *concelli* qui me semblent on ne saurait plus déplacés dans un ouvrage de philosophie. Il veut prouver, sans pouvoir en venir à bout, que les hommes sont également doués d'esprit, et que l'éducation peut tout. Malheureusement l'expérience, ce grand maître, lui

— 1773. est contraire et combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuse qu'il avait de ma personne. Je voudrais la mériter.

Je ne fais comment pense le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occasionnés par ce qui se passe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres et le fléau de l'*Inf...*; et si je ne vous vois pas *facie ad faciem*, les yeux de l'esprit ne détournent point leurs regards de votre personne, et mes vœux vous accompagnent par-tout.

FÉDÉRIC.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, le 4 septembre.

S I R E ,

SI votre vieux baron a bien dansé à l'âge de quatre-vingt-six ans, je me flatte que vous danserez mieux que lui à cent ans révolus. Il est juste que vous dansiez long-temps au son de votre flûte et de votre lyre, après avoir fait danser tant de monde, soit en cadence, soit hors de cadence, au son de vos trompettes. Il est vrai que ce n'est pas la coutume des gens de votre espèce de vivre long-temps. *Charles XII* qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, *Gustave-Adolphe* qui eût été un de vos généraux, *Valstein* à qui vous n'eussiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurseur de grand; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous savez ce qui arriva à *César* qui avait autant d'esprit que vous, et à *Alexandre* qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire: mais vous vivrez long-temps, malgré

— vos accès de goutte , parce que vous êtes
 1773. sobre , et que vous savez tempérer le feu qui
 vous anime , et empêcher qu'il vous dévore.

Je suis fâché que Thorn n'appartienne point à votre Majesté , mais je suis bien aise que le tombeau de *Copernic* soit sous votre domination. Elevez un gnomon sur sa cendre , et que le soleil remis par lui à sa place le salue tous les jours à midi de ses rayons joints aux vôtres.

Je suis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégez les malheureux vivans qui le méritent. *Morival* doit être à Vésel lieutenant dans un de vos régimens : son véritable nom n'est point *Morival* , c'est d'*Etallonde* ; il est fils d'un président d'Abbeville. *Copernic* n'aurait été qu'excommunié s'il avait survécu au livre où il démontra le cours des planètes et de la terre autour du soleil ; mais d'*Etallonde* à l'âge de quinze ans a été condamné par des iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire et extraordinaire , à l'amputation du poing et de la langue , et à être brûlé à petit feu avec le chevalier de *la Barre* , fils d'un lieutenant général de nos armées , pour n'avoir pas salué des capucins , et pour avoir chanté une chanson ; et un parlement de Paris a confirmé cette sentence , pour que les évêques de France ne leur reprochassent plus d'être sans religion ;

ces messieurs du parlement se firent assassins
afin de passer pour chrétiens. 1773.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges ; qui méritaient qu'on les écorchât sur leurs bancs semés de fleurs de lis , et qu'on étendît leur peau sur ces fleurs. Si d'*Etallonde*, connu dans vos troupes sous le nom de *Morival*, est un garçon de mérite , comme on me l'assure , daignez le favoriser. Puisse-t-il venir un jour dans Abbeville , à la tête d'une compagnie , faire trembler ses détestables juges , et leur pardonner !

Le jugement que vous portez sur l'œuvre posthume d'*Helvétius* ne me surprend pas ; je m'y attendais ; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage est plus capable de faire du tort que du bien à la philosophie ; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras , un amas indigeste de vérités triviales et de faussetés reconnues. Une vérité assez triviale , c'est la justice que l'auteur vous rend ; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits diamans brillans semés çà et là. Ils m'ont fait grand plaisir , et m'ont consolé des défauts de tout l'ensemble.

Je ne fais si je me trompe sur le roi de Pologne , mais je trouve qu'il a bien fait de

— 1773. se confier à votre Majesté. Il a bien justifié l'ancien proverbe des Grecs, *la moitié vaut mieux que le tout* : il lui en restera toujours assez pour être heureux. Où en serions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large ? *Moustapha* en a trop ; je voudrais toujours qu'on le débarrassât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, et que la religion grecque soit un contre-poids à la religion papiste, je voudrais que vous servissiez vous-même de contre-poids. Je suis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de *Thémistocle* et d'*Alcibiade*. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux caresser leurs mignons sur le tombeau de *Marc-Aurèle*.

Sérieusement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu sa vaisselle, et donné son dernier écu à son fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre *Catherine II* à Andrinople. Cette entreprise me paraissait si naturelle, si aisée, si convenable, si belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée ; bien entendu qu'il y aurait eu pour votre

Majesté un gros pot de vin dans ce marché. —
 Chacun a sa chimère; voilà la mienne : 1773.

Après quoi je rentre en moi-même ,
 Et suis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans sa retraite , plantant , défrichant , bâtissant , établissant une petite colonie , travaillant , ruminant , doutant , radotant , souffrant , mourant , vous regrettant très-sincèrement , se met à vos pieds en vous admirant.

L E T T R E C C X X V I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 22 septembre.

S I R E ,

IL faut que je vous dise que j'ai bien senti ces jours-ci , malgré tous mes caprices passés , combien je suis attaché à votre Majesté et à votre maison. Madame la duchesse de *Virtemberg* , ayant eu comme tant d'autres la faiblesse de croire que la fanté se trouve à Laufane , et que le médecin *Tissot* la donne à qui la paye , a fait , comme vous savez , le voyage de Laufane : et moi , qui suis plus

— véritablement malade qu'elle et que toutes
 1773. les princesses qui ont pris *Tiffot* pour *Esculape*,
 je n'ai pas eu la force de fortir de chez moi.
 Madame de *Virtemberg*, instruite de tous les
 sentimens que je conserve pour la mémoire
 de madame la margrave de *Bareith* sa mère, a
 daigné venir dans mon hermitage et y passer
 deux jours. Je l'aurais reconnue quand même
 je n'aurais pas été averti ; elle a le tour du
 visage de sa mère avec vos yeux. Vous autres
 héros qui gouvernez le monde, vous ne vous
 laissez pas subjuguier par l'attendrissement,
 vous l'éprouvez tout comme nous ; mais vous
 gardez votre décorum.

Pour nous autres chétifs mortels, nous
 cédon à toutes les impressions ; je me mis
 à pleurer en lui parlant de vous et de madame
 la princesse sa mère : et quoiqu'elle soit la
 nièce du premier capitaine de l'Europe, elle
 ne put retenir ses larmes. Il me paraît qu'elle
 a l'esprit et les grâces de votre maison, et que
 surtout elle vous est plus attachée qu'à son
 mari. Elle s'en retourne, je crois, à *Bareith*,
 où elle trouvera une autre princesse d'un
 genre différent, c'est mademoiselle *Clairon*,
 qui cultive l'histoire naturelle, et qui est la
 philosophe de monsieur le margrave.

Pour vous, Sire, je ne fais où vous êtes
 actuellement ; les gazettes vous font toujours

courir. J'ignore si vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux Etats, ou dans votre abbaye d'Oliva : ce que je souhaite passionnément , c'est que les dissidens se multiplient sous vos étendards. On dit que plusieurs jésuites se sont faits sociniens ; Dieu leur en fasse la grâce ! il serait plaisant qu'ils bâtissent une église à *S^t Servet* ; il ne nous manque plus que cette révolution. 1773.

Je renonce à mes belles espérances de voir les Mahométans chassés de l'Europe, et l'éloquence, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, renaissantes dans Athènes ; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Bosphore ; vous laissez battre les Russes à Silistrie, et mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de *Thoas* et d'*Iphigénie*. Enfin vous ne voulez point faire de croisade. Je vous crois très-supérieur à *Godefroi de Bouillon* : vous auriez eu par-dessus lui le plaisir de vous moquer des Turcs en jolis vers tout aussi-bien que des confédérés polonais ; mais je vois bien que vous ne vous souciez d'aucune Jérusalem, ni de la terrestre, ni de la céleste : c'est bien dommage.

Le vieux malade de Ferney est toujours aux pieds de votre Majesté ; il est bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la duchesse de *Virtemberg* qui vous adore.

Le vieux malade.

1773. LETTRE CCXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 9 d'octobre.

JE m'aperçois avec regret qu'il y a près vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination que j'étais alors ; cependant si vous me voyez au lieu de trouver un jeune homme qui l'air à la danse, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc et décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon existence, et je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont personne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les observateurs ont cru s'apercevoir que le grand nombre de vieux militaires finissent par radoter, et que les gens de lettres se conservent mieux. Le grand *Condé*, *Marlborough*, le prince *Eugène*, ont vu dépérir en eux la partie pensante avant leur corps. Je pourrai bien avoir un même destin, sans avoir possédé leurs talens. On fait qu'*Homère*, *Atticus*, *Varron*, *Fontenelle*, et tant d'autres, ont atteint un grand âge sans éprouver les mêmes infirmités. Je souhaite que vous les surpassiez tous par la

longueur

ingueur de votre vie et par les travaux de
l'esprit.

 1773.

Sans m'embarasser du sort qui m'attend ,
quelques années de plus ou de moins
d'existence, qui disparaissent devant l'éter-
nité, on va inaugurer l'église catholique de
Glin. Ce sera l'évêque de Varmie qui la
consacrera. Cette cérémonie, étrangère pour
nous, attire un grand concours de curieux.
C'est dans le diocèse de cet évêque que se
trouve le tombeau de *Copernic*, auquel, comme
raison, j'érigerai un mausolée. Parmi une
multitude d'erreurs qu'on répandait de son temps,
il s'est trouvé le seul qui enseignât quelques
vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point
persécuté.

Le jeune d'*Etallonde*, lieutenant à Vésel,
l'a été : il mérite qu'on pense à lui. Muni de
votre protection et du bon témoignage que
lui rendent ses supérieurs, il ne manquera pas
de faire son chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous
me parlez. Je fais que l'Europe croit assez
généralement que le partage qu'on a fait de
la Pologne est une suite des manigances poli-
tiques qu'on m'attribue ; cependant rien n'est
plus faux. Après avoir proposé vainement des
tempéramens différens, il fallut recourir à ce
partage, comme à l'unique moyen d'éviter

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * D*

— 1773. une guerre générale. Les apparences sont trompeuses, et le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis est aussi vrai que la 48^{me} proposition d'*Euclide*.

Vous vous étonnez que l'empereur et moi ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient : c'est au prince *Kaunitz* de vous répondre pour l'empereur ; il vous révélera les secrets de sa politique. Pour moi, je concours depuis longtemps aux opérations des Russes par les subsides que je leur paye, et vous devez savoir qu'un allié ne fournit pas des troupes et de l'argent en même temps. Je ne suis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Russie. Quant à mon personnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philosophes.

J'ai lu l'article *Guerre* (Questions encyclopédiques), et j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes sont habillées d'un gros drap bleu, et les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite et à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire sans mériter le titre honorable de chef de brigands, puisqu'il n'est suivi que d'un tas de fainéants que la nécessité oblige à devenir des bourreaux mercenaires pour faire sous lui l'honnête métier de voleurs de grand chemin ? Avez-

vous oublié que la guerre est un fléau qui , les _____
 rassemblant tous , leur ajoute encore tous les 1773.
 crimes possibles ? Vous voyez bien qu'après
 avoir lu ces sages maximes , un homme ,
 pour peu qu'il ait sa réputation à cœur , doit
 éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux
 plus vils scélérats.

Vous saurez d'ailleurs que l'éloignement
 de mes frontières de celles des Turcs a , jus-
 qu'à présent , empêché qu'il n'y ait eu de
 discorde entre les deux Etats , et qu'il faut
 qu'un souverain soit condamnable (à mort
 s'il était particulier) pour qu'en conscience
 un autre souverain ait le droit de le détrôner.
 Lisez *Puffendorf* et *Grotius* , vous y ferez de
 belles découvertes.

Il y a cependant des guerres justes , quoi-
 que vous n'en admettiez point ; celles qu'exige
 sa propre défense sont incontestablement de
 ce genre. J'avoue que la domination des Turcs
 est dure , et même barbare : je confesse que la
 Grèce surtout est de tous les pays de cette
 domination le plus à plaindre ; mais souve-
 nez-vous de l'injuste sentence de l'aréopage
 contre *Socrate* , rappelez-vous la barbarie dont
 les Athéniens usèrent envers leurs amiraux ,
 qui , ayant gagné une bataille navale , ne
 purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'est peut-être

— 1773. en punition de ces crimes qu'ils font affujettis et avilis par des barbares. Est-ce à moi de les en délivrer ? Sais-je si le terme posé à leur pénitence est fini, ou combien elle doit durer ? Moi qui ne suis que cendre et poussière, dois-je m'opposer aux arrêts de la Providence ?

Que de raisons pour maintenir la paix dont nous jouissons ! il faudrait être insensé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuisé par ce que je vous ai dit ci-dessus : ne le pensez pas. Une raison aussi valable que celle que je viens d'alléguer, est qu'on est persuadé en Russie qu'il est contre la dignité de cet empire de faire usage des secours étrangers, lorsque les forces des Russes sont seules suffisantes pour terminer heureusement cette guerre.

Un léger échec qu'a reçu l'armée de *Romanzof*, ne peut entrer en aucune comparaison avec une suite de succès non interrompus qui ont signalé toutes les campagnes des Russes. Tant que cette armée se tiendra sur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté consiste à passer ce fleuve avec sûreté. Elle trouve à l'autre bord un terrain excessivement coupé, une difficulté infinie de subsister : ce n'est qu'un désert et des montagnes hérissées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amasser des magasins, de les

conduire avec foi , rend cette entreprise hafardeufe. Mais , comme jufqu'à préfent rien n'a été difficile à l'impératrice , il faut efpérer que les généraux mettront heureufement fin à une auffi pénible expédition. 1773.

Voilà des raifonnemens militaires qui m'échappent ; j'en demande pardon à la philofophie. Je ne fuis qu'un demi-quaker jufqu'à préfent ; quand je le ferai comme *Guillaume Penn* , je déclarerai comme d'autres contre ces affaffins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant , donnez-moi mon abfolution d'avoir osé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'est dans l'efpoir de recevoir votre indulgence plénière , que le philofophe de Sans-fouci vous affure qu'il ne cefle de faire des vœux pour le patriarche de Erney. *Vale.*

F É D É R I C.

1773. LETTRE CCXXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 d'octobre.

S'IL m'est interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en suis pas moins aise que la duchesse de *Virtemberg* vous ait vu. Cette façon de converser par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem*. Des relations et des lettres ne tiennent pas lieu de *Voltaire*, quand on l'a possédé en personne.

J'applaudis aux larmes vertueuses que vous avez répandues au souvenir de ma défunte sœur. J'aurais sûrement mêlé les miennes aux vôtres si j'avais été présent à cette scène touchante. Soit faiblesse, soit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette sœur ce que *Cicéron* projetait pour sa *Tullie*. Je lui ai érigé un temple dédié à l'amitié ; sa statue se trouve au fond, et chaque colonne est chargée d'un mascarons contenant le buste des héros de l'amitié. Je vous en envoie le dessin. Ce temple est placé dans un des bosquets de mon jardin. J'y vais souvent me rappeler mes pertes, et le bonheur dont je jouissais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je suis de retour de mes voyages. J'ai été en Prusse abolir le serfage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raisonnables, ouvrir un canal qui joint la Vistule, la Sretz, la Varte, l'Oder et l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peste de 1709, défricher vingt milles de marais, et établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. De là j'ai été en Silésie consoler mes pauvres ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverses provinces où je les conserve, et les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils se voueront entièrement. De plus, j'ai arrangé la bâtisse de soixante villages dans la haute Silésie, où il restait des terres incultes : chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, et rebâtir deux villes brûlées : elles étaient de bois ; elles feront de briques, et même de pierres de taille, tirés des montagnes.

Je ne vous parle point des troupes : cette matière est trop prohibée à Ferney pour que je la touche.

Vous sentirez qu'en faisant tout cela, je n'ai pas été les bras croisés.

— 1773. A propos de croisés , ni l'empereur ni moi ne nous croiserons contre le Croissant ; il n'y a plus de reliques à remporter de Jérusalem. Nous espérons que la paix se fera , peut-être cet hiver ; et d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit : Il faut vivre , et laisser vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure ; il faut la conserver autant qu'on le pourra sans risque , et ni plus ni moins se mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands , conducteur d'assassins à gage.

Ce système n'est ni celui de *Richelieu* , ni celui de *Mazarin* ; mais il est celui du bien des peuples , objet principal des magistrats qui les gouvernent.

Je vous souhaite cette paix accompagnée de toutes les prospérités possibles , et j'espère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philosophe de Sans-fouci , qui admire et admirera son génie jusqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CCXXIX. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney , 28 octobre.

MONSIEUR Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique ,
A vu ce bel esprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui se pique
D'imiter , sans lui ressembler ;
Et que tout héros , germanique ,
Espagnol , gaulois , britannique ,
Vainement voudrait égaler.
Monsieur Guibert est véridique ;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre histoire héroïque ,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obstinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux ;
Et l'Europe fait beaucoup mieux ,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. *Guibert* , Sire , fait comme l'Europe ;
il parle de votre Majesté avec enthousiasme.

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * E

— 1773. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes ; Dieu nous en préserve ! mais accordez-vous donc avec lui ; car il dit que vous avez un corps digne de votre ame , et vous prétendez que non : il est vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue ; et ces jours-là , vous pourriez bien vous rengorger et vous requinquer , comme une belle à son miroir.

Je ne vous propofais pas , Sire , vingt campagnes , je n'en propofais qu'une ou deux ; et encore c'était contre les ennemis de *Jésus-Christ* et de tous les beaux arts. Je difais : Il protège les jéfuites , il protégera bien la vierge *Marie* contre *Mahomet* , et la bonne vierge lui donnera fans doute deux ou trois belles provinces à fon choix , pour récompense d'une fi fainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre* , dont votre Majesté pacifique a la bonté de me parler : il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité ; mais je vous prie de confidérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs , qui font venus du bord oriental de la mer Caspienne jusqu'auprès de Naples , et qui , chemin faisant , se font emparés des lieux faints , et même du tombeau de *Jésus-Christ* qui ne fut jamais enterré. En un mot , je ressemblois comme deux gouttes d'eau à ce

fou de *Pierre l'hermite*, qui prêchait la croi-
 fade. L'empereur des Romains, que vous 1773.
 aimez, et qui se regarde comme votre disci-
 ple, ne pouvait se plaindre de moi; je lui
 donnais d'un trait de plume un très-beau
 royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix
 ans, jouer un opéra grec à Constantinople.
 DIEU n'a pas béni mes intentions, toutes
 chrétiennes qu'elles étaient; du moins les
 philosophes vous béniront d'ériger un mau-
 folée à *Copernic*, dans le temps que votre ami
Moustapha fait enseigner la philosophie d'*Aristote*
 à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir
 Athènes, mais vous élevez un monument à
 la raison et au génie.

Quand je vous suppliais d'être le restaura-
 teur des beaux arts de la Grèce, ma prière
 n'allait pas jusque à vous conjurer de rétablir
 la démocratie athénienne; je n'aime point le
 gouvernement de la canaille. Vous auriez
 donné le gouvernement de la Grèce à M. de
Lentulus, ou à quelque autre général qui aurait
 empêché les nouveaux grecs de faire autant
 de sottises que leurs ancêtres. Mais enfin,
 j'abandonne tous mes projets. Vous préférez
 le port de Dantzick à celui du Pirée: je crois
 qu'au fond votre Majesté a raison, et que,
 dans l'état où est l'Europe, ce port de Dantzick
 est bien plus important que l'autre.

— 1773. Je ne fais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice *Catherine II*, et franchement, je crois que dans tout cela vous en savez plus que moi, et qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque chose qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puisse votre vie en approcher !

L E T T R E C C X X X .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, le 8 novembre.

S I R E ,

LA lettre dont votre Majesté m'a honoré le 24 octobre, est depuis vingt ans celle qui m'a le plus consolé; votre temple aux manes de votre sœur, *Willeminæ sacrum*, est digne de la plus belle antiquité, et de vous seul dans le temps présent; madame la duchesse de *Virtemberg* versera bien des larmes de tendresse, en voyant le deffin de ce beau monument.

Le canal, les villes rebâties, les marais desséchés, les villages établis, la servitude abolie, sont de *Marc-Aurèle* ou de *Julien*. Je dis de *Julien*, car je le regarde comme le plus

grand des empereurs , et je suis toujours indigné contre *la Bletterie* , qui ne l'a justifié qu'à 1773.
 demi , et qui a passé pour impartial , parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures et de calomnies que *Grégoire* de Nazianze et *Théodoret*.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti : je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant desséché : je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'esclavage , et que vous les avez changés en hommes. *Gengis-kan* et *Tamerlan* ont gagné des batailles comme vous , ils ont conquis plus de pays que vous ; mais ils dévastaient , et vous améliorez. Je ne fais s'ils auraient recueilli les jésuites ; mais je suis sûr que vous les rendrez utiles , sans souffrir qu'ils puissent jamais être dangereux. On dit qu'*Antoine* fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions ; vous attelez des renards au vôtre , mais vous leur mettez un frein dans la gueule , et , quand il le faudra , vous leur mettez le feu au derrière , comme *Samson* , après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche , c'est que vous n'établissiez pas une église de fociniens comme vous en établissez plusieurs de jésuites ; il y a pourtant encore des fociniens en Pologne. L'Angleterre

— en regorge, nous en avons en Suisse; certainement *Julien* les aurait favorisés; ils haïssent ce qu'il haïssait, ils méprisent ce qu'il méprisait, et ils sont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant persécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

1773.

Après tout le mal que j'ai osé dire des Turcs à votre Majesté, je ne vous propose pas une mosquée; cependant *Barberousse* en eut une à Marseille; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter: tout ce que je fais, c'est que votre nom fera bien grand de Dantzick jusqu'en Turquie, et de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie. Nous donnons nous autres beaucoup d'opéra comiques.

Que votre Majesté daigne conserver vos bontés au vieux malade *Libanius*.

L E T T R E C C X X X I.

1773.

D U R O I.

Le 26 de novembre.

F A U T - I L écrire en mauvais vers
 Au dieu qui préside au Parnasse ?
 C'est aux orgueilleux non experts
 A s'armer d'une telle audace.
 Moi , né sous un ciel de frimats ,
 Loin des bords fleuris de la Seine ,
 Vieux , cassé , sans feu , sans haleine ,
 Si je tentais dans mes ébats
 De rimer encor pour Voltaire ,
 Je mériterais pour salaire
 Le traitement de Marfyas.

M. *Guibert* m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchissent , ma force se dissipe et ma chaleur s'éteint. Il n'est donné qu'à *Voltaire* de rajeunir. Les protégés d'*Apollon* sont plus favorisés que ceux de *Mars*. Au lieu de vingt campagnes que M. *Guibert* me donne libéralement , il ne m'en reste qu'une à faire : c'est celle du dernier décampement.

Dans cette situation , on ne pense pas à chercher des combats dans la Thrace et en

— 1773. Scythie. Soyez sûr que l'impératrice de Russie, jalouse de la gloire de sa nation, fera bien faire la paix sans secours étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être spectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'impératrice de Russie, si cette révolution n'arrive pas. Cette princesse ne pense pas comme *Charles XII*, qu'il n'y a de paix avec ses ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour lesquels vous vous intéressez si vivement, sont, dit-on, si avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le souverain mépris que vous et les encyclopédistes avez affiché contre les guerriers? Qui sera assez osé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney et de toute la féquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands, et de brigand lui-même? Croyez qu'on laissera la Grèce esclave, et qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philosophes.

Déformais ces messieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'assujétissaient autrefois. Je crois même que *M. Guibert* aura

fait abjuration de son art meurtrier entre vos mains, et qu'il se fera capucin ou philosophe pour trouver en vous un puissant protecteur. Il faut que les philosophes aient des missionnaires pour augmenter le nombre de pareilles conversions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les Etats de ces grosses armées qui les abyment, et successivement il ne restera plus personne pour se battre. Tous les souverains et les peuples n'auront plus ces malheureuses passions, dont les suites sont si funestes, et tout le monde aura la raison aussi parfaite qu'une démonstration géométrique.

1773.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un aussi beau spectacle dont je ne jouirai pas même de l'aurore; et l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un siècle de ténèbres, sur la fin duquel a commencé le crépuscule du jour de la raison perfectionnée.

Tout dépend pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je sois venu trop tôt, je ne le regrette pas : *j'ai vu Voltaire*; et si je ne le vois plus, je le lis, et il m'écrit.

Continuez long-temps de même, et jouissez en paix de toute la gloire qui vous est due, et de tous les biens que vous souhaite le philosophe de Sans-fouci.

FÉDÉRIC.

 1773. LETTRE CCXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

UNE belle dame de Paris (dont vous ne vous souciez guère) prétend que vous ferez fâché contre moi de ce que je donne votre Majesté au diable ; et moi je lui soutiens que vous me le pardonnerez , et que *Belzébuth* même en fera fort content , attendu qu'il n'y a jamais eu personne plus diable que vous à la tête d'une armée , soit pour arranger un plan de campagne , soit pour l'exécuter , soit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il est vrai, votre métier de héros , mais je le révère ; ce n'est point à moi de juger de la tactique de *M. Guibert*. Je ne m'entends point à ces belles choses ; je fais seulement qu'il vous regarde avec raison comme le premier tacticien , et moi j'ajoute, comme le premier politique ; car vous venez d'acquérir un beau royaume, sans avoir tué personne , et non-seulement vous voilà pourvu d'évêchés et d'abbayes,

non seulement vous voilà général des jésuites —
après avoir été général d'armée, mais vous 1773.
faites des canaux comme à la Chine, et vous
enrichissez le royaume que vous vous êtes
donné par un trait de plume. Que vous reste-
t-il à faire? rien autre chose que de vivre
long-temps pour jouir.

Comme votre Majesté recevra probable-
ment mon petit paquet aux bonnes fêtes de
Noël, et que le Dieu de paix va naître avant
qu'il soit trois semaines, je me recommande
à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous,
et que vous me pardonniez toutes les poudres
que j'ai dites à votre Majesté, et la haine
cordiale que j'ai pour votre métier de *César*.
Ce *César*, comme vous savez, pardonnait à
ses ennemis, quand il les avait vaincus; et
vous aurez pour moi la même clémence,
après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie
quelquefois dans les intervalles de ses souff-
rances, se met à vos pieds avec cinq ou six
sortes de vénération pour vos cinq ou six
sortes de grands talens, et pour votre personne
qui les réunit.

1773. LETTRE CCXXXIII.

DU ROI.

Le 10 décembre.

IL était bien juste qu'un pays qui avait produit un *Copernic*, ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie, en tout genre, où la tyrannie des puissans l'avait plongé. Cette tyrannie allait si loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple instruit.

On ne peut comparer les provinces polonaises à aucun Etat de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conséquent de l'ouvrage et du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaise administration a négligé pendant tant de siècles.

Vos vœux ont été exaucés : les Turcs ont été battus par les Russes, Silistria prise, et le visir fugitif du côté d'Andrinople. *Moustapha* apprendra à trembler dans son sérail, et peut-être que ses malheurs le rendront plus souple à signer une paix que les conjonctures rendent nécessaire. Si les armes victorieuses des Russes

pénètrent jufqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie circalfienne du férail, efcortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au férail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelque expérience de physique, en animant par le feu de *Prométhée* quelque embryon qui héritera de votre beau génie. — 1773.

Madame la landgrave de *Darmstadt* eft de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point fur les éloges de l'impératrice et des chofes utiles qu'elle a exécutées, et des grands projets qu'elle médite encore. *Diderot* et *Grimm* y passeront l'hiver. Cette cour réunit le fafte, la magnificence et la politesse; et l'impératrice furpaffe tout le refte par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jéfuites? Ce n'eft qu'en faveur de l'instruction de la jeunesse que je les ai confervés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus fervir, comme les renards de *Samfon*, pour embraser les moissons des Philiftins. D'ailleurs, la Siléfie n'a produit ni de père *Guignard*, ni de *Malagrida*. Nos allemands n'ont pas les paffions auffi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raifons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte : j'ai promis par

— 1773. la paix de Drefde que la religion demeure-
rait *in statu quo* dans mes provinces. Or j'ai
eu des jésuites, donc il faut les conserver.
Les princes catholiques ont tout à propos un
pape à leur disposition qui les absout de leurs
fermens par la plénitude de sa puissance : pour
moi, personne ne peut m'absoudre, je suis
obligé de garder ma parole, et le pape se
croirait pollué s'il me bénissait; il se ferait
couper les doigts avec lesquels il aurait donné
l'absolution à un maudit hérétique de ma
trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jésuites,
je ne vous dirai pas le mot de vos picpuces.
Nous sommes à deux de jeu. Mes jésuites
ont produit de grands-hommes, en dernier
lieu encore le père *Tournemine*, votre recteur:
les capucins se targuent de S' *Cucufin*, dont
ils peuvent s'applaudir à leur aise. Mais vous
protégez ces gens, et vous seul valez tout
ce qu'*Ignace* a produit de meilleur; aussi
j'admire et je me tais, en assurant le patriarche
de Ferney que le philosophe de Sans-souci
l'admira jusqu'à la fin de l'existence dudit
philosophe. *Vale.*

F É D É R I C.

LETTRE CCXXXIV. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

SIRE ,

ME voilà bien loin de mon compte : tous les gens de lettres m'avaient fait compliment sur la manière assez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable (1) ; on trouvait que ce tour n'était pas sans quelque finesse. *Rousseau* avait dit :

Mais à la place de Socrate ,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Cette idée paraissait aussi fautive que grossière à tous les connaisseurs : en effet , il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine général de la Grèce , au vainqueur du maître de l'Asie , au vengeur de l'assassinat de *Darius* , au héros qui bâtit plus de villes

(1) L'épître intitulée la Tactique avait déplu au roi de Prusse , et l'on aperçoit quelques traces d'humeur dans plusieurs de ses lettres ; il en manque une , où il avait apparemment marqué cette humeur avec plus de force.

— 1773. que *Gengis-kan* n'en détruisit , à celui qui changea la route du commerce du monde , *tu es le dernier des mortels*. Mais de plaindre les hommes qui souffrent du fléau de la guerre , et d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art , cruel , mais nécessaire , et de louer les *Cyrus* , les *Alexandre* , les *Gustave* , &c. en feignant de se fâcher contre eux ; c'est ce qui a plu à tout le monde , excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à *Alexandre* pour quelque officier grec condamné par l'aréopage , je l'aurais demandé en lui envoyant la *Tactique*.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuste que l'aréopage , et vous valez bien cet *Alexandre* , à qui *Juvenal* et *Boileau* ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds , Sire , pour ce jeune *Morival*. Votre Majesté ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'est plus digne de vous que de le protéger ; le vieillard de *Ferney* vous aura la plus grande obligation , et il mourra content.

Agréez , Sire , ma respectueuse et vive reconnaissance.

LETTRE

LETTRE CCXXXV.

1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, janvier.

SIRE,

QUOIQUE je vous aye donné à tous les diables, vous, et *Cyrus*, et le grand *Gustave*, &c. cependant je propose à votre Majesté quelque chose de divin, ou plutôt de très-humain et de très-digne d'elle. Ce n'est point ici une plaisanterie; c'est une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui est, sous le nom de *Morival*, lieutenant au régiment d'*Eichmann* à *Véfel*, ne peut hériter de son père et de sa mère, tant qu'il sera dans les liens de la procédure criminelle et du jugement abominable porté contre lui dans *Abbeville*, lorsqu'il n'avait qu'environ seize ans; il est fils d'un président d'*Abbeville*, et son nom est d'*Etallonde*. On a été très-content de lui à *Véfel* depuis qu'il est à votre service. Je fais que c'est un des plus braves et des plus sages officiers que vous ayez. Toute son ambition est de vivre et de mourir au service de votre Majesté; il n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître. Mais il

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * F

— 1774. est affreux qu'il reste toujours condamné au même supplice dans lequel est mort le chevalier de *la Barre*, qui avait fait un petit commentaire sur votre art de la guerre.

Ces assassins juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de son roi, de la raison et de la justice, qui, en étant cassé, n'a pas été assez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grâce pour *Morival*, ou la cassation de l'arrêt qui l'a condamné. Je supplie donc votre Majesté avec la plus vive instance d'accorder à *Morival* un congé d'un an, pendant lequel il fera chez moi. Je vous répondrai de sa personne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puisse plus facilement lever des soldats que dans le petit canton que j'habite, qui est précisément à une lieue de la Suisse, de Genève, de la Savoie et de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes, et à choisir les plus sages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer son congé d'un an ; il partira sur le champ, et peut-être reviendra-t-il à Vésel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations

à votre Majesté , et vous aurez fait ce qu'auraient fait ces *Cyrus* et ces *Gustave* , dont j'ai dit tant de mal. 1774.

Je me mets à vos pieds avec les sentimens que j'ai toujours eus , et avec lesquels je mourrai.

L E T T R E C C X X X V I .

D U R O I .

A Potsdam , le 16 de février.

Vous devez favoir que je suis teuton de naissance, et que par conséquent la langue française n'est pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous soyez donnée de m'enseigner les finesses de votre langue , je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu , soit par distraction des affaires , soit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage sur la Tactique : et je n'ai jamais vu que les termes de *haine* et de *donner à tous les diables* se soient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux , à moins qu'ils ne fussent écrits par *Tisiphone* , *Mégère* ou *Alecton*. Mais à cela

— ne tienne ; vous avez le privilège de tout dire,
 1774. et d'ennoblir même par de beaux vers ce
 qu'on appelle vulgairement des injures. Si
Rouffseau dit :

Mais à la place de Socrate,
 Le fameux vainqueur de l'Euphrate
 Sera le dernier des mortels ;

il n'a pas tort dans un sens , parce que *Socrate* était le plus sage et le plus modéré des mortels , et *Alexandre* le plus dissolu et le plus emporté des hommes , lui qui dans ses débauches avait tué *Clitus* , qui dans d'autres mouvemens d'emportement avait fait mourir le philosophe *Callisthène* , et par faiblesse pour les caprices d'une courtisane avait brûlé *Perfépolis*.

Il est certain qu'un caractère aussi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à *Socrate*. Mais il est vrai aussi que si *Socrate* s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perses , il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les résolutions hardies par lesquelles *Alexandre* dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre. On empêchera aussi peu l'une de faire ses ravages , que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des

guerres depuis que le monde est monde , et ———
 il y en aura long-temps après que vous et 1774.
 moi aurons payé notre tribut à la nature.

Votre *Morival* a eu une permission pour un an pour se rendre en Suisse. Je suis persuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en sa faveur. Mais enfin il vous verra ; il pourra apprendre l'exercice prussien à la garnison française que vous ferez mettre à Verfoy.

On dit que cette ville s'élève et fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous et à M. de *Choiseul* sa nouvelle existence. Ce sera sans doute M. d'*Aiguillon*, nouveau ministre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, et je n'écris point contre elle. Et que vous m'aimiez, ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en souhaite pas moins longue vie et prospérité.

F É D É R I C.

1774.

L E T T R E C C X X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Mars.

S I R E ,

Soyez bien sûr que je suis très-fâché que vous ayez la goutte; ce n'est pas seulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, et qu'on plaint les maux qu'on a sentis; mais c'est parce que la santé de votre Majesté est un peu plus précieuse et plus nécessaire au monde que la mienne; c'est parce que je m'intéresse à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaises plaisanteries sur l'art de tuer; je ne songe qu'à votre conservation: vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour *Morival*, en me boudant et en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à passer ses jours et à mourir à votre service.

Il espère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, et qui le rendent capable d'hériter, et qui le mettront

en état d'être plus utile à son régiment : ces lettres s'accordent aisément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis assurer d'ailleurs votre Majesté que l'on se repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de *la Barre*. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magistrat d'Abbeville, qui fut la première cause de cette horrible affaire. Voici ses propres mots : *Nous déclarons que non-seulement nous avons le jugement du chevalier de la Barre en horreur , mais frémissons encore au nom du juge qui a instruit cet exécrationnel procès ; en foi de quoi nous avons signé ce certificat , et y avons apposé le sceau de nos armes. A Abbeville , 9 novembre 1773. Signé , de Belleval.*

De plus , il est de droit dans notre jurisprudence (si nous en avons une) qu'un homme jugé pendant son absence , est écouté quand il se présente ; et c'est ainsi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille *Sirven* ; et c'est dans la même espérance que j'implore votre Majesté pour *Morival* , qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la justice que je demanderai , je vous renverrais *Morival* sur le champ ; et il se consolera toujours par l'honneur de servir un roi guerrier et philosophe , qui voit tout et qui fait tout par lui-même , et qui n'aurait pas souffert

—
1774. cette détestable boucherie. Je remercie donc votre Majesté avec la plus grande sensibilité ; et si je ne réussis pas dans mon œuvre charitable, je ne ferai pas moins reconnaissant de votre extrême bonté.

Agréez, Sire, le profond respect de ce vieux malade, qui est à vous comme s'il se portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de *Morival* : je souligne l'endroit où il m'explique ses vues sur son service. Vous verrez, Sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un sujet indigne.

J'oserais vous demander une autre grâce pour lui, en cas qu'il ne pût réussir dans son procès ; ce serait de l'envoyer dans l'armée russe parmi les autres officiers de votre Majesté. Il ne verra rien de si barbare parmi les Turcs que ce qui s'est passé dans Abbeville.

LETTRE

LETTRE CCXXXVIII.

 1774.

D U R O I.

A Potsdam, le 29 de mars.

VOTRE éloquence est semblable à celle de ce fameux orateur des Romains, *Antoine*, qui savait si bien plaider ses causes, même injustes, qu'il les gagnait toutes. Je me sens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, et je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puissiez me faire. Bientôt vous me persuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je suppose que *Morival* doit être à présent à Ferney. Vous entendez mieux les lois françaises que moi, et vous concilierez la présence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir sa grâce, et une récompense de ce qu'il a eu assez d'esprit pour se dérober au supplice que ce malheureux *la Barre* a souffert.

Je veux croire qu'il y a des gens sensés, même dans Abbeville, qui condamnent le jugement barbare de leurs juges. Mais que le fanatisme crie que la religion est offensée,

— vous verrez ces mêmes juges, emportés par la
 1774. fougue, exercer les mêmes cruautés sur ceux
 qu'on leur dénoncera.

Vos juges français sont comme les nôtres :
 lorsque ces derniers ont la fièvre chaude,
 malheur à la victime qui se présente tandis
 qu'ils ont le transport au cerveau.

Mais c'est au protecteur des *Calas* et des
Sirven à secourir *Morival*, et à purger sa nation
 de la honte que lui impriment d'aussi atroces
 barbaries que celles d'Abbeville et de Tou-
 louze.

En écrivant je reçois votre seconde lettre
 datée du 11. Elle me trouve sans goutte, et
 je ne vous suis pas moins obligé du compli-
 ment que vous me faites au sujet de ma
 maladie. Cependant croyez que je suis très-
 persuadé que le monde est très-bien allé avant
 mon existence, et qu'il ira de même quand je
 ferai confondu dans les élémens dont je suis
 composé. Qu'est-ce qu'un homme? un indi-
 vidu, en comparaison de la multitude des
 êtres qui peuplent ce globe. On trouve des
 princes et des rois à foison, mais rarement
 des *Virgile* et des *Voltaire*.

Nous connaissons ici le Taureau blanc, mais
 point le Dialogue du prince *Eugène* et de
Marlborough, dont vous me parlez. On dit que
 vous en avez fait un dont les interlocuteurs

font *la Vierge et la Pompadour*. Je trouve la matière abondante, et je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeuneſſe me conſolent de mon radotage. — 1774.

Demeurez jeune long-temps, haïſſez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, et ſachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 avril.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de parler à votre Maieſté de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permiſſion de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune français qui aurait encore un petit reſte de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonſpect et le plus ſage, ayant les mœurs les plus douces, et aimant paſſionnément la profeſſion des armes, à laquelle il s'eſt voué.

Je ne fais encore ſ'il réuſſira dans ce qu'il

— 1774. — entreprend ; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne quitterait jamais votre service , quand même il ferait en France la fortune la plus brillante et la plus solide. Je n'étais pas suffisamment instruit de sa famille et de son étonnante affaire ; c'est un bon gentilhomme , fils du premier magistrat de la ville où il est né. J'ai fait venir les pièces de son procès. Je ne fors point de surprise , quand je vois quelle a été sa faute , et quelle a été sa condamnation. Il n'est chargé juridiquement que d'avoir passé fort vite , le chapeau sur la tête , à quarante pas d'une procession de capucins , et d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanson grivoise , faite il y a plus de cent ans.

Il est inconcevable que dans un pays qui se dit policé , et qui prétend avoir quelques citoyens aimables , on ait condamné au supplice des parricides un jeune homme sortant de l'enfance , pour une chose qui n'est pas même une peccadille , et qui n'aurait été punie ni à Madrid , ni à Rome , de huit jours de prison.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur , et j'en suis aussi frappé que le premier jour. J'aurais conseillé à M. de *Morival* , votre officier , de ne point s'avilir jusqu'à demander grâce à des barbares

en démence , si cette grâce n'était pas nécessaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend. — 1774.

Quoi qu'il arrive, il restera chez moi jusqu'à ce que son affaire soit finie ou manquée, et il profitera de la permission que votre Majesté lui a donnée. Il reviendra à son régiment le plutôt qu'il pourra, et le jour que vous prescrirez.

Je remercie votre Majesté d'avoir daigné me l'envoyer. Je me suis attaché à lui de plus en plus, et sa passion de vous servir toujours est une des plus fortes raisons des sentimens que j'ai pour lui. J'ose vous assurer que personne n'est plus digne de votre protection; la pitié que son horrible aventure vous inspire, fera la consolation de sa vie, si malheureusement commencée, et qui finira heureusement sous vos ordres. La mienne est accablée des plus grandes infirmités; vos bontés en adoucissent l'amertume, et je la finirai avec des sentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond respect pour votre Majesté, et, j'ose le dire, avec le plus tendre attachement pour votre personne.

Le vieux malade de Ferney.

1774.

L E T T R E C C X L.

D U R O I.

A Potsdam, le 15 de mai.

MORIVAL vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, son innocence seule a plaidé pour lui; et rougissant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des légèretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embrassez généreusement sa défense. C'est se déclarer le protecteur des opprimés et le vengeur des injustices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que fasse la philosophie, la stupidité et le faux zèle se maintiennent dans l'Eglise, et le nom de l'*Inf...* est encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'esprit, et de ceux que la fureur du salut de leurs concitoyens possède. Dans un royaume très-chrétien, il faut que les sujets soient très-chrétiens; et on n'en souffrira jamais qui manquent à saluer ou à s'agenouiller devant la pâte que l'on adore comme un Dieu.

Le seul moyen d'obtenir grâce pour

Morival est de lui persuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque église, la torche à la main, de se faire fesser par des moines au pied du maître-autel, et au sortir de là de se faire moine lui-même. Ni vous, ni lui, ne fléchirez autrement ce clergé qui se dit le ministre du *Dieu des vengeances*, ni les juges auxquels rien ne coûte tant que de se rétracter. 1774.

Cependant l'entreprise vous fera honneur, et la postérité dira qu'un philosophe retiré à Ferney, du fond de sa retraite, a su élever sa voix contre l'iniquité de son siècle, qu'il a fait briller la vérité au pied du trône, et contraint les puissans de la terre à réformer les abus. L'*Arétin* n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve et l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée sous les pieds impérieux de l'arrogance titrée; et soyez persuadé que personne ne vous souhaite plus de prospérités que le philosophe de Sans-fouci. *Vale.*

F É D É R I C.

1774.

L E T T R E C C X L I.

D U R O I.

A Potsdam, le 19 de juin.

AUCUN cheval ne ma jeté en bas : je ne suis point tombé. Je n'ai point eu l'aventure de votre *S^t Paul*, qui était un détestable cavalier ; mais j'ai eu la fièvre avec un fort érysipèle. Cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries ; point de troisième ciel. J'ai encore moins entendu de ces paroles ineffables que la langue des hommes ne pourrait rendre. Mon aventure toute commune s'est réduite à un érysipèle, comme tout le monde peut l'avoir.

Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de sa faveur, a brodé ce conte à plaisir. Il a l'imagination poétique ; il ne tiendrait qu'à lui de faire un poème épique.

Pour le bon *Louis XV*, il est allé en poste chez le père éternel. J'en ai été fâché : c'était un honnête homme, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être roi. Son successeur débute avec beaucoup de sagesse, et fait espérer aux *Velches* un gouvernement heureux.

Je voudrais qu'il eût traité la *Dubbarri* plus doucement, par respect pour son bifaïeul. — 1774.

Si la monacaille influe sur ce jeune homme, les petits-mâîtres feront en rofaire, et les initiées de *Vénus* couvertes d'*Agnus Dei*. Il faudra que quelque évêque s'intéresse pour *Morival*, et qu'un picpuce plaide sa cause. On prétend qu'un orage se forme et menace les philosophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés et les évènements que ce nouveau règne va produire : disposé à admirer tout ce qui sera admirable, et à faire mes réflexions sur ce qui ne le fera pas, ne m'intéressant qu'au fort des philosophes, et principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philosophe de Sanssouci a été, est, et fera le sincère admirateur.

Vale.

FÉDÉRIC.

1774.

L E T T R E C C X L I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Juillet.

S I R E ,

IL est vrai que les gobe-Dieux pourront bien avoir du crédit en France; peut-être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appelez la *dévoté* pourra contribuer plus que personne à affermir ce crédit si dangereux. Je n'ai pas assez exalté ce qui me reste d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards sont timides; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux; mais aussi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont votre Majesté veut bien me parler, avait, comme vous dites très-bien, le défaut d'être roi. Il était, ainsi que tant d'autres, peu fait pour sa place, indifférent à tout, mais se piquant aisément dans les petites choses qui lui étaient personnelles; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi; et moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il

s'embarrafsât si j'étais ou non sur la liste de
 ses domestiques ; je respecte sa mémoire , et 1774.
 je vous souhaite une vie qui soit juste le
 double de la sienne.

Si on fait à *Morival* la moindre difficulté,
 je le renverrai sur le champ à votre Majesté ;
 nos sous-tyrans velches étaient des monstres
 bien absurdes. Ce jeune homme , condamné
 à avoir le poing coupé , la langue arrachée,
 à être roué , à être jeté dans les flammes
 (comme s'il avait commis une douzaine de
 parricides) , est le jeune homme le plus sage ,
 le plus circonspect que j'aye jamais vu ; il
 n'a d'un jeune officier que la bravoure ; son
 éducation avait été très-négligée , comme
 elle l'est dans toutes les petites villes de
 France : il apprend chez moi la géométrie ,
 les fortifications , le dessin sous un très-bon
 maître ; et je réponds à votre Majesté qu'à
 son retour il fera en état de vous rendre de
 vrais services , et qu'il fera très-digne de
 votre protection dans ce diable de grand art
 de *Lucifer* dont vous êtes le plus grand
 maître.

J'attends l'occasion de demander pour lui
 ce que l'humanité , la justice et la raison lui
 doivent ; son père est gentilhomme , et prési-
 dent d'une sotte ville ; son oncle est chevalier
 de Malte ; son frère a sollicité la place de

— bailli de la noblesse, et aucun d'eux n'a osé
1774. parler pour lui.

Daignez voir, Sire, si vous voudrez bien protéger, sans vous compromettre, ce brave et vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autoriser à dire qu'il est sous votre protection, et qu'on vous fera plaisir en le favorisant? Il me semble que cette tournure peut lui faire un grand bien sans exposer votre Majesté au moindre dégoût.

J'avoue que si j'étais à la place de *Morival*, je me garderais bien de rien demander à des velches; mais il y est forcé, il ne doit pas abandonner ses héritages. Je supplie votre Majesté de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le respect, l'attachement et les regrets qui me suivront au tombeau.

D U R O I.

A Potsdam , le 30 de juillet.

J E ne me hasarde pas encore à porter mon jugement sur *Louis XVI* : il faut avoir le temps de recueillir une suite de ses actions ; il faut suivre ses démarches , et cela pendant quelques années. En se précipitant , en décidant à la hâte , on se trompe.

Vous qui avez des liaisons en France , vous pouvez savoir , sur le sujet de la cour , des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*Inf*... l'emporte sur celui de la philosophie , je plains les pauvres *Velches* ; ils risqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en soutane , qui leur donnera la discipline d'une main , et les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive , adieu les beaux arts et les hautes sciences ; la rouille de la superstition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable , et né pour la société.

Mais il n'est pas sûr que cette triste folie religieuse secoue ses grelots sur le trône des *Capets*.

Laissez en paix les manes de *Louis XV*. Il

— vous a exilé de son royaume, il m'a fait une
 1774. guerre injuste : il est permis d'être sensible
 aux torts qu'on ressent, mais il faut savoir
 pardonner. La passion sombre et atrabilaire
 de la vengeance n'est pas convenable à des
 hommes qui n'ont qu'un moment d'existence.
 Nous devons réciproquement oublier nos sot-
 tises, et nous borner à jouir du bonheur que
 notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du
 pauvre *Morival*, si je le puis. Corriger les
 injustices et faire le bien, sont les inclinations
 que tout honnête homme doit avoir dans le
 cœur. Cependant ne comptez que zéro le
 crédit que je puis avoir en France; je n'y
 connais personne. J'ai vu M. de *Vergennes* il
 y a vingt ans, comme il passait pour aller en
 Pologne, et ce n'en est pas assez pour s'assurer
 de son appui. Enfin, vous en userez dans
 cette affaire comme vous le trouverez conve-
 nable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer *Aufresne* sur notre théâtre. Il
 a joué les rôles de *Couci* et de *Mithridate*. On
 m'a dit qu'il avait été à Ferney : aussitôt je
 l'ai fait venir pour l'interroger sur votre sujet;
 il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité et
 urinant du sang. Ces paroles m'ont saisi;
 mais il ajouta que vous aviez déclamé quel-
 ques rôles avec lui, et je me suis rassuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez ; et je ne croirai votre fin prochaine que lorsque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'Etat, à des héros qui risquent leur santé, leurs membres et leur vie pour conserver celle de leurs concitoyens. Puisque nous vous perdrons si vous ne lâchiez de ces sarcasmes contre les guerriers, je vous accorde le privilège exclusif de vous égayer sur leur compte. Mais représentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney : ne regarderez-vous pas comme votre dieu-sauveur, le brave qui défendrait vos possessions et qui écarterait cet ennemi de vos frontières ?

Je prévois votre réponse. Vous avancerez qu'il est juste de se défendre, mais qu'il ne faut attaquer personne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs souverains leur donnent. Si *Turenne* et *Louvois* ont mis le Palatinat en cendres, si le maréchal de *Bellisle* osa proposer de faire un désert de la Hesse, ces sortes de conseils sont l'opprobre éternel de la nation française, qui, quoique très-polie, s'est quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

— 1774. Observez cependant que *Louis XV* rejeta la proposition du maréchal de *Bellisle*, et qu'en cela il se montra supérieur à *Louis XIV*.

Mais je ne fais où je m'égare. Est-ce à moi à suggérer des réflexions à ce philosophe solitaire qui de son cabinet fournit toute l'Europe de réflexions ? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre esprit inépuisable. Il vous dira sans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige et la grêle, que contre la guerre ; que ce sont des maux nécessaires, et qu'il n'est pas digne d'un philosophe d'entreprendre des choses inutiles.

On demande d'un médecin qu'il guérisse la fièvre, et non qu'il fasse une satire contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les-nous ; n'en avez-vous point, compatissez à nos maux. Disons comme l'ange *Ituriel* : Si tout n'est pas bien dans ce monde, tout est passable ; et c'est à nous de nous contenter de notre sort.

En attendant, vos héros russes entassent victoires sur victoires sur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du sultan. Ils lisent vos libelles, et vont se battre. Et votre impératrice, comme vous l'appellez, a fait passer une nouvelle flotte dans la Méditerranée ; et tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt
de

de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, et ayez la bonté de m'en envoyer la concordance. 1774.

Nous avons reçu ici les vers d'un soi-disant russe à *Ninon de Lenclos*, Pégase et le Vieillard, et nous attendons Louis XV aux champs Elysées. Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-souci souhaite longue vie, gaieté et contentement. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LET TRE C C X L I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

16 août.

S I R E,

J'AI enfin proposé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait ; je lui ai mandé que votre Majesté daignait s'intéresser à ce jeune homme, qui mérite en effet votre protection par son extrême sagesse et par son application continuelle à tous les devoirs de son état, et surtout par la résolution inébranlable de vous servir toute sa vie.

*Corresp. du roi de P., &c. Tome IV. * H.*

— 1774. Peut-être les formalités, qui semblent inventées pour retarder les affaires, pourront retenir *Morival* chez moi encore quelque temps; mais il se rendra à Vésel au moment que votre Majesté l'ordonnera.

Vraiment, Sire, je suis et j'ai toujours été de votre avis; vous me dites dans votre lettre du 30 juillet : *Représentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney; ne regarderez-vous pas comme votre sauveur le brave qui défendrait vos possessions?*

J'ai dit en médiocres vers, dans la *Tactique*, ce que vous dites en très-bonne prose:

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre.

Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre

Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux;
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes, &c.

Vous voyez, Sire, que je pensais absolument comme certain héros du siècle. Madame *Deshoulières* a dit :

Faute de s'approcher et faute de s'entendre,
On est souvent brouillé pour rien.

D'ailleurs les pensées d'un pauvre philosophe, enterré au pied des Alpes, ne sont pas comme les pensées des maîtres de la terre. Ces philosophes vrais ou prétendus sont sans conséquence ; mais vous autres héros et souverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la destinée des hommes en dépend. — 1774

Que je gémisse ou non de voir la patrie d'*Homère* en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chasser et de mettre des *Alcibiades* en leur place, il n'en fera ni plus ni moins, et les Turcs n'en sauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puissance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la chose devient sérieuse, et malheur à qui s'y opposerait !

L'Épître à *Ninon* est réellement du comte de *Schouwalof*, neveu du *Schouwalof* dernier amant de l'impératrice *Elisabeth* ; ce neveu a été élevé à Paris, et a d'ailleurs beaucoup d'esprit et beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un russe ferait si bien des vers français ; mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la satire intitulée Louis XV aux champs Elysées, et je ne crois pas qu'elle existe. Il

— paraît un recueil des lettres du feu milord
1774. *Chesterfield* à un fils bâtard, qu'il aimait comme
madame de *Sévigné* aimait sa fille.

Il est très-souvent parlé de vous dans ces lettres ; on vous y rend toute la justice que la postérité vous rendra.

Le suffrage du lord *Chesterfield* a un très-grand poids , non-seulement parce qu'il était d'une nation qui ne songe guère à flatter les rois , mais parce que de tous les Anglais , c'est peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces. Son admiration pour vous ne peut être suspecte : il ne se doutait pas que ses lettres seraient imprimées après sa mort et après celle de son bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainsi votre Majesté les verra bientôt. Elle lira le seul anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me souviens toujours que ma plus grande passion a été de vous plaire : elle est actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on sent sa misère, plus on est modeste.

Votre vieux admirateur.

D U R O I.

A Potsdam, le 19 de septembre.

LE chancelier de France est culbuté, à ce que disent les nouvelles publiques; il faudra recourir à un autre protecteur, si vous voulez servir *Morival*. On dit que l'ancien parlement va revenir; mais je ne me mêle pas des parlemens, et je m'en repose sur la prudence du seizième des *Louis*, qui saura mieux que moi ce qu'un *Louis* doit faire.

Je rends justice à vos beaux vers sur la Tactique, comme aux injures élégantes qui, selon vous, sont des louanges. Et quant à ce que vous ajoutez sur la guerre, je vous assure que personne n'en veut en Europe; et que si vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre impératrice de Russie comme à celui de l'impératrice-reine, elles attesterait toutes deux que sans moi il y aurait eu un embrasement général en Europe, et même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes.

En voilà assez pour les affaires de Pologne: je pourrais plaider cette cause devant tous

— les tribunaux de la terre , assuré de la gagner.
 1774. Cependant je garde le silence sur des événemens si récents , dont il y aurait de l'indiscrétion à parler.

Votre lettre m'est parvenue à mon retour de la Silésie où j'ai vu le comte *Hoditz*, auparavant si gai , à présent triste et mélancolique. Il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent , et qui sont une suite de l'âge. Je lui ai adressé cette épître , sur laquelle vous jetterez un coup d'œil , si vous le voulez. Elle ne vaut pas celle de *Ninon* ; mais je soupçonne fort que le rabot de *Voltaire* a passé sur cette dernière. J'ai vu beaucoup de russes , mais aucun qui s'expliquât , ou qui eût ce tour de gaieté dont cette épître est animée.

Vous vous contentez , dites-vous , qu'on ne vous haïsse point ; et je ne saurais m'empêcher de vous aimer , malgré vos petites infidélités. Après votre mort personne ne vous remplacera : c'en fera fait en France de la belle littérature. Ma dernière passion sera celle des lettres ; je vois avec douleur leur dépérissement , soit faute de génie , ou corruption de goût qui paraît gagner le dessus. Dans quelques siècles d'ici on traduira les bons auteurs du temps de *Louis XIV*, comme on traduit ceux du temps de *Périclès* et d'*Auguste*.

Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau siècle si fameux. Ceux qui viendront après nous, naîtront avec moins d'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, parce que le temps de l'effervescence est passé : il se borne aux premiers progrès, qui sont suivis de la satiété, et du goût des nouveautés, bonnes ou mauvaises.

Vivez donc autant que cela sera possible, et soutenez sur vos épaules voûtées, comme un autre *Atlas*, l'honneur des lettres et de l'esprit humain. Ce sont les vœux que le philosophe de Sans-fouci fait pour le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXLVI.

D U R O I.

A Potsdam, le 8 d'octobre.

LES négociations de la paix de Westphalie n'ont pas coûté plus de peine à *Claude d'Avaux*, comte de Mesmes, et au fameux *Oxenstiern*, qu'il ne vous en coûte à solliciter la grâce de

— 1774. *Jacques-Marie Bertrand d'Etallonde* à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps possibles. Voilà un chancelier sans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connaissez pas, et qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs avant d'entamer l'affaire de *Jacques-Marie*, enfin un témoignage que vous me demandez, et qui n'est pas selon le style de la chancellerie.

On prétend qu'un *attestat* de l'officier général dans le régiment où il sert, est suffisant, et que les princes ne doivent pas s'abaisser à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les servent ; ou il faut en faire une affaire ministérielle. Voilà ce qu'on dit.

Pour moi, qui ne suis exercé ni en style de chancellerie, ni profondément instruit du *punctilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à M. d'*Alembert*, et je ferai écrire à mon ministre à Paris qu'il dise un mot en faveur du jeune homme au nouveau chancelier.

Si les anciens usages barbares prévalent contre les bonnes intentions de *Marie-François Arouet de Voltaire* et de son associé M. de *Sans-souci*, il faudra s'en consoler, car ce n'est pas une raison pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit : Il faut

vivre.

vivre et laisser vivre. C'est ainsi que pense —
 votre impératrice : elle se contente d'avoir 1774.
 humilié la Porte ; elle est trop grande pour
 écraser ses ennemis. La Grèce deviendra ce
 qu'elle pourra ; les anciens grecs sont ressus-
 cités en France. Vous tirez votre origine de
 la colonie de Marseille ; cette nouvelle patrie
 des arts nous dédommage de celle qui n'existe
 plus.

Le destin des choses humaines est de chan-
 ger : la Grèce et l'Égypte sont barbares à leur
 tour ; mais la France , l'Angleterre et l'Alle-
 magne qui commence à s'éclairer , nous
 dédommagent bien du Péloponèse. Les marais
 de Rome ont inondé les jardins de *Lucullus* ;
 peut-être que dans quelques siècles d'ici il
 faudra puiser les belles connaissances chez les
 Russes. Tout est possible , et ce qui n'est pas
 peut arriver ensuite.

Je fais des vœux pour que l'Être de êtres
 prolonge les jours de votre ame charitable :
 qu'il vous conserve long-temps pour la con-
 solation des malheureux , et pour la satisfac-
 tion de l'humble philosophe de Sans-fouci.
Vale.

FÉDÉRIC.

 1774. LETTRE CCXLVII.

D U R O I.

A Potsdam , le 20 d'octobre.

L'ART de vous autres grands poètes
 Rehauffe les petits objets :
 De secs et décharnés squelettes ,
 Maniés par vos mains adraités ,
 Deviennent charnus et replets ,
 Voltaire et sa grâce efficace
 M'égalèrent avec Horace ,
 Si son génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudesque ,
 Qui , dans l'école soldatesque
 Nourri depuis ses jeunes ans ,
 A passé chez les vétérans ,
 Sans se guinder avec Racine
 Au haut de la double colline ,
 Ne doit qu'arpenter ses vieux camps.

Suffit que le ciel m'ait fait naître
 Dans cet âge où j'ai pu connaître
 Tant de chefs-d'œuvres immortels
 Auxquels vous avez donné l'être ,

Qui mériteraient des autels ,
 Si dans ce temps de petiteffe
 On pensait comme à Rome , en Grèce ,
 Où tout respirait la grandeur.

1774.

Mais notre siècle dégénère ;
 Les lettres sont sans protecteur.
 Quand on aura perdu Voltaire ,
 Adieu , beaux arts , sacré vallon !
 Et vous , Virgile et Cicéron ,
 Vous irez avec lui sous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois , et vous avez équitablement jugé les morts. Pour les vivans , cela est plus difficile , parce que tout ne se fait pas ; et une seule circonstance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avait condamné auparavant. On a condamné *Louis XIV* de son vivant de ce qu'il avait entrepris la guerre de la succession : à présent on lui rend justice : et tout juge impartial doit avouer que ç'aurait été lâcheté de sa part de ne pas accepter le testament du roi d'Espagne. Tout homme fait des fautes , et par conséquent les princes. Mais le vrai sage des stoïciens et le prince parfait n'ont jamais existé , et n'existeront jamais.

Les princes comme *Charles le téméraire* , *Louis XI* , *Alexandre VI* , *Ludovic Sforze* , sont

— les fléaux de leurs peuples et de l'humanité :
 1774. ces fortes de princes n'existent pas actuellement dans notre Europe. Nous avons deux rois fous à lier , nombre de souverains faibles , mais non pas des monstres comme aux XIV^e et XV^e siècles. La faiblesse est un défaut incorrigible ; il faut s'en prendre à la nature , et non pas à la personne. Je conviens qu'on fait du mal par faiblesse ; mais dans tout pays où la succession au trône est établie , c'est une suite nécessaire qu'il y ait de ces fortes d'êtres à la tête des nations , parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une suite non interrompue de grands-hommes. Croyez que tous les établissemens humains ne parviendront jamais à la perfection. Il faut se contenter de *l'à-peu-près* , et ne pas déclamer violemment contre les abus irremédiables.

Je viens à présent à votre *Morival*. J'ai chargé le ministre que j'ai en France d'intercéder pour lui , sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des attestations de la vie d'un suppliant se produisent dans des causes judiciaires ; elles seraient déplacées dans des négociations , où l'on suppose toujours , comme de raison , que le souverain qui fait agir son ministre n'emploierait pas son intercession pour un misérable. Cependant , pour vous complaire , j'ai envoyé

un petit attestat , signé par le commandant de Vésel , à d'Alembert , qui en pourra faire un usage convenable. 1774.

Pour votre pouls intermittent , il ne m'étonne pas : à la suite d'une longue vie , les veines commencent à s'officier , et il faut du temps pour que cela gagne la veine cave ; ce qui nous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore , et peut-être m'enterrez-vous. Des corps qui , comme le mien , ont été abymés par des fatigues , ne résistent pas aussi long-temps que ceux qui , par une vie réglée , ont été ménagés et conservés. C'est le moindre de mes embarras , car dès que le mouvement de la machine s'arrête , il est égal d'avoir vécu six siècles ou six jours. Il est plus important d'avoir bien vécu , et de n'avoir aucun reproche considérable à se faire.

Voilà ma confession ; et je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'absolution *in articulo mortis*. Je lui souhaite longue vie , santé et prospérité , et , pour mon agrément , que sa veine demeure intarissable.
Vale.

FÉDÉRIC.

 1774. LETTRE CCXLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney , 17 novembre.

S I R E ,

QUELQUES petits avant-coureurs que la nature envoie quelquefois aux gens de quatre-vingts et un ans , ne m'ont pas permis de vous remercier plutôt d'une lettre charmante , remplie des plus jolis vers que vous ayez jamais faits ; ni roi , ni homme ne vous ressemble : je ne suis pas assurément en état de vous rendre vers pour vers.

Muses , que je me sens confondre !

Vous daignez encor m'inspirer

L'esprit qu'il faut pour l'admirer ,

Mais non celui de lui répondre.

Je puis du moins répondre à votre Majesté que mon cœur est pénétré des bontés que vous daignez témoigner pour ce pauvre *Morival*. Je voudrais qu'il pût au milieu de nos neiges lever le plan du pays que vous lui avez permis d'habiter ; votre Majesté verrait combien il s'est formé , en très-peu de

temps , dans un art nécessaire aux bons officiers , et très-rare , dont il n'avait pas la plus légère connaissance ; vous ferez touché de sa reconnaissance et du zèle avec lequel il consacre ses jours à votre service. Son extrême sagesse m'étonne toujours : on a dessein de faire revoir son procès , qu'on ne lui a fait que par contumace ; ce parti me paraît plus convenable et plus noble que celui de demander grâce. Car enfin grâce suppose crime ; et assurément il n'est point criminel , on n'a rien prouvé contre lui. Cela demandera un peu de temps , et il se peut très-bien que je meure avant que l'affaire soit finie ; mais j'ai légué cet infortuné à M. d'Alembert , qui réussira mieux que je n'aurais pu faire.

J'ose croire qu'il ne serait peut-être pas de votre dignité qu'un de vos officiers restât avec le désagrément d'une condamnation qui a toujours dans le public quelque chose d'humiliant , quelque injuste qu'elle puisse être. En vérité , c'est une de vos belles actions de protéger un jeune homme si estimable et si infortuné : vous secourrez à la fois l'innocence et la raison ; vous apprendrez aux Velches à détester le fanatisme , comme vous leur avez appris le métier de la guerre , supposé qu'ils l'aient appris. Vous avez toutes les

— fortes de gloire ; c'en est une bien grande de
1774. protéger l'innocence à trois cents lieues de
chez soi.

Daignez agréer , Sire , le respect , la reconnaissance , l'attachement d'un vieillard qui mourra avec ces sentimens.

L E T T R E C G X L I X.

D U R O I.

A Potsdam , le 18 de novembre.

NE me parlez point de l'Elysée. Puisque *Louis XV* y est , qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux : *Homère* , *Virgile* , *Sophocle* , *Euripide* , *Thucydide* , *Démotènes* et *Cicéron* ; tous ces gens ne vous verraient arriver qu'à contre-cœur ; au lieu qu'en restant chez nous , vous pouvez conserver une place que personne ne vous dispute , et qui vous est due à bon droit. Un homme qui s'est rendu immortel , n'est plus assujetti à la condition du reste des hommes : ainsi vous vous êtes acquis un privilège exclusif.

Cependant , comme je vous vois fort occupé du sort de ce pauvre d'*Etallonde* , je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque espérance. Vous y verrez les termes dans

lesquels le garde des sceaux s'exprime , et vous verrez en même temps que M. de 1774.
Vergennes se prête à la justification de l'innocence. Cette affaire sera suivie par M. de *Goltz* ; j'espère à présent que ce ne sera pas en vain , et que *Voltaire* , le promoteur de cette œuvre pie , en recevra les remerciemens de d'*Etallonde* et les miens.

Si je ne vous croyais pas immortel , je consentirais volontiers à ce que d'*Etallonde* restât jusqu'à la fin de son affaire chez votre nièce ; mais j'espère que ce sera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé. Je ne saurais m'accoutumer à vous perdre tout-à-fait ; et il me semble qu'il manquerait quelque chose à notre Europe , si elle était privée de *Voltaire*.

Que votre poulx inégal ne vous inquiète pas : j'en ai parlé à un fameux médecin anglais qui se trouve actuellement ici : il traite la chose de bagatelle , et dit que vous pouvez vivre encore long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ses décisions , vous voulez bien ne pas m'ôter l'espérance , qui était le dernier ingrédient de la boîte de *Pandore*.

C'est dans ces sentimens que le philosophe de Sans-fouci fait mille vœux à *Apollon* , comme à son fils *Esculape* , pour la conservation du patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

1774.

L E T T R E C C L.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 7 décembre.

S I R E ,

Vous faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'*Etallonde*. J'ose toujours assurer votre Majesté qu'il en est bien digne : son éducation avait été très-négligée par son père, sot et dur président de province, qui destinait son fils à être prêtre ; il ne savait pas seulement l'arithmétique quand il est venu chez moi : il est conformedé actuellement dans la géométrie pratique et dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Majesté par les chariots de poste, dans une longue boîte de fer blanc, les plans qu'il vient de dessiner de tout le pays qui est entre les Alpes et le mont Jura le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne sert qu'à montrer avec quelle facilité et quelle propreté surprenante il dessine. J'ose vous répondre qu'il sera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il

ne respire qu'après le bonheur de vivre et de mourir à votre service. Il n'a et il n'aura jamais d'autre patrie que vos Etats et d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raison comme son bienfaiteur et, j'ose le dire, comme son père. — 1774.

Il écrit aujourd'hui à votre ambassadeur; mais il attend les pièces de son abominable procès, sans lesquelles on ne peut rien faire; il est moins instruit que personne de tout ce qui s'est fait pendant son absence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater. Tout ce qu'il fait, c'est qu'elle fut l'effet d'une tracasserie de province et d'une inimitié de famille. Un de ses infames juges, qui mourut il y a deux ans, se fit traîner avant sa mort chez un vieux gentilhomme, oncle de d'*Etallonde* et chevalier de S^t Louis; il lui demanda publiquement pardon de son exécration injustice; mais son repentir ne nous suffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'est si aisé que d'être condamné à mort, et rien de si difficile que de connaître seulement pourquoi on a été condamné. Telle est notre jurisprudence barbare. Ce procès est plus odieux encore que celui des *Calas*.

Vous souvenez-vous, Sire, d'une petite

— pièce charmante que vous daignâtes m'en-
1774. voyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle
vous peigniez si bien

Ce peuple fot et volage,
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats. (1)

Vous savez que ce peuple de Velches a maintenant pour son *Végèce* un de vos officiers subalternes (*), dont on dit que vous fîtes peu de cas, et qui change toute la tactique en France, de sorte que l'on ne fait plus où l'on en est. L'Europe n'est plus au temps des *Condé* et des *Turenne*, mais elle est au temps des *Frédéric*. Si jamais par hasard vous assiégiez *Abbeville*, je vous réponds que d'*Etallonde* vous servirait bien.

Ma fanté décline furieusement; j'ai grande peur de ne pas vivre assez long-temps pour voir finir son affaire; mais elle finira bien sans moi, votre nom suffira; il ne me restera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de votre Majesté.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des Etats du roi de Prusse, vexations que la déroute de *Rosbac* suivit de près.

(*) Le baron de *Pirsch*.

D U R O I.

A Potsdam, le 10 décembre.

NON, vous ne mourrez pas de sitôt : vous prenez les fuites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin ; mais ce feu divin que *Prométhée* déroba aux cieux , et qui vous remplit , vous soutiendra et vous conservera encore long-temps.

„ Il faut , Monseigneur , que vos sermons
 „ baissent (ditait *Gilblas* à l'archevêque de
 „ Tolède) pour qu'on préface votre déca-
 „ dence „. Jusqu'à présent vos sermons ne
 baissent pas. Récemment j'en ai lu deux , l'un
 à l'évêque de Sénez , l'autre à l'abbé *Sabathier* ,
 qui marquaient de la vigueur et de la force
 d'esprit. Cet esprit tient au genre nerveux et
 à la finesse des fucs qui se distillent et se pré-
 parent pour le cerveau. Tant que cette éla-
 boration se fait bien , la machine ne menace
 pas ruine.

Vous vivrez , et vous verrez la fin du procès
 de *Morival*. J'aurais sans doute dû penser
 plutôt à lui , mais la multitude et la diversité
 des affaires m'en ont empêché. Je vous ai de

— l'obligation de m'en avoir fait souvenir. Peut-
 1774. être ce délai de dix ans ne nuira pas à nos sollicitations : nous trouverons les esprits moins échauffés , par conséquent plus raisonnables. Peut-être alors y aura-t-il des bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie au dix-huitième siècle , et qui tâcheront d'effacer cette flétrissure , en faisant dépersecuter le compagnon du malheureux *la Barre*.

Vous ferez l'auteur de cette bonne action. Je m'associerai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occasion de soutenir l'innocence , et de délivrer les opprimés. C'est un devoir de tout souverain d'en user ainsi chez lui ; et selon les cas il peut en user quelquefois de même en d'autres pays , surtout s'il mesure ses démarches selon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir brisé un crucifix et d'avoir chanté des chansons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, si d'ailleurs il a du mérite. Les sentences du parlement ne pourraient lui nuire non plus , car c'est le véritable crime qui diffame , et non pas la punition lorsqu'elle est injuste. Il faudra voir si le vieux parlement réhabilité voudra *obtempérer* aux insinuations de M. de *Vergennes*.

Ce ministre qui a résidé long-temps en ———
 pays étranger, a entendu le cri public de 1774.
 l'Europe à l'occasion de ce massacre de *la*
Barre; il en a honte, et il tâchera de réparer
 en cette affaire ce qui est réparable. Mais le
 parlement peut-être ne sera pas docile; ainsi
 je ne répons encore de rien.

Prenez bien soin de votre santé pendant
 le froid rigoureux qui commence à se faire
 sentir, et comptez que le philosophe de Sans-
 souci s'intéresse plus que personne à la con-
 servation du patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13. décembre.

SIRE,

PENDANT que votre officier de Ferney
 dessine des montagnes, et fait des plans de
 fortifications, le vieillard de Ferney se jette à
 vos pieds, et envoie à votre Majesté les
 charges énoncées contre cet officier dans le
 procès criminel aussi absurde qu'exécrationnel

— intenté contre lui. Ce procès est beaucoup
 1774. plus atroce que celui des *Calas*, et rend la nation plus odieuse ; car du moins les infames juges des *Calas* pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, et qu'ils avaient cru venger la nature ; mais les finges en robes noires qui ont osé juger d'*Etallonde* sans l'entendre, et même sans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus sottise des superstitions, et se sont conduits contre les lois aussi-bien que contre le sens commun.

Ce mot de *religion*, dont on s'est servi pour condamner l'innocence au plus horrible supplice, faisait une grande impression sur l'esprit du feu roi de France ; il croyait s'attacher le clergé par ce seul mot ; et même à la mort du Dauphin son fils il écrivit, ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il disait qu'il n'aimait son fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce qui a causé la mort du chevalier de *la Barre* et la condamnation de votre officier d'*Etallonde*. Il est à vous pour jamais, et soyez très-sûr qu'il est digne de vous appartenir.

Je ne doute pas que votre ambassadeur à Paris ne continue à le recommander fortement, et je vous demande en grâce d'échauffer son zèle sur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous respecte, on ménagera un
 militaire

militaire qui vous appartient et qui n'a de roi
que vous. 1774.

Je ne crois pas qu'on soit fort de vos amis ,
mais on peut présumer qu'on aura un jour
besoin d'en être ; et enfin je ne connais point
de pays au monde où votre nom ne soit très-
puissant. Il m'est sacré , je mourrai en le pro-
nonçant.

J'ose me flatter que votre Majesté voudra
bien me laisser d'*Etallonde Morival* jusqu'à ce
que le respect qu'on vous doit , termine heu-
reusement cette affaire affreuse.

LETTRE CCLIII.

D U R O I.

A Berlin , le 28 décembre.

Non , vous ne mourrez point ; je n'y puis consentir.

VOUS vivrez , et vous verrez la fin du
procès de d'*Etallonde* ; mais je ne garantirai
pas qu'ils le jugent. Si cependant cet ancien
parlement ne veut pas déshonorer son réta-
blissement , il doit prononcer en faveur de
l'innocence ; et d'*Etallonde* vous aura la double

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * K*

— obligation d'avoir rétabli sa mémoire , sa fortune , et de lui avoir fourni par le moyen de l'instruction de quoi former et perfectionner ses talens.

1774.

Je vous remercie des deffins que vous m'envoyez , furtout de celui de votre jardin , pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres et que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune homme (*) qui a été page chez moi , qui a quitté le service pour aller en France , où , pour trouver protection , il a époufé , je crois , une parente de la *Dubbarri*. Si *Louis XV* n'était pas mort , il aurait joué un rôle subalterne dans ce royaume , mais actuellement il a beaucoup perdu : il est fort éventé ; et je doute qu'il se foutienne à la longue. Avec une bonne dose d'effronterie , il s'est annoncé comme homme à talens ; on l'en a cru d'abord sur sa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité ; il se peut alors qu'il devienne quelque chose.

Les siècles où les nations produisent des *Turenne* , des *Condé* , des *Colbert* , des *Bossuet* , des *Bayle* et des *Corneille* , ne se suivent pas de proche en proche : tels furent ceux des *Périclès* , des *Cicéron* , des *Louis XIV*. Il faut que tout prépare les esprits à cette efferves-

(*) Le baron de *Pirsch*.

cence. Il semble que ce soit un effort de la nature, qui se repose après avoir prodigué tout à la fois sa fécondité et son abondance. Point de souverain qui puisse contribuer à l'avènement d'une époque aussi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle sorte que ceux qui les ont reçus, puissent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et souvent les génies déplacés sont comme des semences étouffées qui ne produisent rien.

Dans tout pays où le culte de *Plutus* l'emporte sur celui de *Minerve*, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées et des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux Etats : les richesses y portent la mollesse et la corruption : non pas qu'une république, comme celle de Sparte, puisse subsister de nos jours ; mais en prenant un juste milieu entre le besoin et le superflu, le caractère national conserve quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, et à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodiges.

Vous me comparerez peut-être au renard de *la Fontaine*, qui trouvait trop aigres les raisins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'est pas cela, mais des réflexions que la connaissance de l'histoire et ma propre expérience

— me fournissent. Vous m'objecterez que les
 1774. Anglais sont opulens, et qu'ils ont produit
 de grands hommes : j'en conviens. Mais les
 insulaires ont en général un autre caractère
 que ceux du continent ; et les mœurs anglaï-
 ses sont moins molles que celles des autres
 européens. Leur genre de gouvernement dif-
 fère encore du nôtre ; et tout cela, joint
 ensemble , forme d'autres combinaisons ; sans
 mettre en considération que ce peuple , étant
 marin par état , doit avoir des mœurs plus
 dures que ce qui se voit chez nous autres ani-
 maux terrestres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette
 lettre : l'âge amène les réflexions , et le métier
 que je fais m'oblige de les étendre le plus
 qu'il m'est possible.

Cependant toutes ces réflexions me ramè-
 nent à faire des vœux pour votre conservation.
 Vous êtes le dernier rejeton du siècle de
Louis XIV , et si nous vous perdons , il ne reste
 en vérité rien de saillant dans la littérature de
 toute l'Europe. Je souhaite que vous m'enter-
 riez ; car après la mort *nihil est*.

C'est avec ces sentimens que le philosophe
 de Sans-fouci salue le patriarche de Ferney.
Vale.

FÉDÉRIC.

Jeviens de recevoir les deffins de d'*Etallonde*,
 et j'ai examiné Ferney avec autant de soin
 que j'en aurais mis à examiner Charlotem-
 bourg, et cela par l'unique raison que vous
 l'habitez. 1774.

LETTRE CCLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 janvier.

SIRE,

JE mets aux pieds de votre Majesté, pour
 ses étrennes, un plan de citadelle inventé et
 deffiné par d'*Etallonde Morival*, qui n'avait
 jamais su deffiner lorsqu'il vint chez moi; ses
 progrès tiennent du prodige; et par consé-
 quent ses talens ne doivent être employés
 que pour votre service; il a appris ce qu'il
 faut précisément de mathématiques pour être
 utile. Tout le reste est une charlatanerie ridi-
 cule, admirée des ignorans: la quadrature
 d'une courbe n'est bonne à rien; et l'idée
 d'aller mal mesurer un degré du méridien,
 pour favoir si le pôle est alongé de quatre ou
 cinq lieues, est une idée si romanesque, que
 toutes les mesures ont été différentes dans 1775.

— 1775. tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaïses difficiles. Je suis près de ma fin, et je vous dis la vérité. Hélas, vous savez trop bien, et l'Europe le fait, ce que c'était qu'un géomètre chimérique et calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous.

Souffrez au moins que je meure consolé par les bontés que vous avez et que vous aurez pour d'*Etallonde Morival*; c'est un gentilhomme plein d'honneur et de sagesse, qui n'a point rougi d'être soldat pendant trois ans, qui a été fait officier par votre Majesté, qui est votre ouvrage, qui vous consacre sa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos Etats; il est assidu, discret, appliqué; il écrit très bien et vite; il pourrait vous servir de secrétaire, s'il vous en fallait un; permettez qu'il travaille dans ma maison à se rendre digne de vous servir, jusqu'à ce que son affaire se décide, soit que je vive, soit que je meure. Il écrit très-bien, il a des lettres, il est bon à tout: ni moi, ni monsieur d'*Alembert*, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme; une grâce est trop honteuse: daignez, Sire, prolonger son congé; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés feront la condamnation de ses assassins:

le grand *Julien* l'eût protégé ; les *Cyrille* et les *Grégoire* de Nazianze l'eussent assassiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit *Julien* ! vous l'auriez achevé. Mais au moins vous consolez l'innocence. Je vous souhaite les années des premiers rois d'Égypte ; votre nom est plus illustre que le leur. 1775.

L E T T R E C C L V.

D U R O I.

A Berlin , le 5 de janvier.

TOUT ce qui regarde le procès de d'*Etallonde* a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour justifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie et cent formalités inutiles feront que d'*Etallonde* continuera d'être opprimé ; et s'il était en France , je ne jurerais pas qu'on ne le fît brûler à petit feu.

Si *Louis XV* a eu du faible pour le clergé , cela paraît tout simple. Il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide , et environné toute sa vie de personnes ou dévotes , ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit : Sire , DIEU vous a placé sur le trône

— 1775. pour protéger l'Eglise ; le glaive qu'il vous a donné en main est pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'hérésie et de l'incrédulité. L'Eglise est le vrai soutien du trône ; ses prêtres sont les organes divins qui prêchent la soumission aux peuples ; ils tiennent les consciences en leurs mains , vous êtes plus maître de vos sujets par leur voix que par vos armées , &c.

Qu'on répète souvent de tels discours à un homme qui vit dans la dissipation , et qui n'emploie pas un seul moment de sa vie à réfléchir , il les croira , et agira en conséquence. C'était le cas de *Louis XV*. Je le plains sans le condamner. Le pauvre d'*Etallonde* en souffre , et je prévois que je serai son seul refuge.

On a fait votre buste à la manufacture de porcelaine : je fais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périssable. Vous voyez cependant , par l'empressement qu'on a de posséder votre ressemblance , combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces bustes qui vous ressembraient autrefois , et peut-être encore.

Je vous le répète , vivez , conservez vos vieux jours ; et si la vie vous est indifférente , songez au moins que votre existence ne l'est point au philosophe de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CCLVI. 1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

Janvier.

SIRE,

JE reçois dans ce moment le buste de ce
vieillard en porcelaine. Je m'écrie en voyant
l'inscription, dont je suis si indigne :

Les rois de France et d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtifans ;
Mais il est un roi sur la terre
Qui fait de plus nobles préfens.
Je dis à ce héros, dont la main souveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire
une magnifique édition de la vie d'un de vos
admirateurs (*), qui a marché dans une par-
tie de cette carrière de la gloire que vous avez
parcourue dans tous les sens. Il y a un volume

(*) Le maréchal de Saxe.

— 1775. tout entier de plans de batailles, de campemens et de marches, et de toutes les actions où il s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes sont très-fidelles et très-bien dessinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteste cordialement la guerre, cependant j'avoue à votre Majesté que je désirerais avec passion que votre Majesté permît de dessiner vos batailles; j'ose vous dire que personne n'y ferait plus propre que d'*Etallonde Morival*. C'est une chose étonnante que la célérité, la précision et la bonté de ses dessins. Il semble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puisque j'ai commencé, Sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté; mon cœur est pénétré des bontés dont vous l'honorez, le moment approche où il espère s'en servir. Mais aussi le congé que votre Majesté lui accorde, va expirer au mois de mars. Il abandonnera sans doute toutes ses espérances pour voler à son devoir, c'est son dessein. Je vous implore pour lui et malgré lui. Accordez-nous encore six mois. Je n'ose renouveler ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur et de lieutenant ou capitaine; tout ce que je fais, c'est qu'une victime des prêtres peut être immolée, et qu'un homme à vous sera respecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des

fauve-gardes dans cette vie. Je passerai le reste de la mienne à remercier, à relire *Marc-Aurèle Julien Frédéric*, héros de la guerre et de la philosophie. — 1775.

Le vieux malade de Ferney.

LET TRE C C L V I I.

D U R O I.

A Potsdam, le 27 de janvier.

J'ETAIS préparé à tout, excepté de recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales et des anthropophages. *Morival* me revient comme *Alexandre* : ce dernier était disciple d'*Aristote*, et le premier l'est de *Voltaire*; et quoique sous l'école des plus grands philosophes, tous deux auront quitté *Uranie* pour *Bellone*. Mais il faut espérer que *Morival* n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès que le poussa *Alexandre*.

Cet officier peut rester chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ses intérêts, quoiqu'à vue de pays son procès puisse bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais,

— et que ce n'est qu'à force de patience qu'on
1775. parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choses avec étonnement, et sans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raison de trouver la géométrie pratique préférable à la transcendante. L'une est utile et nécessaire, l'autre n'est qu'un luxe de l'esprit. Cependant ces sublimes abstractions font honneur à l'esprit humain; et il me semble que les génies qui les cultivent, se dépouillent de la matière autant qu'il est en eux, et s'élèvent dans une région supérieure à nos sens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il se fraye, et quoiqu'un géomètre soit un sage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, et je ne l'en estime pas moins.

Ce *Maupertuis*, que vous haïssez encore, avait de bonnes qualités; son ame était honnête; il avait des talens et de belles connaissances; il était brusque, j'en conviens; et c'est ce qui vous a brouillés ensemble. Je ne fais par quelle fatalité il arrive que jamais deux français ne sont amis dans les pays étrangers. Des millions se souffrent les uns les autres dans leur patrie; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il est bien temps d'oublier

les fautes quand ceux qui les ont commises n'existent plus. Vous ne reverrez *Maupertuis* qu'à la vallée de *Josaphat*, où rien ne vous presse d'arriver. — 1775.

Jouissez long-temps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité et de l'envie : de votre couchant répandez ces rayons de goût et de génie que vous seul pouvez transmettre du beau siècle de *Louis XIV*, auquel vous tenez de si près ; répandez ces rayons sur la littérature, empêchez-la de dégénérer ; et, s'il se peut, tâchez de réveiller le goût des sciences et des lettres, qui me paraît passer de mode et se perdre.

Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière surpassera celle de *Fontenelle*, car vous avez trop d'ame pour mourir sitôt. Nous avons ici milord *Maréchal*, âgé de quatre-vingt-cinq ans, aussi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme : nous avons *Polnitz* qui ne lui cède pas, et qui compte bien encore sur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la *Henriade*, de *Mérope*, de *Sémiramis*, &c. &c. n'irait-il pas aussi loin ? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : eh, qui en eut plus que vous ? Enfin *Apollon* m'a révélé que nous vous garderons encore long-temps. Je lui ai fait mon humble prière, et lui ai dit : O seule Divinité que j'implore, conservez

— à votre fils de Ferney de longues années ,
1775. pour l'avantage des lettres et la satisfaction de
l'hermite de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

SIRE ,

JE reçois dans ce moment la lettre charmante dont votre Majesté m'honore, du 2 décembre; elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je suis souvent près de succomber.

Je ne fais assurément nulle comparaison entre vous et l'empereur *Kienlong*, quoiqu'il soit arrière-petit-fils d'une vierge céleste sœur de DIEU. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu sur cette généalogie, qui est beaucoup plus commune qu'on ne croyait; je n'ai fait tout ce badinage que pour dissiper mes souffrances; s'il peut amuser votre Majesté un moment, ma peine n'est pas perdue.

L'ancienne religion des Brachmanes est évidemment l'origine du christianisme; vous

en ferez convaincu si vous daignez lire la lettre sur l'Inde, et cela pourra peut-être amuser davantage votre esprit philosophique : tout ce que je dis des Brachmanes est puisé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. *Paw* connaît mieux que moi. 1775.

Je pense absolument comme lui sur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père *Parennin*, homme très-savant et très-sensé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reste, ces lettres sont sous le nom d'un jeune bénédictin, qui voudrait être un peu philosophe, et qui s'adresse à M. *Paw* comme à son maître, en dépit de saint *Benoît* et de saint *Idulphe*.

Il est vrai, Sire, que je fais plus de cas de vos soixante-seize mille journaux de prairies et des sept mille vaches qui vous devront leur existence, que des romans théologiques des Chinois et des Indiens ; mais l'empereur *Kienlong* défriche aussi, et on prétend même que sa charrue vaut mieux que sa lyre. Vous êtes assurément le seul roi sur ce globe qui soyez supérieur dans tous les genres.

Vous ressembleriez à *Apollon* comme deux gouttes d'eau, si vous n'aviez pas pris si longtemps pour votre patron un autre saint, nommé *Mars* ; car *Apollon* bâtissait comme vous des palais, cultivait des prairies, était

— le dieu de la musique et de la poésie : de
 1775. plus, vous êtes médecin comme lui ; car
 votre Majesté pousse la bonté jusqu'à vouloir
 m'envoyer une fiole du baume de la Mecque.
 C'est un remède souverain pour la maladie
 de poitrine, dont ma nièce est attequée et
 pour la faiblesse extrême où je suis. Non-seu-
 lement votre Majesté fait le charme de ma
 vie, mais elle la prolonge : le reste de mes
 jours doit lui être consacré.

Je la remercie de l'*Ammien Marcellin*, dont
 on m'a dit que les notes étaient très-instruc-
 tives. Cet *Ammien* était un superstitieux per-
 sonnage, qui croyait aux démons de l'air et
 aux forciers, comme tout le monde y croyait
 de son temps, comme les Velches y ont cru
 du temps même de *Louis XIV*, comme les
 Polonais y croient plus que jamais ; car on
 dit qu'ils viennent de brûler sept pauvres
 vieilles femmes, accusées d'avoir fait manquer
 la récolte par des paroles magiques.

Je ne fais, Sire, si je ne me suis pas démis
 à vos pieds de mon marquisat ; je n'ai voulu
 accepter aucune récompense du peu de peines
 que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait
 ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point
 d'enfans ; l'érection d'une terre en marquisat
 demande des soins au-dessus de mes forces ;

je ne désire à présent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi *Frédéric le grand*, à qui je suis attaché avec le plus profond respect jusqu'au dernier moment de ma vie. — 1775.

L E T T R E C C L I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 4 février.

S I R E ,

PENDANT que d'*Etallonde Morival* vous confit des citadelles sur le papier et les assiège, pendant qu'il dessine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'est avisé de faire une tragédie qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de votre Majesté. Il vous supplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine; mais daignez du moins jeter un petit coup d'œil sur un petit Voyage de la Raison et de la Vérité, et sur une note de la Tactique, dans laquelle l'éditeur a mis je ne fais quoi qui vous regarde.

Pardonnez-lui sa hardiesse, car il faut bien

— 1775. que *Julien Marc-Aurèle* permette de dire ce qu'on pense.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'*Etallonde Morival* s'éclaircisse, il compte écrire dans quelque temps, ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. Votre Majesté lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur ? J'ose vous assurer qu'il est digne de l'être.

Permettriez-vous aussi qu'il fût lieutenant au lieu d'être sous-lieutenant ? l'honneur de vous appartenir n'est pas une vanité ; c'est une gloire qui en impose, et qui peut le faire respecter des Velches.

Il ne fera partir sa lettre qu'après que je l'aurai mise sous vos yeux et que vous l'aurez approuvée. Vous ferez étonné de cette affaire, qui est, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des *Calas*. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au supplice des parricides, par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré, et l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, et qui n'avait jamais fait le métier d'avocat ; j'ignore le troisième. Cette épouvantable et absurde velcherie sera démontrée ; et si cet écrit simple, modeste et vrai, est approuvé de votre Majesté, il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres sur cet objet , comme
la plus grande faveur qui puisse consoler ma
vieillesse et me faire attendre gaiement la
mort. 1775.

Agréez , Sire , mon respect , mon admira-
tion , mon dévouement , mon regret de finir
ma carrière hors de vos Etats.

L E T T R E C C L X.

D E M. D E V O L T A I R E.

11 février.

SIRE ,

Vous m'accablez des bienfaits les plus flat-
teurs : votre Majesté change en beaux jours
les dernières misères de ma vie. Elle daigne
me promettre son portrait ; elle orne une de
ses lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais
faits depuis le temps où elle difait :

*Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide ,
J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.*

Enfin , elle accorde sa protection à l'inno-
cence opprimée de *Morival* : ajoutez à tout
cela que *Voiture* n'écrivait pas si bien que vous ,

— à beaucoup près ; et cependant vous faites
1775. faire tous les jours la parade à deux cents
mille hommes.

Quel est cet étonnant Protée ?

On disait qu'il tenait la lyre d'Apollon ,
On accourt pour l'entendre , on s'en flatte ; mais non :
Il porte du dieu Mars l'armure ensanglantée.
Voyons donc ce héros ? Point du tout : c'est Platon ,
C'est Lucien , c'est Cicéron ;
Et s'il avait voulu , ce serait Epicure ,
Dites-moi donc votre secret ;
On veut faire votre portrait :
Qu'on peigne toute la nature.

Je viens enfin de recevoir des instructions très-sûres sur la singulière catastrophe de votre protégé. Ce serait en vérité une scène d'*Arlequin*, si ce n'était pas une scène de cannibales : c'est le comble du ridicule et de l'horreur. Rien n'est plus velche.

Non , Sire , je ne sortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Versailles. Je jurai de n'y aller jamais , le jour que je reçus à Potsdam la lettre du ministre M. de *Puisieux* , qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'historiographe ni ma pension. Je mourrai aux pieds des Alpes ; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce : le mot infame de *grâce* n'est fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter fera peu de chose, et certainement ses talens et sa sagesse suffiront dans votre service. Croyez, Sire, que votre Majesté n'aura guère un officier plus attaché à ses devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperasses quelques indications sur une de vos victoires; il en a fait un plan régulier: vous verrez par là, Sire, si ce jeune homme entend son métier, et s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puisque votre Majesté le permet, jusqu'à ce qu'il soit entièrement perfectionné dans son art. Je ne l'oublierai point à ma mort; mais à l'égard de la *grâce*, je n'en veux pas plus que de la grâce de *Molina* et de *Jansénius*. Je n'avilirai jamais ainsi un de vos officiers digne de vous servir. Si on veut lui signer une justification honorable, à la bonne heure. Tout le reste me paraît honteux.

Je mourrai avec ces sentimens, et surtout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'ose aimer autant qu'admirer.

1775.

LETTRE CCLXI.

D U R O I.

A Potsdam, le 12 de février.

VOTRE muse est dans son printemps,
Elle en a la fraîcheur, les grâces ;
Et les hivers, les froides glaces,
N'ont point fané les fleurs qui font ses ornemens.

Ma muse sent le poids des ans ;
Apollon me dédaigne ; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords faibles et languissans.

Pour vous, le dieu du jour, Apollon votre père
Vous obombra de ses rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous soutient en toutes les saisons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au souverain des dieux,
Ce mobile divin dont l'ame est excitée,
M'abandonne, et s'élançe aux cieux.

Le Génie éleva votre vol au Parnasse :
Au chantre de Henri le grand,

Au-deffus d'Homère et d'Horace ,
Les mufes et les dieux assignèrent le rang.

1775.

Mars , auquel je vouai ma jeunefse imprudente ,
M'éblouit par l'éclat de fes brillans héros ;
 Mais , ufé par fes durs travaux ,
 Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur ,
Que la mort fuit de près le tonnerre qui gronde ,
Héros de la raifon , vous écrafez l'erreur ,
 Et vos chants confolent le monde.

Un guerrier vieilliffant , fût-il même Annibal ,
 En paix voit fa gloire éclipfée :
 Ainfî qu'une lame caffée ,
On le laiffe rouiller au fond d'un arfenal.

Si le deftin jaloux n'eût terminé fon rôle ,
On aurait vu le Taffe , en dépit des censeurs ,
 Triompher dans ce capitole ,
Où jadis les Romains couronnaient les vainqueurs.

Mais quel fpectacle , ô Ciel ! je vois pâlir l'Envie ;
Furieufe , elle entend chez les fybaritains
 Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des monts helvétians.

 Hâtez vos pas , volez au louvre :
Je vois d'ici la pompe , et le jour folennel

Où la main de LOUIS vous couvre ,
 1775. Aux vœux de ses sujets , d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi , il vaut mieux faire le voyage de Versailles que celui de la vallée de *Josaphat*. Mais voici une seconde lettre qui me survient ; on me demande de quel officier elle est : c'est , dis-je , du lieutenant général *Voltaire* , qui m'envoie quelque plan de son invention. Vous passerez pour l'émule de *Vauban* ; dans la suite on construira des bastions , des ravelins et des contregardes à *la Voltaire* , et l'on attaquera les places selon votre méthode.

Pour le pauvre d'*Etallonde* , je n'augure pas bien de son affaire , à moins que votre séjour à Paris , et le talent de persuader que vous possédez si supérieurement , n'encouragent quelques âmes vertueuses à vous assister. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer* : revêche à l'égard de son réinstituteur *Maurepas* , que ne fera-t-il pas envers vous ?

Je viens de lire votre traduction du *Tasse* , qu'un heureux hasard a fait tomber en mes mains. Si *Boileau* avait vu cette traduction , il aurait adouci la sentence rigoureuse qu'il prononça contre le *Tasse*. Vous avez même conservé les paragraphes qui répondent aux

stances

stances de l'original. A présent l'Europe ne produit rien ; il semble qu'elle se repose, après avoir fourni de si abondantes moissons les siècles passés. Il paraît une tragédie de *Dorat* : le sujet m'a paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois personnes, et les passions n'étant qu'ébauchées, m'ont laissé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens supplée-t-il à ces défauts, et que l'impression en est différente au spectacle. *Pépin*, votre maire du palais, en est le héros ; il y a des situations susceptibles de pathétique ; elles ne sont pas naturellement amenées ; et il me semble que le poëte manque de chaleur. Vous nous avez gâtés ; quand on est accoutumé à vos ouvrages, on se révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéresse à votre conservation, et combien le philosophe de Sans-souci souhaite de bénédictions à l'*Epictète* de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1775.

L E T T R E C C L X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 15 février.

S I R E ,

JE ne suis point étonné que le grand baron de *Polnitz* se porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans ; il est grand , bien fait , bien constitué. *Alexandre* , qui était très-bien constitué aussi , et très-bien pris dans sa taille , mourut à trente ans , après avoir seulement remporté trois victoires ; mais c'est qu'il n'était pas sobre , et qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte , comme *Achille* , ce n'est pas que je n'aye toujours la guerre en horreur ; et certainement j'irais vivre chez les quakers en Pensilvanie , si la guerre était partout ailleurs.

Je ne fais si votre Majesté a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris , intitulé le Partage de la Pologne , en sept dialogues , entre le roi de Prusse , l'impératrice-reine et l'impératrice russe. On le dit traduit

de l'anglais ; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage est sûrement composé par un de ces polonais qui font à Paris. Il y a beaucoup d'esprit, quelquefois de la finesse, et souvent des injures atroces. Ce serait bien le cas de faire paraître certain poëme épique que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans. Si vous savez vaincre et vous arrondir, vous savez aussi vous moquer des gens mieux que personne. Le neveu de *Constantin*, qui a ri et qui a fait rire aux dépens des *Césars*, n'entendait pas la raillerie aussi bien que vous.

Je suis très-maltraité dans les sept dialogues ; je n'ai pas cent soixante mille hommes pour répondre ; et votre Majesté me dira que je veux me mettre à l'abri sous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de souffrir pour votre cause.

Je fus attrapé comme un sot quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Russie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre justice aux dissidens, et pour établir seulement la liberté de conscience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'*Homère*, qui font servir les hommes à leurs desseins, sans que ces pauvres gens s'en doutent.

1775. Quoi qu'il en soit, il y a des choses horribles dans ces sept dialogues qui courent le monde.

A l'égard de d'*Etallonde Morival*, qui ne s'occupe à présent que de contrescarpes et de tranchées, je remercie votre Majesté de vouloir bien me le laisser encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur; et il vous servira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbac qui se présenteront.

J'espère envoyer à votre Majesté, dans quelques mois, un petit précis de son aventure velche, vous en serez bien étonné. Je souhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'est une chose bien extraordinaire que la nation velche! Peut-on réunir tant de superstition et tant de philosophie, tant d'atrocité et tant de gaieté, tant de crimes et tant de vertus, tant d'esprit et tant de bêtises? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe! Il ne faudrait qu'un *Louvois* et qu'un *Colbert* pour rendre ce rôle passable; mais *Colbert*, *Louvois* et *Turenne* ne valent pas celui dont le nom commence par une *F*, et qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité , et avec les mêmes

sentimens que j'avois il y a environ quarante 1775.
ans.

Le vieux malade de Ferney.

L E T T R E C C L X I I I .

D U R O I .

Le 23 de février.

AUCUN monarque de l'Europe n'est en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choses charmantes contenues dans ce volume ! Et quel vieillard , quel esprit pour les composer ! Vous êtes immortel , j'en conviens : moi qui ne crois pas trop à un être distinct du corps , qu'on appelle *ame* , vous me forceriez d'y croire : toutefois ferez-vous le seul des êtres pensans qui ait conservé à quatre-vingts ans cette force , cette vigueur d'esprit , cet enjouement et ces grâces qui ne respirent plus que dans vos ouvrages. Je vous en félicite ; et j'implore la nature universelle , qu'elle daigne conserver long-temps ce réservoir de pensées heureuses dans lequel elle s'est complu.

— 1775. Je trouve d'*Etallonde* bien heureux de se trouver à la source d'où nous viennent tant de chefs-d'œuvre : il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à sauver les débris de sa fortune. D'*Alembert* me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, et qu'il faut des années pour réparer des injustices d'un moment : si cela est, il faudra se munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit ; et qu'à force d'employer les grands talens que la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à sauver l'innocence opprimée. Cela fournira le sujet d'une tragédie larmoyante ; la scène fera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y sera appelé par un sage : il sera étonné de trouver plus de secours chez un étranger que chez ses parens. Le philosophe de Ferney, par humanité, travaillera si efficacement pour lui, que *Louis XVI* dira : Puisqu'un sage le protège, il faut qu'il soit innocent ; et il lui enverra sa grâce. Une arrière-cousine, dont *Etallonde* était amoureux, sera chargée de la lui apporter ; elle arrivera au dernier acte. Le philosophe humain célébrera les noces, et tous les conviés feront l'éloge de la bienfaisance de cet homme divin, auquel d'*Etallonde* érigea un autel, comme à son dieu secourable.

Ce sujet entre des mains habiles pourrait produire beaucoup d'intérêt, et fournir des scènes touchantes et attendrissantes. Mais ce n'est pas à moi d'envoyer des sujets à celui qui possède un trésor d'imagination, et qui, comme *Jupiter*, accouche par la tête de déesses armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous soyez, soit à Ferney, soit à Versailles, n'oubliez pas le solitaire de Sans-souci, qui vous fera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

1775.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXIV.

D U R O I.

A Potsdam, le 28 de février.

L'ESPRIT républicain, l'esprit d'égalité
 Respire dans les cœurs des grands et du vulgaire;
 Le mérite éclatant blesse leur vanité :
 Sa splendeur, qui les défespère,
 Redouble leur obscurité :
 Aussi l'Envie usa des lois du despotisme.
 Athènes, le berceau des sciences, des arts,
 Bannit, du ban de l'ostracisme,
 Les plus chers nourrissons de Mercure et de Mars.

— Le besoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur absence,
1775. Les firent bientôt regretter.

Le peuple, plein de bienveillance,
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fièrement sur son siècle s'élève,
Peut s'encenser lui-même et jouir d'un beau rêve.
Mais bientôt les vapeurs des malins envieux,
Les fucs empoisonnés, obscurcissent les cieux,
Et sur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincenne, au Havre détenu ;
Eugène fut chassé ; des Français méconnu,
Bayle chez le Batave enfin trouve un asile ;
L'émule généreux d'Homère et de Virgile,
Dont le nom illustra tous ses concitoyens,
Transporte ses foyers chez les Helvétiens.

.....
Passez, si vous pouvez, du vieux Nestor les ans.

Les mâles efforts du génie
Vous serviront peu, si le temps
Ne vous fait survivre à l'Envie.

Ainsi l'univers enchanté,

De Voltaire à Berlin court acheter le buste ;

Et s'il jouit vivant de l'immortalité,

Difons que le public est juste.

Ce n'est point un conte ; on se déchire à la
fabrique de porcelaine pour avoir votre buste :

on

on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon sens de nos Germains veut des impressions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles sont durables. — 1775.

L'ouvrage dont vous me parlez, du maréchal de *Saxe*, m'est connu; et j'ai écrit pour en avoir un exemplaire. Les faits sont récents et connus; il n'y a que les cartes qui intéressent, parce que le terrain est l'échiquier de nous autres anthropophages, et que c'est lui qui décide de l'habileté, ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre est pour le lieutenant général *Voltaire*, qui m'entendra bien: le reste est pour le patriarche de *Ferney*, pour le philosophe humain, qui protège d'*Etallonde*, et qui veut à toute force casser l'arrêt de l'*Inf...* Je ne refuserai aucun titre à d'*Etallonde*, si par cette voie je peux le sauver: ainsi, qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour son avantage.

Vous me croyez plus vain que je ne le suis. Depuis la guerre, je n'ai pensé ni à plan, ni à batailles, ni à toutes les choses qui se sont passées. Il faut penser à l'avenir, et oublier le passé, car celui-là reste tel qu'il est; mais il y a bien des mesures à prendre pour l'avenir.

Ce discours sent un peu le jeune homme: songez pourtant que les Etats sont immortels,

— et que ceux qui sont à leur tête ne doivent
1775. pas vieillir, tant qu'ils les gouvernent.

Si vous allez à Versailles, d'*Etallonde* est fauvé : si votre santé ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune issue heureuse de son procès. Vous avez, à la vérité, quelques philosophes en France, mais les superstitieux font le grand nombre ; ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques et huguenots, ne connaissent que l'intérêt ; chez les Français, c'est le fanatisme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes : ils mettent de l'honneur à délirer ; et l'innocence demeure opprimée. Le vieux parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, fera-t-il souple à la raison pure ? agissant d'ailleurs d'une manière si opposée à ses devoirs et à ses véritables intérêts.

Mais qui pensera à d'*Etallonde* quand il s'agit de remettre en vogue le pourpoint de *Henri IV* ? Il faut changer sa garde-robe, faire emplette d'étoffes, et employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet est bien plus important que celui d'un procès jugé. Hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen, nommé d'*Etallonde*, s'est échappé aux punitions injustes et cruelles qu'on lui avait infligées, et qui n'étaient point proportionnées au délit, qui n'était proprement qu'une polissonnerie.

Je salue le patriarche de Ferney ; je lui
souhaite longue vie. J'ai lu sa nouvelle tragé- 1775.
die, qui n'est point mauvaise du tout. Je
hasarderais quelques petites remarques d'un
ignorant ; mais ne pouvant pas dire comme
le Corrège , son pittor , anche io ! je garde le
silence , en vous priant de ne point oublier
le philosophe de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXV.

D U R O I.

A Potsdam , le 2 de mars.

LE baron de *Polnitz* n'est pas le seul octogé-
naire qui vive ici , et qui se porte bien : il y a
le vieux *le Cointe* , dont peut-être vous vous
ressouviendrez , qui a dix ans de plus que
Polnitz : le bon milord *Maréchal* approche du
même âge ; et l'on trouve encore de la gaieté
et du sel attique dans sa conversation. Vous
avez plus de ce feu élémentaire , ou céleste ,
que tous ceux que je viens de nommer : c'est
ce feu , cet esprit , que les Grecs appelaient
anima , qui fait durer notre frêle machine.

— 1775. Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne se ressentent point de la décrépitude : tant que votre esprit conservera cette force et cette gaieté, votre corps ne périlitera point.

Vous me parlez de dialogues polonais qui me sont inconnus ; tout ce qu'il y a d'injures dans ces dialogues sera des farmates ; le très-*fin*, des velches qui les protègent. Je pense sur ces satires comme *Epictète* : *Si l'on dit du mal de toi et qu'il soit véritable, corrige-toi ; si ce sont des mensonges, ris-en.* J'ai appris, avec l'âge, à devenir bon cheval de poste ; je fais ma station, et ne m'embarasse pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billevesées : je ne fais de vers que pour m'amuser. Il faut être ou *Boileau*, ou *Racine*, ou *Voltaire*, pour transmettre ses ouvrages à la postérité ; et je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon consentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner sur moi, on m'a volé ces manuscrits, et on les a fait imprimer le moment même où ils auraient pu me nuire. Il est permis de se délasser et s'amuser avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ses fadaïses.

Ce poëme des Confédérés dont vous me

parlez, je l'ai fait pour me défennuyer. J'étais alité de la goutte, et c'était pour moi une agréable distraction. Mais dans cet ouvrage il est question de bien des personnes qui vivent encore, et je ne dois, ni ne veux choquer personne. 1775.

La diète de Pologne tire vers sa fin : on termine actuellement l'affaire des diffidens. L'impératrice de Russie ne vous a point trompé; ils auront pleine satisfaction; et l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princesse trouvera plus de facilité à rendre les Polonais tolérans, que vous et moi à rendre votre parlement juste et humain.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes : je conviens qu'elles y sont. Cependant, pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions se rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne sont pas si faillantes, parce que leur tempérament est plus flegmatique; mais chez les Français, plus vifs et plus fougueux, ces contradictions sont plus marquées: d'autant plus respectables sont pour eux ces précepteurs du genre-humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance et toutes les vertus. Je connais un de ces sages qui, bien loin

— d'ici, habite, dit-on, Ferney; je ne cesse de
 1775. lui souhaiter mille bénédictions, et toutes les
 prospérités dont notre espèce est susceptible.
Vale.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXVI.

D U R O I.

A Potsdam, le 26 de mars.

NON, vous n'entendrez plus les aigres sifflemens
 Des monstres que nourrit l'Envie :
 J'étouffe leurs cris discordans
 Par l'éloge de votre vie.
 J'irai vous cueillir de ma main
 Des fleurs dans les bosquets de Flore,
 Pour en parfumer le chemin
 Que l'aveugle arrêt du Destin
 Veut bien vous réserver encore.
 Vous avez charmé mon loisir ;
 J'ai pu vous voir et vous entendre :
 Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre.
 D'un cœur reconnaissant le plus ardent désir
 Est, qu'ayant par vos soins reçu tant de plaisir,
 Je puisse à mon tour vous en rendre.

Le pauvre *Protée* dont vous faites l'éloge n'est qu'un *dilettante*, espèce de gens qu'on appelle ainsi en Italie, amateurs des arts et des sciences, n'en possédant que la superficie; mais qui pourtant sont rangés dans une classe supérieure à ceux qui sont totalement ignorans.

Je me suis enfin procuré les sept dialogues; et j'en ai approfondi toute l'histoire. L'auteur de cet ouvrage est un anglais, nommé *Lindfic*, théologien de profession, et précepteur du jeune prince *Poniatowski*, neveu du roi de Pologne. C'est à l'instigation des *Czartorinski*, oncles du roi, qu'il a composé sa satire en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'est aperçu que personne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français; ce qui s'est exécuté tout de suite. Mais comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les dialogues à un certain *Gérard* à Dantzick, qui pour lors y était consul de France, et qui à présent est commis de bureau aux affaires étrangères, auprès de M. de *Vergennes*. Ce *Gérard*, qui a de l'esprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces dialogues, et les a mis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des grossièretés et des platitudes insipides, mais il y a des traits de bonne plaisanterie.

— 1775. Je n'irai point férailler à coups de plume contre ce fycophante. Il faut s'en tenir à ce que difait le cardinal *Mazarin* : Laiffons chanter les Français , pourvu qu'ils nous laiffent faire.

Je reviens au pauvre d'*Etallonde* , dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageusement : comme je lui ai procuré fon premier afile , je ferai fa dernière reffource. Un ingénieur formé fous les yeux de *Voltaire* eft un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan , il y a fi long-temps qu'elle s'eft donnée qu'à peine je m'en reffouviens. D'*Etallonde* pourra vous fervir à conduire les travaux au fiége de l'*Inf.* , à former les batteries , des baliftes et des catapultes pour faire écrouler entièrement la tour de la fuperftition , dernier afile des vieilles femmes et des tonfurés.

Je vois que vous préférez le féjour de Ferney à celui de Versailles : vous le pouvez faire fans rifque. Les diftinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie tourneraient plus à fon honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don ; vous vous l'êtes donnée vous-même.

Les bonnes intentions de la reine de France font cependant fon éloge : il eft beau qu'une jeune princesse penfe à réparer les torts d'une

nation dont elle occupe le trône, surtout qu'elle rende justice au mérite éclatant. 1775.

Ce portrait que vous avez voulu avoir, et qui est plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par *Michelet*. Je voulais qu'on lui mît un habit d'anachorète, cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvait parler, il vous dirait que personne ne vous souhaite plus de bénédictions ni ne s'intéresse plus à votre conservation que le philosophe de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 28 mars.

SIRE,

TOUTES les fois que j'écris à votre Majesté sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régimens à Rosbac. Mais votre bonté et votre magnanimité me rassurent.

Je vous supplie de daigner lire dans un de vos momens de loisir, si vous en avez, le mémoire de *d'Etallonde* : il est entièrement fondé sur les pièces originales qu'on nous

— cachait , et qui nous font enfin parvenues.
 1775. Vous verrez dans cette affaire , pire que celle des *Calas* et des *Sirven* , à quel point les Velches font quelquefois frivoles et atroces : vous y verrez à la fois l'imbécillité du *Pierrot de la Foire* , et la barbarie de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas que la bonne compagnie de Paris ne soit infiniment estimable ; mais souvent ceux qu'on appelle magistrats , font l'opposé de la bonne compagnie.

J'ose croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons résolu d'envoyer ce mémoire non-seulement aux avocats de Paris , mais à tous les jurisconsultes de l'Europe. Notre dessein est de nous en tenir à leur décision. D'*Etallonde* ayant pris avec votre permission le titre de votre aide de camp et de votre ingénieur , ne doit ni demander grâce à un garde des sceaux , ni s'avilir jusqu'à se mettre en prison pour faire casser son arrêt.

Si vous daignez seulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier , ou celui d'un de vos premiers juges , cette décision , jointe à celles que nous espérons avoir à Naples , à Milan et à Londres , fera assez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'*Etallonde* et le chevalier de la *Barre* que sur les assassins qui les ont

condamnés. C'est une nouvelle manière de demander justice ; mais si votre Majesté l'approuve , je la crois très-bonne et très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Velches cannibales qui se font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'est à *Marc-Aurèle* de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la décision des avocats de Paris , jointe au jugement des premiers jurisconsultes d'Allemagne et d'Italie , et peut-être de Rome même , je rendrai d'*Etallonde* à votre Majesté. Il est digne de la servir , et il n'attend que ce moment pour se remettre à un devoir qui lui est cher.

Pour moi j'attendrai la mort sans aucune peine , si je peux réussir dans cette juste entreprise , et je mourrai heureux , si votre Majesté me conserve ses bontés.

 1775.

1775.

LETTR E C C L X V I I I .

D E M . D E V O L T A I R E .

A Ferney , 27 avril.

S I R E ,

J'AI reçu aujourd'hui , par les bontés de votre Majesté , le portrait d'un très-grand-homme ; je vais mettre au bas deux vers de lui , en n'y changeant qu'un mot :

*Imitateur heureux d'Alexandre et d'Alcide ,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Aristide.*

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'*Aristide* que celle d'*Hercule*. Il n'y a point de velche qui ne tremble en voyant ce portrait-là ; c'est précisément ce que je voulais.

Tout velche qui vous examine ,
De terreur panique est atteint ;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbac on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage , c'est que vous avez l'air de la santé la plus brillante.

Nous nous jetons *Morival* et moi aux pieds de ce héros. Le dessein de ce jeune homme est de ne point s'avilir jusqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas besoin aux yeux de l'Europe : il veut et il doit se borner à faire voir la turpitude et l'horreur des jugemens velches. Cette affaire est plus abominable encore que celle des *Calas* ; car les juges des *Calas* n'avaient été que trompés, et ceux du chevalier de *la Barre* ont été des monstres sanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, Sire, et j'attends votre décision qui réglera notre conduite. Nos lois sont atroces et ridicules, mais *Morival* ne connaît que les vôtres. Il se soucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec sa famille ; il ne veut plus connaître d'autre famille que son régiment, et n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps sans écrire à votre Majesté. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuse, dont ma nièce a pensé mourir, et dont je suis encore attaqué.

Vivez long-temps, Sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos Etats. Conservez-moi des bontés qui me consolent de toutes mes misères.

1775.

LETTRE CCLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier mai.

SIRE,

VOTRE dernière lettre est un chef-d'œuvre de raison, d'esprit, de goût et de bonté.

C'est un sage qui nous instruit,
C'est un héros qui s'humanise ;
Rien de si beau ne fut produit
Sur le Parnasse et dans l'Eglise.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis.
Tout près de mon heure suprême,
Grâces à vous je rajeunis ;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis :
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je sens une joie mêlée d'attendrissement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, et disent : Voilà donc ce grand-homme.

Chaque peuple à son tour a régné sur la terre
 Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre :
 Le siècle de la Prusse est à la fin venu.

 1775.

Il est vrai qu'on peut à présent observer parmi presque tous les souverains de l'Europe une émulation de se signaler par de grands et d'utiles établissemens. Il semble même que la superstition diminue dans quelques cours. Mais quel est le prince qui approche de votre philosophie ? Par ma foi, il est très-vrai que vous pensez en *Marc-Aurèle*, et que vous écrivez en *Cicéron*, et cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de *Cicéron* ne valent pas celles de *Frédéric le grand*. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'*Alexandre*.

Je remercie bien votre Majesté de ses bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philosophie. Il y a autant de grandeur et de vertu à protéger de tels martyrs qu'il y a d'infamie et de barbarie à les faire.

On me dit que votre Majesté fait le voyage de Silésie, suivie de messieurs les princes de *Virtemberg*. J'ignore si c'est le duc régnant, ou le prince *Louis*, ou le prince *Eugène*, ou quelqu'un de ses enfans ; si c'était le duc

— 1775. régnant, j'oserais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir sans avoir de nouvelles preuves de votre bonté; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établissement d'une colonie à Ferney. Votre Majesté peut se souvenir que mon premier dessein était de l'établir à Clèves. J'aurais espéré alors d'être assez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'est une consolation dont il ne m'est plus permis de me flatter. Daignez me conserver un souvenir qui est envié de tous les princes qui vous ont approché.

L E T T R E C C L X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Mai.

S I R E ,

C'EST à *Aristide* que j'écris aujourd'hui, et je laisse là *Alexandre* et *Alcide* jusqu'à la première occasion.

Je me jette à vos pieds avec *Morival*. Voici où il en est. Les gens qui sont aujourd'hui les maîtres du royaume des Velches, lui donneront

donneront la grâce ; et cette grâce pourra le mettre dans quinze ou vingt ans , en possession d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles lois exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage si mince , on se mette à genoux devant le parlement , qui est le maître d'enregistrer la grâce ou de la rejeter.

Morival est un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier prussien , devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

C'est à peu-près ce qu'il mande à votre ministre à Paris. J'approuve un tel sentiment , tout velche que je suis ; et je me flatte qu'il ne déplaira pas à votre Majesté.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous seriez notre dernière ressource. Vous avez toujours été la seule ; car j'ai toujours mandé à la famille et à nos amis de Paris , que nous ne voulions point de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'*Etallonde Morival* s'intitulât ingénieur et adjudant de votre Majesté. Ces titres , qui , ce me semble , ne donnent aucun grade militaire , peuvent s'accorder dans vos armées sans faire aucun passe-droit à personne.

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * O

— 1775. Pour peu que votre Majesté daigne lui donner de légers appointemens, il subsistera très-honorablement avec les petits secours de sa famille et de ses amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection est au-dessus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné secourir les *Calas*; d'*Etallonde* est opprimé bien plus injustement; il est la victime d'une superstition et d'un fanatisme que vous haïssez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame et à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-sage, très-brave et très-utile, indignement persécuté par les plus lâches et les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-seulement aux *Velches*, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de votre Majesté: j'ose espérer qu'ils consoleront ma décrépitude, et que mes cheveux blancs ne descendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

D U R O I.

Le 10 de mai.

Vous ne m'accuserez pas de lenteur à vous envoyer la consultation de nos jurisconsultes : c'est eux qui m'ont lanterné jusqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte décision. Si notre justice est si lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris ? Ni vous, ni moi, ni *Morival* ne vivrons assez long-temps pour voir la fin de cette affaire.

Le parti le plus sûr fera de renoncer, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatisme et la superstition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville, que l'opiniâtreté. Il y a des gens qui veulent toujours avoir raison, et qui se laisseraient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A présent on ne pense à Paris qu'au sacre de Reims ; y eût-il mille d'*Etallonde*, on ne les écouterait pas. On a les yeux sur les otages de la sainte *Ampoule* ; on veut savoir

— 1775. qui portera la couronne , qui le sceptre , qui le globe , et qui le soir le bougeoir du roi : ce sont des choses bien plus attrayantes que de justifier un innocent. Vos conseillers de grand'chambre penseront ainsi , et *Voltaire*, le protecteur de l'innocence sans pouvoir la sauver , muni des consultations les plus intègres , n'aura de ressource que de flétrir dans ses écrits , lus de l'Europe entière , les bourreaux de *la Barre* et de ses compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs et ces atrocités qui inspirent une mélancolie sombre , pour vous parler d'une matière plus agréable. *Le Kain* va venir ici cet été ; et je lui verrai représenter vos tragédies. C'est une fête pour moi. Nous avons eu l'année passée *Aufresne*, dont le jeu noble , simple et vrai m'a fort contenté. Il faudra voir si les efforts de l'art surpassent dans *le Kain* ce que la nature a produit dans l'autre. Mais , avant d'en venir là , j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaisir de vous écrire pour savoir des nouvelles du patriarche de Ferney , pour lequel le solitaire de Sans-fouci ne cesse de faire des vœux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXXII. 1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 juin.

SIRE,

TANDIS que votre Majesté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui présenter la bataille de Rosbac, dessinée par d'*Etallonde*.

Il brûle d'envie de se trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la consultation de vos premiers magistrats, ne lui laisse d'autre idée que de verser son sang pour votre service; la reconnaissance qu'il vous doit, et l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte sur tous les autres projets: il ne veut plus aucune grâce en France; il en était déjà bien dégoûté; vos dernières bontés ferment son cœur à tout autre objet que celui de mourir prussien; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont votre Majesté fait des revues. On lui a dit que son régiment pourrait

— bien faire l'exercice en votre présence cette
 1775. année ; à cette nouvelle , je crois voir un
 amant à qui sa maîtresse a donné un rendez-
 vous ; il ne me parle que de son départ , je
 ne puis le retenir. J'ai beau lui dire qu'il n'a
 point reçu d'ordre et qu'il faut attendre ; il
 dit qu'il n'attendra rien. Je ne suis pas fait
 pour contredire les grandes passions , et sur-
 tout une passion si belle. S'il retourne à Vésel
 dans quelques jours , il ne me reste , Sire ,
 qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma
 retraite et du bord de mon tombeau , à remer-
 cier votre Majesté de ce qu'elle a daigné
 faire pour lui , et à me flatter qu'elle voudra
 bien l'honorer des emplois dont elle le croira
 capable ; il n'y a qu'un héros philosophe qui
 puisse être servi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal à propos
 au milieu de vos immenses occupations ,
 mais les plus petites affaires vous sont pré-
 sentes comme les grandes. M. de *Catinat* disait
 que son héros était celui qui jouerait une
 partie de quilles au fortir d'une bataille gagnée
 ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles ;
 vous faites des vers un jour de bataille ; vous
 prenez votre flûte , lorsque vos tambours
 battent aux champs ; vous daignez m'écrire
 des choses charmantes , en faisant une pro-
 motion d'officiers généraux. Je vous admire

de toutes les façons , et , en vous admirant ,
 j'attends tout de votre grand cœur. —————
 1775.

On mande que le sacre du roi très-chrétien n'a pas été aussi brillant que l'espéraient les Français , accoutumés à la magie de *Servandoni* et à la musique de *Gluck*. C'est un spectacle bien étrange que ce sacre. *On fait coucher tout de son long un pauvre roi en chemise devant des prêtres , qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Eglise , et on ne lui permet d'être vêtu que lorsqu'il a fait son serment. Il y a des gens qui prétendent que c'est aux rois à se faire prêter serment par les prêtres ; il me semble que Frédéric le grand en use ainsi en Silésie et dans la Prusse occidentale.*

Je fais serment , Sire , devant votre portrait , que mon cœur sera votre sujet tant que j'aurai un reste de vie.

1775. LETTRE CCLXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

SIRE,

MORIVAL s'occupait à mesurer le lac de Genève, et à construire sur ses bords une citadelle imaginaire, lorsque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Prusse occidentale ou dans vos autres Etats. Il a senti vos bienfaits, avec une respectueuse reconnaissance égale à sa modestie. Vous êtes son seul roi, son seul bienfaiteur. Puisque vous permettez qu'il vienne se jeter à vos pieds dans Potsdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adresse pour être présenté à votre Majesté.

Permettez que je me joigne à lui dans la reconnaissance dont il ne cessera d'être pénétré; je ne peux pas aspirer, comme lui, à l'honneur d'être tué sur un bastion ou sur une courtine; je ne suis qu'un vieux poltron fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la sensibilité, et je la mets toute entière à vous admirer et à vous aimer.

Votre

Votre alliée l'impératrice *Catherine* fait , _____
 comme vous , de grandes choses. Elle fait 1775.
 surtout du bien à ses sujets , mais le roi de
 France l'emporte sur tous les rois , puisqu'il
 fait des miracles. Il a touché à son sacre deux
 mille quatre cents malades d'érouelles , et il
 les a sans doute guéris. Il est vrai qu'il y eut
 une des maîtresses de *Louis XIV* , qui mourut
 de cette maladie , quoiqu'elle eût été très-bien
 touchée , mais un tel cas est très-rare.

Votre Majesté avait eu la bonté de me
 mander qu'après ses revues elle se délasserait
 un moment à entendre *le Kain* et *Aufresne* ;
 mais je vois bien que vos héros guerriers qui
 marchent sous vos drapeaux l'emportent sur
 vos héros de théâtre. Votre Majesté les passe
 en revue dans quatre cents lieues de pays
 pendant un mois. C'était à peu-près avec
 cette rapidité qu'un de vos prédécesseurs ,
 nommé *Jules-César* , parcourait notre petit
 pays des *Velches*. Il faisait des vers aussi ce
Jules ou *Julius* , car les véritablement grands-
 hommes font de tout.

Je suis plus que jamais l'adorateur et l'admi-
 rateur des gens de ce caractère , qui sont en
 si petit nombre.

Agréez , Sire , avec bonté , le profond res-
 pect , la reconnaissance et l'attachement invio-
 lable de ce vieux malade du mont Jura.

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * P*

1775.

L E T T R E C C L X X I V .

D U R O I .

A Potsdam , le 12 de juillet.

Vous croyez, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects et peu soignés. Je lèche mes petits, je tâche de les polir. Trente années de différence rendent plus difficile à se satisfaire : et quoique cet ouvrage soit destiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. En voilà assez pour mes occupations.

Quant à *Morival d'Etallonde*, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suffisantes pour déraciner les préjugés du fanatisme des têtes de vos présidens à mortier. Il est plus difficile de faire entendre raison à un docteur en droit que de composer la *Henriade*. Si *Morival* ne veut pas faire amende honorable, le cierge au poing, il peut venir ici; je le placerai dans le génie, à votre

recommandation. Il vaut mieux étudier *Vauban* et *Cohorn* que de s'avilir, surtout lorsqu'on est innocent. Il me semble que les progrès de la raison se font sentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raison en est que beaucoup d'ecclésiastiques et d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir honte de leurs superstitieux usages, au lieu qu'en France le clergé fait corps de l'Etat; et toute grande compagnie reste attachée aux anciens usages, quand même elle en connaît l'abus. 1775.

On n'a parlé ici que du sacre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y observent, et de la sainte *Ampoule*, dont l'histoire est digne des Lapons. Un prince sage et éclairé pourrait abolir et la sainte *Ampoule* et le sacre même.

J'ai vu ici deux jeunes français bien aimables, l'un est un M. de *Laval Montmorency*, et l'autre un *Clermont Gallerande*. Ce dernier surtout a de la vivacité d'esprit, à laquelle est jointe une conduite mesurée et sage. Au lieu d'assister au sacre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Prusse, d'où ils se sont rendus à Varsovie dans le dessein d'aller à Vienne.

Le Kain est venu ici : il jouera Oedipe, Orosmane et Mahomet. Je fais qu'il a été à

1775. Ferney ; il fera obligé de me conter tout ce qu'il fait et ne fait pas de celui qui rend ce bourg si célèbre. J'ai vu jouer *Aufresne* l'année passée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence , quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maison pleine de nièces, de neveux et de petits-neveux : il faut leur donner des spectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut se rendre justice, et se rendre supportable à la jeunesse. Ceci me regarde. Vous aurez le privilége exclusif de ne jamais vieillir ; et quand même quelques infirmités attaquent votre corps , votre esprit triomphe de leurs atteintes, et semble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

Que *Minerve* et *Apollon* , que les Muses et les Grâces veillent sur leur plus bel ouvrage, et qu'ils conservent encore long-temps celui dont des siècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-fouci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

D U R O I.

A Potsdam , le 24 de juillet.

JE viens de voir *le Kain*. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, et j'ai été bien aise d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre fanté est assez bonne, et que vous avez encore plus de gaieté dans votre conversation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conservez, est la marque la plus sûre que nous vous posséderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, est le premier qui s'affaiblit lorsque les années minent et sapent la mécanique de notre existence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnasse devienne sitôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur testamentaire: ce qui me fait grand plaisir.

Le Kain a joué les rôles d'*Oedipe*, de *Mahomet* et d'*Orosmane*: pour l'*Oedipe* nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien est très-habile; il a un bel organe, il se présente avec dignité, il a le geste noble, et il est impossible d'avoir plus d'attention pour la

1775. — pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi? Je le voudrais un peu moins outré, et alors je le croirais parfait.

L'année passée j'ai entendu *Aufresne* : peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne consulte en ceci que la nature, et non ce qui peut être en usage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans *Oedipe*, ni dans *Zaïre* : c'est qu'il y a des morceaux si touchans dans la dernière, et de si terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, et qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre, et d'avoir formé celui dont l'organe les rend si supérieurement sur la scène !

Il y a eu beaucoup de spectateurs à ces représentations : ma sœur *Amélie*, la princesse *Ferdinand*, la landgrave de *Hesse*, et la princesse de *Virtemberg* votre voisine, qui est venue ici de *Montbelliard* pour entendre *le Kain*. Ma nièce de *Montbelliard* m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de *Ferney* pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité. Oh, que les belles-lettres sont utiles à la société ! Elles délassent de l'ouvrage de

la journée , elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent , elles adou-
cissent l'esprit , elles amusent jusqu'aux
femmes , elles consolent les affligés , et sont
enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que
l'âge a courbés sous son faix , et qui se
trouvent heureux d'avoir contracté ce goût
dès leur jeunesse.

 1775.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaliser Athènes , Rome , Florence et Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie , je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici ; deux choses leur manquent , la langue et le goût. La langue est trop verbeuse : la bonne compagnie parle français , et quelques cuitres de l'école et quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse et les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des idiomes ; chaque province soutient le sien , et jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût , les Allemands en manquent sur tout ; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'*Auguste* : ils font un mélange vicieux du goût romain , anglais , français , et tudesque ; ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve , et fait

— 1775. distinguer le médiocre du parfait, le noble du sublime, et les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poésie; ils croient que leurs vers sont harmonieux; et pour l'ordinaire ce n'est qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'histoire, ils n'omettraient pas la moindre circonstance, quand même elle ferait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages sont sur le droit public. Quant à la philosophie, depuis le génie de *Leibnitz*, et la grosse monade de *Wolf*, personne ne s'en mêle plus. Ils croient réussir au théâtre; mais jusqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne est actuellement comme était la France du temps de *François I.* Le goût des lettres commence à se répandre: il faut attendre que la nature fasse naître de vrais génies, comme sous les ministères des *Richelieu* et des *Mazarin*. Le sol qui a produit un *Leibnitz* en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la possibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, et que je fais le prophète tout à mon aise en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'est ma façon de prophétiser, et la plus sûre de toutes, puisque personne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me console d'avoir vécu dans le siècle de *Voltaire* ; cela me suffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il soit de bonne humeur, et surtout qu'il n'oublie pas le folitaire de Sans-fouci. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C C L X X V I.

D U R O I.

A Potsdam, le 27 de juillet.

JE pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Silésie : je ne peux être de retour que le 6 de septembre. Si *Morival* veut se rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adresser au colonel *Coccei*, qui me le présentera. J'ai faisi avec empressement cette occasion de vous faire plaisir, et en même temps de fixer le sort d'un homme qu'une étourderie de jeunesse a perdu pour jamais dans sa patrie. Comme les hommes abusent de tout, les lois qui devaient constater la sûreté et la liberté des peuples, infectées en France du poison du fanatisme, sont devenues cruelles et barbares. Mais la France est un pays civilisé ! Comment concilier un pareil contraste ?

1775. Comment ce fol qui a produit des de
Thou, des *Gassendi*, des *Descartes*, des *Fontenelle*, des *Voltaire*, des *d'Alembert*, a-t-il produit des furieux assez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la statue d'un garçon charpentier juif? La postérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du sphinx qu'*Oedipe* expliqua. Je vous avoue de même que la sainte *Ampoule* et ses otages, et la guérison des écrouelles, ne font guère honneur au dix-huitième siècle.

On parlait ces jours derniers de ces soi-disans miracles opérés par les rois très-chrétiens, et milord *Maréchal* conta que pendant sa mission en France il y avait vu des étrangers qui lui paraissaient espagnols; que par attachement pour cette nation, où il avait passé une partie de sa vie, il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris; que l'un d'eux lui répondit: Nous avons su, Monsieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles; nous sommes venus pour nous faire toucher par sa majesté; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il est actuellement en péché mortel, et nous voilà obligés de nous en retourner infructueusement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au

sujet de *le Kain*. Il doit partir dans peu pour
 jouer à Versailles une tragédie de M. Guibert, 1775.
 le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. *Le*
Kain prétend que la reine de France protège
 la pièce ; ce qui doit en assurer le succès. Ce
 M. Guibert veut aller à la gloire par tous les
 chemins ; recueillir les applaudissemens des
 armées , des théâtres et des femmes , c'est un
 moyen sûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney , l'a
 encouragé dans cette carrière périlleuse, où,
 de mille qui l'enfilent, un seul à peine rem-
 porte la palme. Il est louable de se proposer
 de grands exemples et un grand but : et
 M. Guibert en retirera infailliblement quelque
 avantage. On ne connaît ses propres talens
 qu'après en avoir fait l'essai.

Vos preuves sont faites depuis long-temps ;
 il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile
 de la lampe , pour qu'elle brûle long-temps
 encore. C'est à quoi je m'intéresse plus que
 madame Denis et votre ménagère puisse qui
 vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint
 qu'il ne nuise à votre fanté. Elles n'ont qu'une
 idée confuse de ce que vaut le patriarche
 de Ferney , et j'en ai une précise. Pour trou-
 ver un *Voltaire* dans l'antiquité , il faut rassem-
 bler le mérite de cinq ou six grands-hommes :
 d'un *Cicéron*, d'un *Virgile*, d'un *Lucien* et d'un

— 1775. *Salluste* ; et dans la renaissance des lettres, c'est la même chose : il faut englober un *Guichardin*, un *Tasse*, un *Arétin*, un *Dante*, un *Arioste*, et encore ce n'est pas assez : dans le siècle de *Louis XIV*, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'assemblage complet.

Voilà comme on pense de vous sur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de justice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui se souviennent toujours avec plaisir de vous avoir possédé autrefois, et qui vous célèbrent autant qu'il est en eux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir la *Diatribé* à l'auteur des *Ephémérides*. On dit que cet ouvrage vient de *Ferney* ; et je crois y reconnaître l'auteur, au style qu'il ne saurait déguiser.

LETTRE CCLXXVII. 1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, du 29 juillet.

SIRE,

IL n'y a point de vertu, soit tranquille, soit agissante, soit douce, soit fière, soit humaine, soit héroïque, qui ne soit à votre usage. Vous voilà occupé du soin d'amuser votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous *le Kain* et *Aufresne*. *Paul-Emile* disait que le même esprit servait à ordonner une fête, et à battre le roi *Perfée*. Vous êtes supérieur à tout dans la guerre et dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immensité à protéger d'*Etallonde Morival*, et à réparer le crime de ses assassins, cela était digne de votre Majesté. Le grand *Julien*, le premier des hommes après *Marc-Aurèle*, en usait à peu-près ainsi ; et d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour *Morival* est un grand exemple que vous donnez à notre

— nation. Elle commence à se débarbouiller :
 1775. presque tout notre ministère est composé de philosophes. L'abbé *Galliani* a soutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de splendeur , que quand il y aurait un pape athée. Du moins , il est bien certain qu'un athée , successeur de *S^t Pierre* , vaudrait beaucoup mieux qu'un pape superstitieux.

Nous espérons en France que la philosophie qui est auprès du trône fera bientôt dedans ; mais ce n'est qu'une espérance : elle est souvent trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à soutenir l'erreur et la sottise , il y a tant de dignités et de richesses attachées à ce métier , qu'il est à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours sur les sages. Votre Allemagne , elle-même , n'a-t-elle pas fait des souverains de vos principaux ecclésiastiques ? quel est l'électeur et l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raison contre une secte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente ? Il faudrait bouleverser la terre entière pour la mettre sous l'empire de la philosophie. La seule ressource qui reste donc aux sages , c'est d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'est ce que vous faites par la force de votre génie , et par la connaissance que vous avez des hommes.

Vivez long-temps, Sire, et donnez de
nouveaux exemples à la terre. 1775.

Des gazettes ont dit que *Polnitz* était mort, c'est dommage; cela me fait craindre pour milord *Maréchal* qui vaut mieux que lui, et qui ne s'éloigne pas de son âge. Pour moi, je suis soutenu par les consolations que vous daignez me donner: et ma plus grande, en mourant, sera de songer que je vous laisse dans le monde plein de vie et de gloire.

Je supplie votre Majesté de daigner me mander, si je dois renvoyer *Morival* à Vésel ou l'adresser à Potsdam.

Qu'elle daigne agréer mes remerciemens, mon admiration et mon respect.

LETTRE CCLXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguste.

LE Kain dans vos jours de repos
Vous donne une volupté pure.
On le prendrait pour un héros.
Vous les aimez même en peinture.
C'est ainsi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge.

1775.

Marc-Aurèle enfin l'emporta.
Chacun se plaît dans son image.

Le plus beau des spectacles , Sire , est de voir un grand-homme entouré de sa famille , quitter un moment tous les embarras du trône pour entendre des vers , et en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne , et cette foule de mots qui entrent dans une phrase , et cette multitude de syllabes qui entrent dans un mot , et ce goût qui n'est pas plus formé que la langue ; les Allemands font à l'aurore : ils feraient en plein jour , si vous aviez daigné faire des vers tudesques.

C'est une chose assez singulière que le *Kain* et mademoiselle *Clairon* soient tous deux à la fois auprès de la maison de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-fouci , *Gluck* vient nous enseigner la musique à Paris. Nos *Orphée* viennent d'Allemagne , si nos *Roscius* vous viennent de France. Mais la philosophie , d'où vient-elle ? de Potsdam , Sire , où vous l'avez logée , et d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne fais pas encore si notre roi marchera
sur

sur vos traces , mais je fais qu'il a pris pour
 ses ministres des philosophes , à un seul près 1775.
 qui a le malheur d'être dévot. (*)

Nous perdons le goût , mais nous acquérons la pensée ; il y a surtout un M. *Turgot* , qui serait digne de parler avec votre Majesté. Les prêtres font au désespoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. Cependant on n'ose pas encore se déclarer ouvertement ; on mine en secret le vieux palais de l'imposture fondé depuis 1775 années : si on l'avait assiégé dans les formes , on aurait cassé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'assassinat du chevalier de *la Barre* et de *Morival*. On en rougit , on en est indigné , mais on s'en tient là , on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'est contenté d'offrir une grâce , dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie votre Majesté avec des larmes d'attendrissement et de joie. J'ai demandé à votre Majesté ses derniers ordres , et je les attends pour renvoyer à ses pieds ce *Morival* , dont j'espère qu'elle fera très-contente.

Daignez conserver vos bontés pour ce vieillard qui ne se porte pas si bien que *le Kain* le dit.

(*) M. de *Mui*.

1775.

L E T T R E C C L X X I X .

D U R O I .

A Potsdam , le 13 d'auguste.

C'EST à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à *Morival*. Le protecteur des *Calas* et de *Sirven* méritait de réussir de même en faveur du premier. Vous avez eu le rare avantage de réformer , de votre retraite , les sentences cruelles des juges de votre patrie , et de faire rougir ceux qui , placés près du trône , auraient dû vous prévenir. Pour moi , je me borne dans mon pays à empêcher que le puissant n'opprime le faible , et d'adoucir les sentences qui quelquefois me paraissent trop rigoureuses. Cela fait une partie de mes occupations. Lorsque je parcours les provinces , tout le monde vient à moi ; j'examine par moi-même et par d'autres toutes les plaintes , et je me rends utile à des personnes dont j'ignorais l'existence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette révision rend les juges plus attentifs , et prévient les procédés trop durs et trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que *Louis XVI* a fait de ses ministres. *Les peuples* ,

a dit un ancien, *ne seront heureux que lorsque les sages seront rois*. Vos ministres, s'ils ne sont pas rois tout-à-fait, en possèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions : il veut le bien ; rien n'est plus à craindre pour lui que ces pestes des cours qui tâcheront de le corrompre et de le pervertir avec le temps. Il est bien jeune ; il ne connaît pas les ruses et les raffinemens dont les courtisans se servent pour le faire tourner à leur gré, afin de satisfaire leur intérêt, leur haine et leur ambition. Il a été dans son enfance à l'école du fanatisme et de l'imbécillité : cela doit faire appréhender qu'il manque de résolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer stupidement.

Vous avez prêché la tolérance : après *Bayle*, vous êtes sans contredit un des sages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais si vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la superstition ont rejeté vos lumières ; et ceux-là dominent encore sur les peuples.

Pour moi, en fidelle disciple du patriarche de Ferney, je suis actuellement en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établissemens et des mosquées dans la Prusse occidentale. Nous

1775. — aurons des ablutions légales , et nous entendrons chanter *hilli* , *halla* , sans nous scandaliser. C'était la seule secte qui manquât dans ce pays.

Le vieux *Polnitz* est mort comme il a vécu, c'est-à-dire en friponnant encore la veille de son décès. Personne ne le regrette que ses créanciers. Pour notre respectable et bon milord , il se porte à merveille ; son ame honnête est gaie et contente. Je me flatte que nous le conserverons encore long-temps. Sa douce philosophie ne l'occupe que du bien. Tous les anglais qui passent ici , vont chez lui en pèlerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-fouci , aimé et estimé de tout le monde. Voilà une heureuse vieillesse.

Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'est que trop vrai. Ce sont des porcs engraisés des dixmes de Sion. Mais vous savez aussi que dans le saint empire romain , l'ancien usage , la bulle d'or , et telles autres antiquités fottifes , sont respecter les abus établis. On les voit : on lève les épaules , et les choses continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatisme , il ne faut pas d'abord toucher aux évêques ; mais si l'on parvient à diminuer les moines , surtout les ordres mendiants , le peuple se refroidira ; celui-là moins superstitieux permettra

aux puissances de ranger les évêques selon qu'il conviendra au bien de leurs Etats. C'est la seule marche à suivre. Miner sourdement et sans bruit l'édifice de la déraison, c'est l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la situation où il se trouve, est obligé de donner des brefs et des bulles tels que ses chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé sur le crédit idéal de la foi, perd à mesure que celle-ci diminue. S'il se trouve à la tête des nations quelques ministres au-dessus des préjugés vulgaires, le saint-père fera banqueroute. Déjà ses lettres de change et ses billets au porteur sont à demi décrédités. Sans doute que la postérité jouira de l'avantage de pouvoir penser librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouse, Abbeville, &c. Les *Morival* de cet heureux siècle n'auront point à craindre les barbaries exercées sur les *Morival* d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici : je le considère comme une victime échappée au glaive du sacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Silésie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainsi il aura tout le temps d'arranger son voyage. Dans quelque lieu que je me

— trouve, mes vœux seront les mêmes pour
1775. le patriarche de Ferney, et faute de pouvoir
l'entendre, chemin faisant, je m'entretiendrai avec ses ouvrages. *Vale.*

FÉDÉRIC.

P. S. Vous voyagerez avec moi sans vous en apercevoir, et vous me ferez plaisir sans qu'il vous en coûte, et je vous bénirai en chemin comme de coutume.

LETTRE CCLXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 août.

SIRE,

JE renvoie aujourd'hui aux pieds de votre Majesté votre brave et sage officier d'*Etallonde Morival*, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potsdam l'air évaporé et avantageux de nos prétendus marquis français. Sa conduite, et son application continuelle à l'étude de la tactique et à l'art du génie, sa circonspection dans ses démarches et dans ses paroles, la douceur de ses mœurs, son bon esprit, font d'assez fortes preuves contre la

démence aussi exécrationnable qu'absurde de la sentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de *la Barre*, à un supplice que les *Busiris* n'auraient pas osé imaginer. 1775.

Après ces *Busiris* d'Abbeville il trouve en vous un *Solon*. L'Europe fait que le héros de la Prusse a été son législateur ; et c'est comme législateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatisme. Il est à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuses, qui ont fait jusqu'ici un contraste si étrange et si fréquent avec notre légèreté ; on cessera de dire : *Le peuple le plus gai est le plus barbare*.

Nous avons un ministère très-sage, choisi par un jeune roi non moins sage, et qui veut le bien. C'est ce que votre Majesté remarque dans sa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes et de nos malheurs sont venus jusqu'ici de notre asservissement à d'anciennes coutumes honorées du nom de lois, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre jurisprudence criminelle, par exemple, est presque toute fondée sur ce qu'on appelle *le droit canon*, et sur les anciennes procédures de l'inquisition. Nos lois sont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux réglemens. Notre gouvernement a

1775. — toujours été jusqu'à présent ce qu'est la ville de Paris , un assemblage de palais et de masures , de magnificence et de misères , de beautés admirables et de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puisse être régulière.

Votre Majesté daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place , malgré mes quatre-vingt-deux ans. Je suis obligé de vous dire que plusieurs de ces enfans qu'on baptise de mon nom , ne sont pas de moi. Je fais que vous avez une édition de Laufane en quarante-deux volumes , entreprise par deux magistrats et deux prêtres qui ne m'ont jamais consulté. Si par hasard le vingt-troisième volume tombait sous votre main , vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de *Vertamon*. On n'est pas obligé d'avoir autant de goût à Laufane qu'à Potsdam.

Ce qui est de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enlevé dans des monceaux de papier. Ces gens-là se ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la postérité avec un si lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte , ils ont défiguré vos lettres et les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en

in-folio

in-folio rongé des rats et des vers comme un père de l'Eglise. 1775.

Votre Majesté verra donc mes éternelles querelles avec les *Larcher*, et frère *Nonotte*, et frère *Fréron*, et frère *Paulian*, ces illustres ex-jésuites. Ces belles disputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations et l'historien de sa patrie. Les jésuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France et d'Espagne les punissaient. C'étaient des soldats dispersés après leur défaite, qui volaient un pauvre passant pour avoir de quoi vivre.

Les jésuites devaient me persécuter en conscience ; car, avant qu'on les chassât de France et d'Espagne, je les avais chassés de mon voisinage. Ils s'étaient emparés, sur la frontière de Berne, du bien de sept gentilshommes nommés messieurs de *Crassi*, tous frères, tous au service du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de confisquer l'argent nécessaire pour les faire rentrer dans leur terre usurpée par les jésuites. S' *Ignace* ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps *Fréron* refait la *Henriade* avec *la Beaumelle*. *Paulian* écrit contre l'empereur *Julien* et contre moi. *Nonotte* m'accuse en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le grand *Constantin* ait autrefois assassiné

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * R*

— son beau-père , son beau-frère , son neveu ,
1775. son fils et sa femme. J'ai eu la faiblesse de
répondre quelquefois à ces animaux-là ; les
éditeurs ont eu la sottise de réimprimer ces
pauvretés dont personne ne se soucie.

Je prie votre Majesté de faire de ces fatras
ce que je lui ai vu faire de tant de livres ; elle
prenait des ciseaux , coupait toutes les pages
qui l'ennuyaient , conservait celles qui pou-
vaient l'amuser , et réduisait ainsi trente
volumes à un ou deux : méthode excellente
pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc , Sire , le baron de *Polnitz* mort ;
il écrivait aussi. C'est par là qu'il faut que
nous finissions tous , les *Fréron* , les *Nonotte*
et moi. Il n'en restera rien du tout. Il n'y a
que certains noms qui se sauveront du néant ,
comme , par exemple , un *Gustave Adolphe* ,
et un autre très-supérieur , à mon avis , dont
je baise de loin les mains victorieuses , qui
ont écrit des choses si ingénieuses et si utiles ,
qui protègent l'innocence , et qui répandent
les bienfaits.

ET DE M. DE VOLTAIRE. 195

LETTRE CCLXXXI.

1775.

D U R O I.

A Potsdam , le 8 de septembre.

JE vous suis très-obligé du plaisir que vous m'avez fait en mon voyage de Silésie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie , et qu'on s'instruit en s'amusant avec vous. *Voltaire* et moi nous avons fait tout le tour de la Silésie , et nous sommes revenus ensemble.

Quant à *le Kain* :

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame ,
Avec plaisir je reconnais
La force , la noblesse et l'ame
De l'auteur de ces grands portraits.
Il fait , par d'invincibles charmes ,
Me communiquer ses alarmes :
Il émeut , il perce le cœur
Par la pitié , par la terreur ;
Et mes yeux se fondent en larmes.
Ah ! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle et rien ne touche.
Le mortel ou vain ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.

R 2

 1775.

Est-on fait pour être impassible ?
 J'existe par le sentiment ,
 Et j'aime à sentir vivement
 Que mon cœur est encor sensible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaisir que m'ont fait les représentations de vos tragédies. *Le Kain* a sans doute aidé dans le récit et dans l'action : mais quand même un moins bon acteur les eût représentées , le fond l'aurait emporté sur la déclamation. Je pourrais servir de souffleur à vos pièces : il y en a beaucoup que je fais par cœur. Si je ne fais pas autrement fortune en ce monde , ce métier sera ma dernière ressource. Il est bon d'avoir plus d'une corde à son arc.

Je ne suis pas au fait de la cour de Versailles , et je ne fais qu'en gros ce qui s'y passe. Je ne connais ni les *Turgot* , ni les *Malesherbes* : s'ils sont de vrais philosophes , ils sont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni passion dans les affaires ; la seule qui soit permise , est celle du bien public. Voilà comme pensait *Marc-Aurèle* , et comme doit penser tout souverain qui veut remplir son devoir.

Pour votre jeune roi , il est ballotté par une mer bien orageuse ; il lui faut de la force et du génie pour se faire un système raisonné ,

et pour le soutenir. *Maurepas* est chargé d'années ; il aura bientôt un successeur , et il faudra voir alors sur qui le choix du monarque tombera , et si le vieux proverbe se dément : Dis-moi qui tu hantes , et je dirai qui tu es. — 1775.

Je viens de voir en Silésie un monsieur de *Laval-Montmorency* et un *Clermont Gallerande* qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance , qu'on pensait à rétablir l'édit de Nantes si long-temps supprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîné. Vous me prendrez pour d'*Argenson-la-paix*, qui s'exprimait en proverbes triviaux en traitant d'affaires ; mais une lettre n'est pas une négociation , et il est permis de se dérider quelquefois en société. Vous ne voudriez pas sans doute que j'affectasse l'air empesé de vos robins , ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns font les bourreaux des *la Barre* , les autres font des sottises d'un autre genre avec leurs visites.

Vous avez raison de dire que nos bons Germains en font encore à l'aurore des connaissances. L'Allemagne est au point où se trouvaient les beaux-arts du temps de *François I.* On les aime , on les recherche ; des étrangers les transplantent chez nous : mais le sol n'est pas encore assez préparé pour

— 1775. les produire de lui-même. La guerre de trente ans a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres , ensuite par les manufactures , enfin par un faible commerce. A mesure que ces établissemens s'affermirent , naît un bien-être qui est suivi de l'aïssance , sans laquelle les arts ne sauraient prospérer. Les Muses veulent que les eaux du Pactole arrosent les pieds du Parnasse. Il faut avoir de quoi vivre pour s'instruire et penser librement. Aussi Athènes l'emporta-t-elle sur Sparte en fait de connaissances et de beaux arts.

Le goût ne se communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs classiques tant grecs que romains et français. Deux ou trois génies rectifieront la langue , la rendront moins barbare , et naturaliseront chez eux les chefs-d'œuvre des étrangers.

Pour moi , dont la carrière tend à sa fin , je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naissance ; mais qu'a pu faire un être tracassé les deux tiers de sa course par des guerres continuelles , obligé de réparer les maux qu'elles ont causés , et né avec des talens trop médiocres pour d'aussi grandes entreprises. La philosophie nous vient d'*Epicure ; Gassendi, Newton et Locke* l'ont

rectifiée ; je me fais l'honneur d'être leur ———
disciple , mais pas davantage. 1775.

C'est vous qui deffillant les yeux de l'univers ,
Remplissez dignement cette vaste carrière ,

Soit en prose , ou soit en vers.

Vous avez dans la nuit fait briller la lumière ,
Délivré les mortels de leur vaine terreur :

La Raïson dans vos mains a confié son foudre ;

Vous avez réduit en poudre

Et le Fanatisme et l'Erreur.

C'est à *Bayle* , votre précurseur , et à vous sans doute , que la gloire est due de cette révolution qui se fait dans les esprits. Mais disons la vérité : elle n'est pas complète , les dévots ont leur parti , et jamais on ne l'achèvera que par une force majeure ; c'est du gouvernement que doit partir la sentence qui écrasera l'*Inf*... Des ministres éclairés peuvent y contribuer beaucoup , mais il faut que la volonté du souverain s'y joigne. Sans doute cela se fera avec le temps ; mais ni vous , ni moi ne ferons spectateurs de ce moment tant désiré.

J'attends ici d'*Etallonde*. Vous aurez à présent reçu mes réponses , et je le crois en chemin. Je ferai pour lui , ou pour vous , ce

— qui dépendra de moi. C'est un martyr de
1775. la superstition, qui mérite d'être sanctifié par
la philosophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je suis.
J'en crois *le Kain*. Je veux, j'espère, je désire
que nous vous conservions le plus long-
temps possible. Vous ornez trop votre siècle
pour que je puisse être indifférent sur votre
sujet. Vivez, et n'oubliez pas le solitaire de
Sans-fouci. *Vale*.

FÉDÉRIC.

J'ai honte de vous envoyer des vers; c'est
jeter une goutte d'eau bourbeuse dans une
claire fontaine. Mais j'effacerai mes solécismes
en faisant du bien à *divus Etallundus* martyr
de la philosophie.

L E T T R E C C L X X X I I. 1775.

D U R O I.

A Potsdam, le 29 de septembre.

LA meilleure recommandation de *Morival* fera s'il m'apprend qu'il a laissé le patriarche de Ferney en parfaite santé. *Morival* fera longuement interrogé sur ce sujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéressans. J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, l'édification d'un nouveau théâtre, et tout ce qu'il fait du philosophe chez lequel il a passé dix-huit mois; temps le plus remarquable et le plus précieux de la vie de *Morival*.

Ensuite je viendrai à sa propre histoire, dont je ne fais que ce qui se trouve dans un mémoire de *Loiseau*. Il est vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquisition de Rome aurait été moins sévère; mais les hommes se croient tout permis, quand ils pensent combattre pour la gloire de DIEU: ils fouillent les autels d'un être bienfaisant du sang des victimes innocentes.

1775. Si ces horreurs peuvent s'excuser, c'est dans l'effervescence de quelque nouveau fanatisme : mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles se commettent de sang froid, et dans le silence des passions. La postérité aura peine à croire que le dix-huitième siècle ait vu le fanatisme le plus absurde étouffer les cris de la raison, de la nature et de l'humanité. *Morival* est heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages sacrés : il vaut mieux habiter avec une horde de lapons qu'avec ces monstres d'Abbeville. Un roi dont les vues sont droites, un ministère sage comme celui que vous avez présentement en France, empêcheront sans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les lois de la France et de la Tauride soient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du saint nom de la religion catholique, apostolique et romaine. Il me semble voir sortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adressant au seizième des *Louis*, lui dit :

„ Sire, vous êtes le seul roi dans l'univers
 „ qui portiez le titre de très-chrétien ; le
 „ glaive dont DIEU arma votre bras, vous
 „ est donné pour défendre l'Eglise. La religion
 „ est outragée, elle réclame votre assistance.
 „ Il faut que le sang du coupable soit versé

„ en expiation de l'offense, et pour le premier
 „ et le plus ancien royaume du monde. „ 1775.

Je vous assure, quand même tous les encyclopédistes se trouveraient présens à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auraient résolu d'immoler.

Si d'aussi horribles scandales se commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui se porte toujours aux extrêmes. Ce n'est pas seulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration, et les autres le blâme; je crois qu'il en est de même par-tout: l'homme étant imparfait lui-même, comment produirait-il des ouvrages parfaits?

Votre royaume a été subjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, et par la superstition: ces conquérans ont tous promulgué des lois; ce qui a fait un chaos de votre jurisprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire et réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, et tout le peuple attaché aux anciens usages sans savoir les apprécier, et qui croit qu'y toucher et bouleverser le royaume est la même chose.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Pensilvanie tel qu'il est

— 1775. établi à présent : il n'existe que depuis un siècle ; ajoutez-en encore cinq ou six à sa durée , et vous ne le reconnaîtrez plus ; tant l'instabilité est une des lois permanentes de cet univers. Que des philosophes fondent le gouvernement le plus sage , il aura le même sort. Ces philosophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur ? N'en ont-ils pas débité aussi ? Témoin les formes substantielles d'*Aristote* , le galimatias de *Platon* , les tourbillons de *Descartes* , les monades de *Leibnitz*. Que ne dirais-je pas des paradoxes dont *Jean-Jacques* a régalé l'Europe ? Si cependant on peut compter parmi les philosophes celui qui a bouleversé la cervelle de quelques bons pères de famille au point de donner à leurs enfans l'éducation d'*Emile*.

Il résulte de tous ces exemples que , malgré les bonnes intentions et les peines qu'on se donne , les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce soit.

Mais je me suis abandonné au flux de ma plume : j'ai la *logodiarrhée* , et je barbouille inutilement du papier pour vous dire des choses que vous savez mieux que moi. Je n'ai qu'une seule excuse : c'est que , si on ne devait vous écrire que des choses que vous ignorez , on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une :

Vous voulez favoir de quoi nous nous sommes entretenus en voyageant en Silésie: 1775.
 vous faurez donc que vous m'avez récité Mérope et Mahomet, et que lorsque les cahots de la voiture étaient trop violens, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'est ainsi que je me suis occupé en route, en m'écriant parfois: Que béni soit cet heureux génie, qui, présent ou absent, me cause toujours un égal plaisir!

Il y a long-temps que j'ai lu et relu vos œuvres. Les pièces polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été nécessaires dans les temps qu'elles ont été écrites; mais les *Desfontaines*, les *Fréron*, les *Paulian*, les *la Beaumelle* n'empêcheront jamais que la *Henriade*, *Oedipe*, *Brutus*, *Zaire*, *Alzire*, *Mérope*, *Sémiramis*, le *Comte de Foix*, *Oreste*, *Mahomet* n'aillent grandement à la postérité; et qu'on ne les mette au nombre des ouvrages classiques, dont Athènes, Rome, Florence et Paris ont embelli la littérature. C'est une vérité dont tous les connaisseurs conviennent, et non pas un compliment que je vous fais.
Vale.

FÉDÉRIC,

1775. LETTRE CCLXXXIII.

D U R O I.

A Potsdam , le 22 d'octobre.

LA goutte m'a tenu lié et garrotté pendant quatre semaines : s'entend que je l'ai eue aux deux pieds , aux deux genoux , aux deux mains , et , par surcroît de faveur , au coude. A présent la fièvre et les douleurs ont cessé , et je ne souffre plus que d'un grand épuisement de force. Pendant cet accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes ; mais eussent-elles été du grand *Demiourgos* , je n'aurais pu même dicter la réponse. J'ai lié connaissance avec *Apollon* , dieu de la médecine ; mais *Apollon* , dieu du Parnasse , si jamais il m'inspire , ne me communiquera ses dons qu'après que mon corps aura repris assez de forces pour en communiquer à mon cerveau.

Divus Etallundus vient d'arriver : c'est un enfant arraché aux griffes de l'*Inf...* et aux flammes de l'inquisition. Il a été très-bien reçu , parce qu'il m'a assuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à son généreux défenseur , au sage du mont Jura , qui fait rougir les Velches de leurs lois et

de leurs procédures barbares. D'*Etallonde* assure que vous avez plus d'huile dans votre lampe, que n'en avaient toutes les vierges de l'Évangile. Puisse-t-elle durer toujours, et puisse au moins votre corps subsister à proportion de ce que durera votre réputation ! Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces et de mes pensées pour vous écrire d'un style moins laconique, en vous assurant que le malade de Sans-fouci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTR E C C L X X X I V.

D U R O I.

A Potsdam, le 4 décembre.

AUCUNE de vos lettres ne m'a fait autant de plaisir que celle que je viens de recevoir : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait causées. Il faut que le patriarche de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, et pour honorer le dix-huitième siècle. J'ai survécu vingt-six ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 : j'espère que vous en ferez de même.

— 1775. Ce qu'on appelle semi-apoplexie n'est pas si dangereux ; et en observant un bon régime , en renonçant aux soupers , j'espère que nous pourrons vous conserver encore pour la satisfaction de tous ceux qui pensent.

Vous me demandez ce que c'est que l'*esprit*. Hélas ! je vous dirai tout ce qu'il n'est pas. J'en ai si peu moi-même, que je ferais bien embarrassé de le définir. Si cependant vous voulez , pour vous amuser , que je fasse mon roman comme un autre , je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je suis très-certain que je ne suis pas double : de là je me considère comme un être unique. Je fais que je suis un animal matériel, animé, organisé, et qui pense ; d'où je conclus que la matière animée peut penser, ainsi qu'elle a la propriété d'être électrique.

Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur et du mouvement : je soupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cause de l'un et de l'autre de ces phénomènes. J'attribue la pensée aux cinq sens que la nature nous a donnés ; les connaissances qu'ils nous communiquent s'impriment dans les nerfs qui en font les messagers. Ces impressions, que nous appelons *mémoire*, nous fournissent les idées ; la chaleur du feu élémentaire , qui tient le sang dans

une

une agitation perpétuelle , réveille ces idées ,
 occasionne l'imagination. Selon que ce mou-
 vement est vif et facile , les pensées se succè-
 dent rapidement ; si le mouvement est lent et
 embarrassé , les pensées ne viennent que de
 loin en loin. Le sommeil confirme cette
 opinion : quand il est parfait , le sang circule
 si doucement , que les idées sont comme
 engourdies , que les nerfs de l'entendement se
 détendent , et l'ame demeure comme anéan-
 tie. Si le sang circule avec trop de véhémence
 dans le cerveau , comme chez les ivrognes
 ou dans les fièvres chaudes , il confond , il
 bouleverse les idées ; si quelque légère obstruc-
 tion se forme dans les nerfs du cerveau , elle
 occasionne la folie ; si une goutte d'eau se
 dilate dans le crâne , la perte de la mémoire
 s'enfuit ; si enfin une goutte de sang extravasé
 presse le cerveau et les nerfs de l'entende-
 ment , voilà la cause de l'apoplexie.

Vous voyez que j'examine l'*ame* plutôt en
 médecin qu'en métaphysicien. Je m'en tiens
 à ces vraisemblances , en attendant mieux. Je
 me contente de jouir des fruits de votre
 entendement , de votre imagination renais-
 sante , de votre beau génie , sans m'embar-
 rasser si ces dons admirables nous viennent
 d'idées innées , ou si DIEU vous inspire toutes
 vos pensées , ou si vous êtes une horloge

— dont le cadran montre *Henri IV*, tandis que
1775. votre carrillon sonne la *Henriade*.

Qu'un autre se fasse un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, et je bénis l'Être des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps ; je fors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité ; je suis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir *Morival*, et de m'entretenir longuement sur votre sujet. Il faut bien que nous fêtions nos martyrs ; ils souffrent pour la vérité, et les autres n'ont été que les victimes de l'erreur et de la superstition. Je m'attends de jour à autre que *Morival* fera des miracles. Le plus célèbre ferait de confondre et de causer des remords à ses juges iniques qui l'ont condamné à subir une mort affreuse.

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de *Saint-Germain*. Ce brave officier m'est connu de long-temps ; il ne se rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, et un zèle bien louable pour le bien public ; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon

cher *Voltaire* ; on m'assure que vous êtes ———
 devenu directeur des impôts dans le pays de 1775.
 Gex ; que vous réduisez toutes les taxes sous
 un seul titre ; et que l'exemple que vous
 donnerez de cette simplification sera introduit
 dans toute la France. Les bons esprits sont
 propres à tous les emplois. Un raisonnement
 juste, des idées nettes , et un peu de travail ,
 servent également d'instrument pour les arts ,
 pour la guerre , pour les finances et pour le
 commerce.

Il fera donc dit que celui , dont l'imagi-
 nation enfanta la *Henriade* , l'*Oedipe* , et tant
 d'autres admirables tragédies , que le traduc-
 teur de *Newton* , l'auteur de l'*Essai sur les*
mœurs et l'esprit des nations , l'oracle de la
 tolérance , l'émule de l'*Arioste* , aura encore
 instruit sa nation dans l'art de soulager les
 peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaissons pas trop *Homère* ,
 mais *Virgile* n'était que poète. *Racine* n'écri-
 vait pas bien en prose ; *Milton* n'avait été que
 l'esclave du tyran de sa patrie : il n'y a que
 vous seul qui ayez réuni tant de genres si
 différens. Vivez donc pour éclairer votre
 patrie dans cette nouvelle carrière : elle vous
 devra son goût , sa raison , et les laboureurs
 leur conservation. Quel bien de plus vous
 reste-t-il à faire , sinon de ne pas oublier le

— folitaire de Sans-fouci , qui vous admire
1775. trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu.
Vale.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C C L X X V .

D U R O I .

A Potsdam , le 5 décembre.

JE vous ai mille obligations de la semence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui aurait dit que notre correspondance roulerait sur l'art de *Triptolème* , et qu'il s'agirait entre nous deux qui cultiverait le mieux son champ ? C'est cependant le premier des arts , et sans lequel il n'y aurait ni marchands , ni rois , ni courtisans , ni poètes , ni philosophes. Il n'y a de vraies richesses que celles que la terre produit. Améliorer ses terres , défricher des champs incultes , fainer des marais , c'est faire des conquêtes sur la barbarie , et procurer de la subsistance à des colons qui , se trouvant en état de se marier , travaillent gaiement à perpétuer l'espèce , et augmentent le nombre des citoyens laborieux.

Nous avons imité ici les prairies artificielles des Anglais ; ce qui réussit très-bien , et a

fait augmenter nos bestiaux d'un tiers. Leur charrue et leur femoir n'ont pas eu le même succès : la charrue , parce qu'en partie nos terres sont trop légères ; le femoir , parce qu'il est trop cher pour le peuple et pour les payfans. — 1775.

En revanche nous sommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conserve toutes ses propriétés et ne diffère point , pour l'usage , de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

Nous avons gagné cette année dix mille livres de foie , et l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce font-là les hochets de ma vieillesse , et les plaisirs qu'un esprit dont l'imagination est éteinte , peut goûter encore. Il n'est pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche est toujours le même. Pour moi j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire , le peu d'imagination que j'avais , et mes jambes , sur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devans , en attendant que le corps de bataille le suive. C'est une disposition d'arrière-garde , à laquelle *Feuquières* et M. de *Saint-Germain* donneraient leur approbation.

J'espère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre santé ,

— 1775. qui certainement ne m'est pas indifférente, et que vous vous souviendrez quelquefois du solitaire de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E C C L X X V I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, le 21 décembre.

S I R E ,

IL n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philosophe que vous. Il faut que vous foyez comme celui qui difait : *Non, la goutte n'est point un mal.* Vos réflexions sur cette machine qui a, je ne fais comment, la faculté d'éternuer par le nez et de penser par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec et en hébreu ont jamais dit sur cette matière.

Votre Majesté est actuellement dans le cas de *Xénophon*, qui s'occupait de l'agriculture dans le loisir de la paix. Mais ce n'est pas après une retraite de dix mille, c'est après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre sablonnière du Brande-

bourg d'aussi riches moissons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos soins rendront la Marche et la nouvelle Marche et la Poméranie plus fertiles que le pays de *Salomon*, qu'on appela si mal à propos la terre promise, et qui était encore plus fablonneux que le chemin de Berlin à Sans-fouci. 1775.

Votre Majesté est trop bonne de daigner jeter les yeux sur mes petits travaux rustiques. Elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, et encore est-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me persuadant qu'une demi-apoplexie n'est qu'une bagatelle: je ne savais pas que votre Majesté eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, et vous triompez enfin de la goutte qui est plus formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine pensante: je ferai assez hardi, dans quelque temps, pour mettre à vos pieds des lettres assez scientifiques, assez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à *M. Paw* sur ses chinois, ses égyptiens et ses indiens.

La barbare aventure du général *Lalli*, le

— 1775. désastre et les friponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire instruire de bien des choses concernant l'Inde et les anciens Brachmanes. Il m'a paru évident que notre sainte religion chrétienne est uniquement fondée sur l'antique religion de *Brama*. Notre chute des anges qui a produit le diable, et le diable qui a produit la damnation du genre-humain, et la mort de DIEU pour une pomme, ne sont qu'une misérable et froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'ose assurer que votre Majesté trouvera la chose démontrée.

Je ne connais point *M. Paw*. Mes lettres sont d'un petit bénédictin tout différent de *M. Perneti*. Je trouve ce *M. Paw* un très-habile homme, plein d'esprit et d'imagination : un peu systématique, à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuser et s'instruire.

J'espère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de *S^t Benoît* à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'*Ammien-Marcellin* avec des notes instructives : comme cet *Ammien-Marcellin* était contemporain du grand *Julien*, que nos misérables prêtres n'osent plus appeler *apostat*, souffrez, Sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, selon moi, pour être en tout très-supérieur à ce *Julien*,
que

que de faire à peu-près ce qu'il fit, et que je n'ose pas dire. —
1775.

Cette liberté est de supplier votre Majesté d'ordonner qu'on m'envoie par les *Michélet* et *Gérard* un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce *Julien* m'est précieux, mais vos bontés me le font bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne sont plus enflés du tout.

LET TRE C C L X X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 17 janvier.

S I R E ,

I L y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa fourcière pour aller contempler l'aigle, et il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux ; le rat vieillit depuis dans sa retraite, et fut —
1776.

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * T

— 1776. réduit à ronger des livres ; encore les rongait-il fort mal , parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conserva toujours son beau bec , mais il eut mal à ses royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais , c'est que cet aigle , pendant sa maladie , s'amufait quelquefois à faire de fort jolis vers , qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de *Dodone* parlaient , pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers ? Le rat devenu décrépît ne pouvait plus faire que de la prose : il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothèque ; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les choses dont il est parlé dans ces fragmens sont très-vraies et très-singulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuser l'aigle. S'il se trompa , on peut lui pardonner , car , dans le fond , il n'avait que de bonnes intentions ; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle ; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité , et pour la contempler de plus près , qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour se mettre sous la protection de son aigle , auquel il resta attaché bien respectueusement et bien tendrement jusqu'à ce qu'il fût mangé des chats.

P. S. Si par hafard fa Majesté l'aigle pouvait s'amuser de ces chiffons , son vieux vassal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poste , dès qu'il fera imprimé. 1776.

LETTRE CCLXXXVIII.

D U R O I.

A Potsdam , le 13 de février.

LA fable du rat et de l'aigle vaut bien celle de l'âne et du rossignol. L'aigle troquerait volontiers avec le rat , si par ce troc il pouvait s'approprier les rares talens du dernier. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe , de même que n'est pas *Protée* qui veut.

Dans la Fable , jadis dans la Grèce inventée ,
 Nous admirons surtout le grand art de Protée ,
 Qui toujours à propos sachant se transformer ,
 A tous les cas divers pouvait se conformer ;
 Mais , bien plus merveilleux encor que cette fable ,
 Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet , il n'y a point de mutation dont vous ne foyez susceptible ; et pour vous

— rendre entièrement universel , il ne nous
1776. manque de vous qu'un ouvrage sur la tactique. Je l'attends incessamment comme devant éclore de votre universalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, et j'espère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra sans doute des découvertes et des combinaisons curieuses.

Je viens d'essuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle saison vienne à mon secours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, soulagera les peuples du fardeau des impôts; il réglera les corvées, et donnera l'échantillon de ce qui pourra servir à établir le bonheur des Velches. Je finirai ma lettre comme *Boileau*, épître à *Louis XIV*: *J'admire, et je me tais. Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E C C L X X X I X. 1776.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 11 mars.

S I R E ,

L'INFATIGABLE *Achille* fera-t-il toujours pris par le pied ? L'ingénieux et sage *Horace* souffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de si belles choses ? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds , et qui vous le dit encore. La saison où nous sommes est bien mal saine ; notre printemps n'est pas celui que les Grecs ont tant chanté ; nous avons cru nous autres pauvres habitans du septentrion que nous avions aussi un printemps , parce que les Grecs en avaient un , mais nous n'avons en effet que des vents , du froid et des orages. Votre Majesté brave tout cela dès qu'elle est quitte de sa goutte : il n'en est pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer , et à qui la nature n'a laissé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire , et un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous.

1776. — Puisque votre Majesté m'ordonne de lui envoyer la correspondance d'un bénédictin avec M. *Paw*, je la mets à vos pieds; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui grossissaient cet inutile volume; j'y laisse seulement un petit ouvrage de *Maxime de Madaure*, célèbre païen, ami de *S^t Augustin*, célèbre chrétien. Il me semble que ce *Maxime* pensait à peu-près comme le héros de nos jours, et qu'il avait l'esprit plus conséquent et plus solide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet est un peu gros pour partir par la poste, mais votre Majesté l'ordonne.

Je lui souhaite la santé et la longue vie du maréchal *Keit*: je lui souhaite un doux repos qu'il a bien mérité par son activité en tout genre. Je suis au désespoir de mourir loin de lui; j'ose lui demander avec autant de respect et de tendresse la continuation de ses bontés.

L E T T R E C C X C.

1776.

D U R O I.

A Potsdam, le 19 de mars.

IL est vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires grossiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore *les vierges* en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits ; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelque autre nation que ce soit, n'a imaginé une absurdité plus atroce et plus blasphématoire que celle de manger son Dieu. C'est le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Être suprême, le comble de la folie et de la démence. Les gentils, il est vrai, faisaient jouer à leurs dieux des rôles assez ridicules, en leur prêtant toutes les passions et les faiblesses humaines. Les Indiens font incarner trente fois leur *Sommonacodom*, à la bonne heure : mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Egyptiens de dévorer leur dieu *Apis*. Et c'est ainsi que les chrétiens traitent l'autocrateur de l'univers.

— Je vous abandonne, ainsi qu'à l'abbé *Paw*,
 1776. les Chinois, les Indiens et les Tartares. Les nations européennes me donnent tant d'occupation, que je ne fors guère, avec mes méditations, de cette partie la plus intéressante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aye lu avec plaisir les dissertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui sort de votre plume ! L'abbé *Paw* prétend savoir que l'empereur *Kienlong* est mort, que son fils gouverne à présent, et que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jésuites. Peut-être veut-il que je prenne fait et cause contre *Kienlong*, d'autant plus qu'il fait combien je protège les débris du troupeau de *S^t Ignace*. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre si la colonie de *Penn* continuera de pratiquer ses vertus pacifiques, ou, si, tout quakers qu'ils sont, ils voudront défendre leur liberté, et combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il est apparent, vous serez obligé de convenir qu'il est des cas où la guerre devient nécessaire, puisque les plus humains de tous les peuples la sont.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'est un des auteurs de l'antiquité les

plus difficiles à traduire , à cause de son obscurité. Il est sûr que si d'ailleurs nous ne sur-
 passons pas les anciens en autre chose , du
 moins écrit-on mieux dans ce siècle qu'à
 Rome après les douze césars. La méthode ,
 la clarté , la netteté règnent dans tous les
 ouvrages , et l'on ne s'égare pas dans des
 épisodes , comme les Grecs en avaient l'ha-
 bitude.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire
 en bâillant , fussent-ils même empereurs de
 la Chine. Mais j'aime ceux qu'on lit et qu'on
 relit toujours volontiers , comme les ouvrages
 d'un certain patriarche de Ferney dont l'anti-
 quité nous fournit quelques-uns de la même
 trempe.

Il faut par toutes ces raisons que vous ne
 mouriez point , et que , tandis que le parle-
 ment qui radote vous brûle à Paris , vous
 preniez de nouvelles forces pour confondre
 les tuteurs des rois , et ceux qui empoisonnent
 les ames du venin de la superstition. Ce sont
 les vœux d'un pauvre goutteux qui se réjouit
 de sa convalescence , jouissant par là du plaisir
 de vous admirer encore. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1776.

L E T T R E C C X C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, le 30 mars.

S I R E ,

SI votre camarade l'empereur *Kienlong* est mort, comme on vous l'a dit, j'en suis très-fâché. Votre Majesté fait assez combien j'aime et révère les rois qui font des vers ; j'en connais un qui en fait assurément de bien meilleurs que *Kienlong*, et à qui je ferai bien attaché jusqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente prose. Il a donné en dernier lieu sept beaux ouvrages, qui sont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, car ce sont des chefs-d'œuvre de raison et de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances séduisantes : c'était un combat d'esprit ; s'il avait fallu donner un prix au meilleur discours, les connaisseurs l'auraient donné au roi sans difficulté.

Ce droit d'enregistrer et de remontrer, que vous ne connaissez pas dans votre royaume, est fondé sur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de S^t Louis, et de votre *Conrad Hohenzollern II*, lequel prévôt s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé *Jean Montluc*, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. *Philippe de Valois* fit enregistrer au parlement ses droits de régale. *Charles V* prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent souvent enregistrés; on ne savait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances sur les finances furent faites sous *François I* pour une grille d'argent massif, qui entourait le tombeau de S^t Martin. Ce saint n'ayant nullement besoin de sa grille, et *François I* ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, et dont le prix devait être remboursé sur les domaines de la couronne. Le parlement représenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarrassé nos rois, et qui ont enfin produit la guerre de la fronde dans la minorité de *Louis XIV*. Nous n'avons pas de fronde

— à craindre sous *Louis XVI* ; nous avons encore
 1776. moins à craindre les horreurs ridicules des jésuites, des jansénistes et des convulsionnaires. Il est vrai que nos dettes sont aussi immenses que celles des Anglais ; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, et de l'espérance. Votre Majesté a bien raison de me dire que les Anglais ne sont pas aussi heureux que nous ; ils se font lassés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers se battent ; mais ils donneront de l'argent, et on se battra pour eux. Je ne suis pas grand politique, votre Majesté le fait bien ; mais je doute beaucoup que le ministère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais se ruinent aujourd'hui : chacun son tour.

Pour vous, Sire, vous bâtissez des villes et des villages ; vous encouragez tous les arts, et vous n'avez plus pour ennemi que la goutte ; j'espère qu'elle fera sa paix avec votre Majesté, comme ont fait tant d'autres puissances.

Quant aux jésuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez est bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être ; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter aussi de la même protection. Je ne crois point comme M. *Paw*,

que l'empereur *Kienlong* ait traité cruellement les jésuites qui étaient dans son empire. Le père *Amiot* avait traduit son poëme ; on aime toujours son traducteur , et je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel. 1776.

J'oserais demander une grâce à votre Majesté. C'est de daigner me dire, lequel est le plus vieux de milord *Maréchal* ou de moi ; je suis dans ma quatre-vingt-troisième année, et je pense qu'il n'en a que quatre vingt deux. Je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent douzième.

L E T T R E C C X C I I.

D U R O I.

A Potsdam , le 8 d'avril.

J'AI lu avec plaisir les lettres curieuses que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote sur *Alexandre* rapportée par *Oléarius*. L'abbé *Paw* est tout vain de ce que ces lettres lui sont adressées ; il croit n'avoir aucune dispute avec vous , pour le fond des choses ; il croit qu'il ne diffère de vos opinions sur les Chinois que de quelques

— nuances ; il croit que l'empire de la Chine
 1776. remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connaît les principes de la morale, que les lois y sont équitables : mais il est aussi très-persuadé qu'avec ces lois et cette morale les hommes sont les mêmes à Pékin, qu'à Paris, à Londres et à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'est l'usage barbare d'exposer les enfans, c'est la friponnerie invétérée dans ce peuple, ce sont les supplices plus atroces que ceux dont on ne se sert encore que trop en Europe.

Je lui dis : Mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney suit l'exemple de *Tacite* ? ce romain pour animer ses compatriotes à la vertu, leur proposait pour modèle de candeur et de frugalité, nos anciens Germains qui certainement ne méritaient alors d'être imités de personne. De même M. de *Voltaire* se tue de dire à ses Velches : apprenez des Chinois à récompenser les actions vertueuses ; encouragez comme eux l'agriculture, et vous verrez vos landes de Bordeaux et votre Champagne pouilleuse, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moissons : faites de vos encyclopédistes des mandarins, et vous serez bien gouvernés. Si les lois sont uniformes et les mêmes dans tout le vaste empire de la Chine, ô Velches, n'êtes-vous pas

honteux de ce que dans votre petit royaume, vos lois changent à chaque poste, et qu'on ne fait jamais par quelle coutume on est jugé? 1776.

L'abbé me répond que vous faites fort bien ; mais il prétend que la Chine n'est ni si heureuse, ni si sage que vous le soutenez, et qu'elle est rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on se plaint dans notre Occident.

Il me semble donc que votre dispute se réduit à ceci : est-il permis d'employer des mensonges officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra soutenir le pour et le contre, et sur cette question les avis ne se réuniront jamais.

Pour moi, pauvre *Achille*, si tant y a, je ne suis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'est promenée successivement dans tout mon corps, et m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui est demeurée hors d'atteinte. A présent j'ai fait divorce avec cette harpie, et j'espère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine soit détruite par le temps qui absorbe tout. Mes fondemens sont déjà sapés ; je défends encore la citadelle, et j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achèvera par quelque assaut bien préparé.

1776. — Mais tout cela ne m'embarrasse guère, pourvu que j'apprenne que le *Protée* de Ferney a eu quelques succès contre l'*Inf.*....., qu'il éclaire encore la littérature, la raison, les finances, &c. &c. Cela me suffit, et j'espère qu'il n'oubliera pas l'ex-jésuite de Sans-fouci.
Vale.

FÉDÉRIC.

Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à la Haie, elle avait eu la curiosité de le voir et de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il passait pour être fort ignorant et pour avoir peu d'esprit. L'abbé *Paw* triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas l'été, et qu'il faut nécessairement, selon les lois éternelles de la nature, que sur une population de cent soixante millions d'ames, dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes et d'imbécilles; et que la mauvaise étoile de la Chine a voulu que précisément un être de cette espèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas assez réfuté, je vous abandonne le reste.

LETTRE

L E T T R E C C X C I I I .

1776.

D U R O I .

A Potsdam , le 20 d'avril.

L'ABBÉ *Paw* marque une foi sincère pour toutes les relations des jésuites de la Chine de la mort de l'empereur *Kienlong*, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'est ni mort, ni vivant. La curiosité s'affaiblit avec l'âge; l'on se resserre dans une sphère plus bornée. *Walpole* disait : J'abandonne l'Europe à mon frère, et ne me réserve que l'Angleterre. Moi, je me contente de ce qui s'est fait, de ce qui se fait, et de ce qui pourra arriver dans notre Europe.

Louis XVI attire bien autrement ma curiosité que l'empereur *Kienlong*. J'ai lu un placet, ou plutôt un remerciement du pays de Gex, adressé à ce monarque; et dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que ce souverain a fait, ainsi que ceux qui lui ont donné d'aussi bons conseils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de son souverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement est composé d'hommes, et la fragilité des vertus

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * V*

— 1776. humaines se cache moins dans les délibérations des grands corps que dans les résolutions prises entre peu de personnes.

Si notre espèce n'abusait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure institution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des représentations aux souverains sur les injustices qu'ils feraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie pense au bien du royaume. M. *Turgot* a même trouvé dans les papiers de ses prédécesseurs les sommes qu'il en a coûté à *Louis XV* pour corrompre les conseillers de son parlement, afin de leur faire enregistrer, sans opposition, je ne fais quels édits.

Comme vos Français sont possédés de la manie anglicane, ils ont imité, en se laissant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix : mais des juges ! mais des gens de justice ! mais ceux qui se disent les tuteurs des rois !....

Pour nous autres obotrites, nous sommes en comparaison de l'Europe ce qu'est une fourmillière pour le parc de Versailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons et végétons dans le silence. Ma

voisine la fourmi (le bon milord *Maréchal* dont vous me demandez des nouvelles) a présentement quatre-vingt-fix ans passés : il lit l'ouvrage du père *Sanchez*, de *matrimonio*, pour s'amuser, et il se plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracassent quelquefois. Comme il a quatre années de plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de sa progéniture, pour peu qu'il le voulût.

L'ex-jésuite de Sans-fouci est toujours occupé à recouvrer ses forces qui ne reviennent que lentement. Il a reçu des remarques sur la Bible, un ouvrage de morale, et un autre sur les lois : il soupçonne d'où ce présent peut lui venir. Ce ne sera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger, s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné ; et les remerciemens s'ensuivront comme de raison.

J'implore tous mes saints, *Ignace*, *Xavier*, *Lainez*, &c. &c. pour qu'ils protègent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs saintes prières prolongent ses jours, afin qu'il consume le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex, qu'il éclaire long-temps encore la France et l'univers, et qu'il n'oublie point l'ex-jésuite de Sans-fouci. *Vale.*

F É D É R I C.

 1776. LETTRE CCXCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 mai.

SIRE,

VOUS allez être étonné en jetant les yeux sur la petite brochure que j'envoie à votre Majesté: devineriez-vous qu'elle est de monsieur le landgrave de Hesse? Son génie s'est déployé depuis qu'il est devenu votre neveu, et qu'il a lu vos ouvrages. Je ne fais pas positivement s'il avoue ce petit livre; mais je fais certainement qu'il est de lui; c'est un tableau qu'on reconnaîtra aisément pour être d'un peintre de votre école. Vous avez fait naître un nouveau siècle, vous avez formé des hommes et des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-il pas la postérité!

Nous avons grand besoin que votre Majesté philosophique règne long-temps; nous avons chez les Velches deux ministres philosophes, les voilà tous deux à la fois exclus du ministère; et qui fait si les scènes des *la Barre* et des *d'Etallonde* ne se renouvelleront pas dans notre malheureux pays? La Raison commence

à se faire un parti si nombreux, que ses ennemis se mettent sous les armes, et on fait combien ces armes sont dangereuses. Il faudra que cette malheureuse Raïson vienne se réfugier dans vos Etats avec ses disciples, comme les protestans vinrent chercher un asile chez le roi votre grand-père. Depuis que je suis au monde, je n'ai vu cette Raïson que persécutée; je la laisserai sans doute dans le même état; mais je me consolerais en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit :

*Mais quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.*

Je me mets aux pieds de l'*Alcide* et de l'*Aristide* de nos jours.

1776.

L E T T R E C C X C V.

D U R O I.

A Potsdam , le 18 de juin.

J E reviens après avoir visité mes demi-fauvages de la Prusse : et pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous avez bien voulu m'écrire.

Je vous remercie du Catéchisme des souverains , production que je n'attendais pas de la plume de monsieur le landgrave de Hesse. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer son éducation. S'il était sorti de mon école , il ne se ferait point fait catholique , et il n'aurait pas vendu ses sujets aux Anglais , comme on vend du bétail pour le faire égorger. Ce dernier trait ne s'affimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des souverains. La passion d'un intérêt sordide , est l'unique cause de cette indigne démarche. Je plains ces pauvres hessois qui termineront aussi malheureusement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques ministres français. Je ne

m'en étonne point. Je me représente *Louis XVI* ———
 comme une jeune brebis entourée de vieux 1776.
 loups : il sera bien heureux s'il leur échappe.
 Un homme qui a toute la routine du gouver-
 nement trouverait de la besogne en France ;
 épié, séduit par des détours fallacieux , on lui
 ferait faire des faux pas : il est donc tout
 simple qu'un jeune monarque sans expérience ,
 se soit laissé entraîner par le torrent des intri-
 gues et des cabales. Mais je ne croirai jamais
 que la patrie de *Voltaire* redevienne de nos
 jours l'asile , ou le dernier retranchement de
 la superstition. Il y a trop de connaissances et
 trop d'esprit en France pour que la barbarie
 superstitieuse du clergé puisse commettre dé-
 formais des atrocités dont les temps passés
 fourmillent d'exemples. Si *Hercule* a dompté
 le lion de Némée , un fort athlète , nommé
Voltaire , a écrasé sous ses pieds l'hydre du
 fanatisme.

La raison se développe journellement dans
 notre Europe ; les pays les plus stupides en
 ressentent les secousses. Je n'en excepte que
 la Pologne. Les autres États rougissent des
 bêtises où l'erreur a entraîné leurs pères :
 l'Autriche , la Westphalie , tous , jusqu'à la
 Bavière , tâchent d'attirer sur eux quelques
 rayons de lumière. C'est vous , ce sont vos
 ouvrages qui ont produit cette révolution

— dans les esprits. L'hélépole de la bonne plai-
 1776. fanterie a ruiné les remparts de la superstition
 que la bonne dialectique de *Bayle* n'a pu
 abattre.

Jouissez de votre triomphe ; que votre raison
 domine longues années sur les esprits que
 vous avez éclairés , et que le patriarche de
 Ferney , le coryphée de la vérité , n'oublie
 pas le vieux solitaire de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXCVI.

D U R O I.

A Potsdam , le 7 de septembre.

ON me fait bien de l'honneur de parler de
 moi en Suisse , et les gazetiers doivent prodi-
 gieusement manquer de matière , puisqu'ils
 emploient mon nom pour remplir leurs
 feuilles.

J'ai été malade , il est vrai , l'hiver passé ;
 mais depuis ma convalescence je me porte à
 peu-près comme auparavant. Il y a peut-être
 des gens au monde , au gré desquels je vis
 trop long-temps , et qui calomnient ma santé
 dans l'espérance qu'à force d'en parler , je
 pourrais

pourrais peut-être faire le faut périlleux aussi vite qu'ils le désirent. *Louis XIV* et *Louis XV* 1776. laissèrent la patience des Français : il y a trente-six ans que je suis en place ; peut-être qu'à leur exemple j'abuse du privilège de vivre, et que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi.

Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même. Plus on se soigne, et plus le corps devient délicat et faible. Mon métier veut du travail et de l'action ; il faut que mon corps et mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse. Je m'en suis toujours bien trouvé. Cependant je ne prescris cette méthode à personne, et me contente de la suivre.

Enfin, j'ai pu assister à toutes les fêtes qu'on a données au grand duc. Ce jeune prince est le digne fils de son auguste mère. On a fait ce qu'on a pu pour adoucir la fatigue et l'ennui d'un long voyage, et pour lui rendre ce séjour agréable. Il a paru content ; nous le savons de retour à Pétersbourg, en parfaite santé. Sa promesse y fera le 12 de ce mois ; et après quelques simagrées en l'honneur de *S^t Nicolas*, les noces se célébreront.

Grimm a passé ici pendant le séjour du grand duc : il vous a vu malade, cela m'a inquiété.

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * X

— 1776. En suite, après avoir supputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entièrement remis. Nous avons de mauvaises gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney : elles assurent que notre vieux patriarche s'était fait moine de *Cluni*. En tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé. Mais je m'intéresse peu à ce dernier, et beaucoup au sort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Silésie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney. J'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, et rebâti quelques villes brûlées. Il s'est présenté à Breslau un M. de *Fériere*, ingénieur du cabinet; il prétend vous connaître : il fait sans doute que cela vaut une recommandation auprès de moi. Il a été employé en Alsace, il a servi en Corse, actuellement il est à la suite de M. de *Breteuil*, à Vienne. Vous l'aurez vu, et peut-être oublié, car parmi ce peuple innombrable qui se présente à votre cour, des passe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles se faisaient autrefois des pèlerinages à Jérusalem ou à Lorette; à présent quiconque se croit de l'esprit va à Ferney, pour dire en revenant chez soi : *je l'ai vu*.

Jouissez long-temps de votre gloire, marquis de Ferney, moine de *Cluni*, ou intendant du pays de Gex, sous quel titre il vous

plaira; mais n'oubliez pas qu'au fond del'Alle-
 magne il est un vieillard qui vous a possédé 1776.
 autrefois, et qui vous regrettera toujours.
Vale.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C C X C V I I .

D U R O I .

Le 22 d'octobre.

V O I C I près de deux mois qu'aucune goutte de rosée du ciel de Ferney n'est tombée sur le rivage de la Baltique; les soi-disantes muses et les habitans de notre Parnasse sablonneux desèchent à vue d'œil, et ils seraient déjà diaphanes si certain commentaire sur je ne fais quelle bible, ne leur était tombé entre les mains. C'est à cet ouvrage qu'ils doivent l'existence et la vie. Tout le monde a ri, parce que par *Nazareth* il fallait entendre l'*Egypte*; et par l'*Egypte*, *Nazareth*. Cet éclat de rire s'est porté par l'écho depuis le Mansfeld jusqu'à Mémel: il a dissipé les humeurs noires, et rapporté la joie dans nos contrées.

Que le ciel bénisse le plaisant commentateur de ce profond ouvrage! Je le crois aussi

— habile à expliquer les traités entre les nations
 1776. que les visions hébraïques ; et peut-être que
 si les Français et les Anglais se fussent servis
 de lui pour régler leurs anciens démêlés sur
 le Canada, qu'il les aurait accordés. On se
 ferait épargné la dernière guerre : ce qui n'eût
 pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un rêve-creux avait fabri-
 qués ici avant l'arrivée du divin commentaire :
 ceux qu'il fera à présent feront plus gais. Il
 se propose de démontrer que quatre-vingts
 ans et vingt sont la même chose, et cela par
 l'exemple de personnes qui ne vieillissent
 point, et dont l'hiver des ans ressemble au
 printemps de leur jeunesse. (1)

Vos Velches se préparent à faire la guerre
 sur mer à je ne fais qui ; ils ont acheté beau-
 coup de bois dans mes chantiers, dont Dieu
 les bénisse. Voilà comme la chaîne des évé-
 nemens lie ensemble différens objets. Il fallait
 que les Portugais fissent les impertinens dans
 le Paraguay, pour que don *Carlos* se mît en
 colère ; il fallait qu'un pacte de famille obli-
 geât par conséquent *Louis XVI* à se fâcher et
 à faire raccommoder sa flotte ; et que pour
 avoir du bois et des mâtures, il en fît cher-
 cher dans nos chantiers. Voilà du *Volf* tout

(1) On n'a pas retrouvé ces vers,

pur. Vous l'avez aussi commenté du temps
de madame *du Châtelet*, sans adopter cepen- 1776.
dant tous les brillans écarts de *Leibnitz*.

Oh çà, commentez, ou ne commentez pas, selon votre bon plaisir; mais faites-moi au moins favoir quelques nouvelles de la santé du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie sur son compte; je me flatte que le quart-d'heure de *Rabelais* sonnera pour nous deux la même minute, et que nous pourrons aller métaphysiquer ensemble là-bas; où du moins je n'aurai pas le chagrin de lui survivre et d'apprendre sa perte qui en fera une pour toute l'Europe. Ceci est sérieux: ainsi je vous recommande à la sainte garde d'*Apollon*, des Grâces qui ne vous quittent jamais, et des Muses qui veillent autour de vous.

FÉDÉRIC.

1776. LETTRE CCXCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 novembre.

SIRE,

Vous m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y est vrai. C'est au philosophe d'*Alembert* à remercier en vers votre Majesté philosophique. Hélas ! ce ne sont pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raison ; c'est que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle épître :

*Et la pourpre et la bure éprouvent le malheur ;
L'un pleure sur le trône , et l'autre en sa chaumière.*

Si je ne pleure pas dans ma chaumière, attendu que je suis trop sec, j'ai du moins de quoi pleurer ; messieurs de Nazareth ne rient point comme messieurs du rivage de la mer Baltique ; ils persécutent les gens fourdement et cruellement ; ils déterrent un pauvre homme dans sa tanière, et le punissent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre

homme, ont fondu sur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame; je suis absolument *l'autre* dans sa chaumière; mais pardieu, Sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez sur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adversité, il y a bien des années; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice! Comme ces épreuves fervirent à votre gloire! comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-dessus du reste des hommes! Je n'ose lever les yeux vers vous du sein de ma décrépitude et du fond de ma misère. Je ne fais plus où j'irai mourir. M. le duc de Virtemberg régna, oncle de la princesse que vous venez de marier si bien, me doit quelque argent qui aurait servi à me procurer une sépulture honnête; il ne me paye point, ce qui m'embarrassera beaucoup quand je serai mort. Si j'osais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'ose pas, j'aimerais mieux avoir votre Majesté pour caution.

Sérieusement parlant, je ne fais pas où j'irai mourir. Je suis un petit *Job* ratatiné sur mon fumier de Suisse; et la différence de *Job* à moi, c'est que *Job* guérit, et finit par être heureux. Autant en arriva au bon homme *Tobie*, égaré comme moi dans un canton

— 1776. Suisse du pays des Mèdes ; et le plaifant de l'affaire, est qu'il est dit dans la sainte Ecriture que ses petits-enfans l'enterrèrent avec allégresse ; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne fucceffion.

Pardonnez - moi , Sire , si , étant devenu presque aveugle comme *Tobie* , et misérable comme *Job* , je n'ai pas eu l'esprit assez libre pour ofer vous écrire une lettre inutile.

Il est venu dans ma cabane un jeune baron ou comte faxon , qui s'appelle , je crois , *Gesdorf*. Il est très-aimable , plein d'esprit et de grâces , poli , circonspect. On dit que votre Majesté a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuser. Il y paraît ; c'est *Achille* qui élève *Phénix* , au lieu qu'autrefois *Phénix* fut le précepteur d'*Achille*.

Je me mets aux pieds de votre Majesté , de *profundis*.

L E T T R E C C X C I X. 1776.

D U R O I.

Le 25 de novembre.

J'AI été affligé de votre lettre , et je ne ferais deviner les fujets de chagrin que vous avez. Les gazettes font muettes ; les lettres de Genève et de la Suisse n'ont fait aucune mention de votre personne ; de sorte que je devine en gros que l'*Inf...*, plus inf. . . que jamais , s'acharne à persécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève , Laufane , Neuchâtel dans le voisinage , qui sont autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix : il est sûr que la juridiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jusque-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex ? La valetaille de *Plutus* se ferait-elle liguée avec les charlatans de la messe pour vous susciter des affaires ? Je n'en fais rien ; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant j'ai écrit dans le Virtemberg

— 1776. pour vous donner assistance pour une dette qui m'est connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne suis pas trop bien en cour chez son Altesse sérénissime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il est singulier que ma destinée ait voulu me rendre le consolateur des philosophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour soulager la douleur de d'*Alembert*. Je vous en donnerais volontiers de même, si je connaissais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'*Hippocrate* qu'il ne faut pas se mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné et étudié. Ma pharmacie est à votre service : il vaudrait mieux que vous n'en eussiez pas besoin. En attendant je fais des vœux sincères pour votre contentement et votre longue conservation. *Vale.*

FÉDÉRIC.

P. S. Bon Dieu ! quelle cruauté de persécuter la vieilleffe d'un homme qui illustre sa patrie , et sert de plus grand ornement à notre siècle ! Quels barbares !

LETTRE CCC.

1776.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

SIRE,

IL n'est pas étonnant qu'un homme qui a passé sa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent et qui les persécutent, soit un peu poursuivi par ces gens-là sur la fin de ses jours. Il est encore moins étonnant que le *Marc-Aurèle* de notre siècle prenne pitié de ce vieil *Epictète*. Votre Majesté daigne me consoler d'un trait de plume des cris de la canaille superstitieuse et implacable.

J'ai pris la liberté de déposer à vos pieds les raisons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, et parmi ces raisons, la première a été la nécessité où je suis réduit, d'être un petit *Libanius* qui répond aux *Grégoire* de Nazianze et aux *Cyrille*.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, et qui est rongée par les rats de la finance française, était le second motif de ma douleur et de mon silence, et l'oubli de votre

— 1776. ancien pupille M. le duc de Virtemberg était le troisième.

Dans le chaos des petites affaires qui dérangent les petites têtes , je n'osais pas à mon âge écrire à votre Majesté ; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui instruit les rois et qui console d'*Alembert* , daigne aussi s'étendre pour moi. Votre Majesté est trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Virtemberg ; c'est malheureusement dans le comté de Montbéliard qu'est ma dette , et cette principauté de Montbéliard ressortit au parlement de Besançon ; ce sont des affaires qui ne finissent point , et moi je vais bientôt finir. M. le duc de Virtemberg me donne aujourd'hui sa parole de me satisfaire dans le courant de l'année prochaine ; sa régence me doit cent mille francs ; cela ruine un homme qui se ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience , et que j'attende le paiement de M. le duc de Virtemberg , ou la mort qui paye tout.

Je mets mes misères aux pieds de votre Majesté , puisqu'elle daigne me l'ordonner. La postérité rira si elle fait jamais qu'un chétif parisien a conté ses affaires à *Frédéric le grand* , et que *Frédéric le grand* a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre assez

curieux sur la littérature de la Chine, sa religion et ses usages. La plus grande partie de ce livre est composée par un chinois que les jésuites déroberent à ses parens dans son enfance, et qui a été élevé par eux à leur collège de Paris : il parle français parfaitement ; mais malheureusement c'est un jésuite lui-même, et c'est le plus insolent énergumène qui soit parmi eux ; il a la rage du *contrains-les d'entrer*. Le scélérat est capable de bouleverser l'empire. Je me flatte que si votre écolier en poésie, et très-plat écolier *Kienlong* est instruit enfin de ce fanatisme qui couve dans sa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertisseurs en Occident.

Daignez conserver, Sire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter son vieux corps.

1776.

1776.

L E T T R E C C C I .

D U R O I .

A Potsdam , le 26 décembre.

POUR écrire à *Voltaire* il faut se servir de sa langue : celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage , je bégayerai mes pensées.

Serez-vous donc toujours en butte
 Au dévot qui vous persécute ?
 A l'envieux obscur , ébloui de l'éclat
 Dont vos rares talens offusquent son état ?
 Quelque odieux que soit cet indigne manège ,
 Les exemples en sont nombreux ;
 On a poussé le sacrilège
 Jusqu'au point d'insulter les Dieux :
 Ces Dieux dont les bienfaits enrichissent la terre
 Ont été déchirés par des blasphémateurs.
 Est-il donc étonnant que l'immortel *Voltaire*
 Ait à gémir des traits des calomniateurs !

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers :
 j'ai fait écrire dans le *Virtemberg* pour solliciter vos arrérages. . . .

Au reste je crois que pour vous soustraire

à l'âcreté du zèle des bigots , vous pourriez vous réfugier en Suisse , où vous seriez à l'abri de toute persécution et des défagrémens dont vous vous plaignez. A l'égard de vos nouveaux établissemens de Ferney , je les attribue à l'esprit de vengeance des commis de vos financiers qui vous haïssent à cause du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex , en le dérochant un temps à la voracité de ces gens-là. 1776.

Quant à ce point , je vous avoue que je suis embarrassé d'y trouver un remède , parce qu'on ne saurait inspirer des sentimens raisonnables à des drôles qui n'ont ni raison ni humanité. Toutefois soyez persuadé que si la terre de Ferney appartenait à *Apollon* même , cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de persécuter un homme unique qu'un destin favorable a fait naître dans son sein ! Un homme dont dix royaumes se disputeraient à qui pourrait le compter parmi ses citoyens , comme jadis tant de villes de la Grèce soutenaient qu'*Homère* était né chez elles. Mais quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume sur vos derniers jours ! Ces indignes procédés me mettent en colère : et je suis fâché de ne pouvoir vous donner des secours plus efficaces que le souverain mépris que j'ai pour vos

— 1776. persécuteurs. Mais *Maurepas* n'est pas dévot; M. de *Vergennes* se contente d'entendre la messe, quand il ne peut pas se dispenser d'y aller; *Necker* est hérétique; de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable? L'archevêque de Paris est connu pour ce qu'il est, et j'ignore si son Mentor ex-jésuite est encore auprès de lui; personne ne connaît le nom du confesseur du roi: le diable incarné dans la personne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête? Enfin plus j'y pense, et moins je devine l'auteur de cette tracasserie.

Je n'ai point vu cet ouvrage sur la Chine dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées aussi éloignées, qu'on est souvent bien embarrassé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant soyez sûr que le plus grand crève-cœur que vous puissiez faire à vos ennemis, c'est de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, et d'être persuadé que personne ne s'intéresse plus à la conservation du vieux patriarche de Ferney que le solitaire de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE

D U R O I.

A Potsdam, le 10 de février.

IL vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Virtemberg que s'il avait fallu recourir à mon assistance. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, et je me réjouirai si j'apprends que tous vos sujets de chagrin sont dissipés.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre personne sacrée et inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoisonnent la fin de vos jours. Je me suis dit souvent : Comment se peut-il que ce *Voltaire*, qui fait l'honneur de la France et de son siècle, soit né dans une patrie assez ingrate pour souffrir qu'on le persécute ? Quel découragement pour la race future ! où sera le français qui voudra désormais vouer ses talens à la gloire d'une nation qui méconnaît les grands-hommes qu'elle produit, et qui les punit au lieu de les récompenser ?

Le mérite persécuté me touche, et je vole à son secours, fût-ce jusqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel *Voltaire*,

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * Y*

— du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec
 1777. le sage *Anaxagore*. Nous philosopherons ensemble ; votre nom sera mêlé dans tous nos entretiens , et nous gémirons du triste destin des hommes qui par faiblesse ou par stupidité retombent dans le fanatisme.

Deux dominicains qui ont le roi d'Espagne à leurs pieds , disposent de tout le royaume : leur faux zèle sanguinaire a rétabli dans toute sa splendeur cette inquisition que M. d'*Aranda* avait si sagement abolie. Selon que le monde va , les superstitieux l'emportent sur les philosophes , parce que le gros des hommes n'a l'esprit ni cultivé , ni juste , ni géométrique. Le peuple fait qu'avec des présens on apaise ceux qu'on a offensés ; il croit qu'il en est de même à l'égard de la divinité , et qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique , c'est un moyen infallible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies , des déclamations de moines , les applaudissemens des amis , et la dévotion stupide de la multitude , vous trouverez qu'il n'est pas surprenant que les Espagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des anthropophages.

Les philosophes pouvaient prospérer chez les Grecs et chez les Romains , parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes ;

mais les dogmes de notre *Inf.* . . gâtent tout. —
 Les auteurs sont obligés d'écrire avec une 1777.
 circonspection gênante pour la vérité. La prê-
 traille venge la moindre égratignure que souffre
 l'orthodoxie ; l'on n'ose montrer la vérité à
 découvert ; et les tyrans des ames veulent que
 les idées des citoyens soient toutes moulées
 dans le même moule.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de sur-
 passer tous vos prédécesseurs dans le noble
 héroïsme avec lequel vous avez combattu
 l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas
 au fameux *Boërhaave* de n'avoir pas détruit
 la fièvre chaude, ni l'étiſie, ni le haut-mal,
 mais qu'il s'est borné à guérir de son temps
 quelques-uns de ses contemporains ; aussi peu
 pourra-t-on reprocher au savant médecin des
 ames de Ferney de n'avoir pu détruire la super-
 stition ni le fanatisme, et de n'avoir appliqué
 son remède qu'à ceux qui étaient guérissables.

Mon individu qui s'est mis à son régime, le
 bénit mille fois en lui souhaitant longue vie
 et prospérité : c'est dans ces sentimens que le
 solitaire de Sans-souci salue le patriarche des
 incrédules. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1777.

L E T T R E C C C I I I.

D U R O I.

A Potsdam, le 26 de mars.

DES trois raisons qui vous ont empêché de me répondre, la première et la seconde sont une suite des lois de la nature, mais la troisième est un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr si, par bonheur pour l'humanité, il n'y avait encore des âmes vertueuses en faveur desquelles on fait grâce à l'espèce. Mais quelle cruelle méchanceté de persécuter un vieillard et de prendre plaisir à empoisonner les derniers jours de sa vie! Cela fait horreur, et me révolte de telle sorte contre les bourreaux tonfurés qui vous persécutent, que je les exterminerais de la face de la terre si j'en avais le pouvoir. Le pauvre *Morival*, qui jeune encore a essuyé leurs persécutions, en a eu le cœur si navré, et principalement de l'inhumanité de ses parens, qu'il a été, ces jours passés, attaqué d'apoplexie. On espère cependant qu'il s'en remettra. C'est un bon et honnête garçon qui mérite qu'on lui veuille du bien par son application

et le désir qu'il a de bien faire. Je suis persuadé que vous compatirez à sa situation.

 1777.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français, ont, ce me semble, un peu exagéré les choses. J'ai eu occasion de me mettre au fait des revenus et des dettes de ce royaume : ses dettes sont énormes, les ressources épuisées, et les impôts multipliés d'une manière excessive. Le seul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, serait de resserrer les dépenses, et de retrancher tout le superflu. C'est à quoi on ne parviendra jamais ; car au lieu de dire : j'ai tant de revenu, et je puis dépenser tant ; on dit : il me faut tant, trouvez des ressources.

Une forte saignée faite à ces faquins tonfurés pourrait procurer quelques ressources : cependant cela ne suffirait pas pour éteindre en peu les dettes, et procurer au peuple les soulagemens dont il a le plus grand besoin. Cette situation fâcheuse a sa source dans les règnes précédens qui ont contracté des dettes, et ne les ont jamais acquittées.

C'est ce dérangement des finances qui influe maintenant sur toutes les branches du gouvernement ; il a arrêté les sages projets de M. de *Saint-Germain* qui ne sont pas même exécutés à demi ; il empêche le ministère de reprendre cet ascendant dans les affaires de

— l'Europe, dont la France était en possession
1777. depuis *Henri IV*. Enfin, pour ce qui est de votre parlement, en qualité de penseur, j'ai condamné son rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique et du bon sens.

Tenez, voilà comme on découvre et comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on est aveugle sur ses propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions, et de m'empêcher de faire des folies que de disserter les ressorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur allemand qui se mêle aussi de diriger la politique européenne : je puis vous assurer que c'est un rêve-creux qui règle des partages à l'instar de ceux qui se firent en Pologne. Ce grand-homme ignore que ces sortes de partages sont rares, et ne se répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les assertions de ce grand politique, se réduit à la possibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Russie et la Porte, et à l'envie démesurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince est jeune et ambitieux ; mes soixante-cinq ans passés doivent mettre mes intentions hors de soupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets ?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de *Chaulieu* et de madame *Deshoulières*, que j'ai fait imprimer à mon usage et à celui de mes amis. — 1777.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ses ennemis : leur intention est de le chagriner ; il ne doit leur opposer que de l'indifférence et du mépris. Et s'il se voit obligé de se retirer en Suisse, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démasquera leur turpitude et leur scélératesse. Que la nature conserve *divus Voltarius*, et que j'aye encore long-temps la satisfaction de recevoir de ses nouvelles. *Vale.*

F É D É R I C.

Vous me prendrez pour un vieux fou politique en lisant ma lettre ; je ne fais comment je me suis avisé de me constituer ministre du très-chrétien roi des Velches.

1777.

L E T T R E C C C I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Avril.

QUOI, c'est donc cet heureux vainqueur
 Et de l'Autriche et de la France ,
 C'est ce grave législateur
 De qui la sublime éloquence
 Parut égale à sa valeur ;
 C'est ce généreux défenseur
 De la raison qu'à toute outrance
 La fanatique extravagance
 Persécute avec tant d'ardeur ;
 C'est ce héros mon protecteur
 Qui s'est fait , dit-on , l'imprimeur
 Des idylles de Deshoulières.
 Seigneur , je ne m'attendais guères
 De voir César ou Cicéron
 Sortir de sa brillante sphère
 Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans
 votre ame universelle , elle sent mieux que
 personne qu'il y a dans les ouvrages de
 madame *Deshoulières* , quoiqu'un peu faibles ,
 des

dés morceaux naturels et même philosophiques qui méritent d'être conservés ; pour *Chaulieu*, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de *Frédéric le grand*. 1777.

Puisque vous protégez les philosophes après leur mort, votre Majesté les protégera aussi pendant leur vie ; la rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au bannissement perpétuel un jeune homme, nommé *de Lisle*, pour avoir fait un livre intitulé la Philosophie de la nature. C'est, dit-on, un savant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'*Alembert* est, je crois, instruit de son mérite et de son malheur.

Pour moi, si ces ennemis des sages me persécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bierre toute prête en Suisse à une lieue de la France ; j'ai quelque ressemblance avec *Morival* ; je fus attaqué, il y a un mois, d'une espèce d'apoplexie dont les suites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, si je puis, mes derniers momens à rendre exécration les assassins juridiques de *Morival d'Etallonde*, du chevalier de *la Barre*, du général *Lalli*, de la maréchale d'*Ancre*, et de tant d'autres.

Tout ce que votre Majesté daigne me dire sur notre gouvernement et sur nos finances,

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * Z*

— est bien vrai ; c'est à *Newton* à parler de mathématiques ; c'est à *Frédéric le grand* à parler de gouverner les hommes : je serais étonné si la France attaquait aujourd'hui les Anglais sur mer, comme je serais très-surpris si notre puissance ou impuissance osait attaquer votre Majesté sans avoir discipliné ses troupes pendant vingt années.

1777.

Daignez, Sire, me conserver vos bontés jusqu'à mon dernier moment.

L E T T R E C C C V .

D U R O I .

A Potsdam, le 17 de juin.

LE talent est un don des Dieux
 Qu'en nos jours leur main trop avare
 Rend plus estimable et plus rare
 Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.
 Né sur les bords de la Baltique,
 Sous un ciel chargé de frimats,
 Admirateur du chant lyrique,
 Mon ame épaisse et flegmatique
 En s'efforçant n'en produit pas.
 Que me restait-il donc à faire ?
 Ne pouvant être un bon auteur,

Je me rendis l'humble éditeur
D'Epicure et de Deshoulière.

 1777.

Si j'étais *Voltaire* ou *Apollon*, j'aurais peut-être resserré le volume en le réduisant à moins de pages ; mais m'aurait-il convenu d'être aussi sévère censeur, ne pouvant surpasser ceux que j'aurais ainsi mutilés. Il me ferait arrivé comme à *la Beaumelle* et à *Fréron* : ils jugèrent la *Henriade*, ils voulurent y substituer des vers ; et il n'y eut à y critiquer que ce qu'ils avaient ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins et à vos peines : souvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous persécutent, est d'abrèger vos jours. Jouez-leur le tour de vivre à leur dam, et de vous porter mieux qu'eux.

Nous sommes ici tranquilles et aussi pacifiques que les quakers. Nous entendons parler du général *Howe*, dont chaque chien en aboyant prononce le nom. Nous lisons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des *insurgens* d'Amérique. Les uns vantent la force de la flotte anglaise ; d'autres disent que la France et l'Espagne ont plus de vaisseaux que ces insulaires.

Actuellement la politique des gazetiers se repose : il n'est plus question que du séjour du comte de *Falkenstein* à Paris. Ce jeune

— 1777. prince y jouit des suffrages du public; on applaudit à son affabilité; et l'on est surpris de trouver tant de connaissances dans un des premiers souverains de l'Europe. Je vois avec quelque satisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince est ratifié par une nation aussi éclairée que la française. Ce soi-disant comte retournera chez lui par la route de Lyon et de la Suisse. Je m'attends qu'il passera par Ferney, et qu'il voudra voir et entendre l'homme du siècle, le *Virgile* et le *Cicéron* de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout sur JESUS. Il n'y eut que des rois, ou je ne fais quels mages, qui vinrent à son étable de Bethléem, et Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je substitue à l'étoile qui guidait les mages, les lumières de la raison qui conduit notre jeune monarque. Si cette visite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaissances ne vous feront pas oublier les anciennes, et que vous vous souviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il existe un solitaire à Sans-fouci, qu'il faut séparer de la multitude. *Vale.*

F É D É R I C.

J'ai lu cet ouvrage de *de Lisle*: il y a sans doute de bonnes choses, mais peu de méthode, et sur la fin beaucoup de ce que les italiens appellent *concetti*.

D U R O I.

Le 9 de juillet.

OUI, vous verrez cet empereur
Qui voyage afin de s'instruire,
Porter son hommage à l'auteur
De Henri quatre et de Zaire.
Votre génie est un aimant
Qui, tel que le soleil, attire
A foi les corps du firmament,
Par sa force victorieuse
Amène les esprits à foi :
Et Thérèse la scrupuleuse
Ne peut renverser cette loi.

Joseph a bien passé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'Ante-Christ.
Mais à Genève qu'on renomme,
Joseph, plus fortement séduit,
Révèrera le plus grand-homme
Que tous les siècles aient produit.

—
1777. Cependant les Autrichiens ont jusqu'à présent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Prérav, quarante villages qui se déclarent tous à la fois protestans. La cour, pour les ramener au giron de l'Eglise, a fait marcher des convertisseurs avec des argumens à poudre et à balle, qui ont fusillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, sont par malheur peu consolans pour l'humanité.

Je ne fais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparait souvent quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les sciences et les arts ont décaffés, sont comme ces ours que les conducteurs ont appris à danser sur les pattes de derrière; les ignorans sont comme les ours qui ne dansent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière classe.

Il est bien fâcheux que les Français, d'ailleurs si aimables, si polis, ne puissent pas dompter cette fougue barbare qui les porte si souvent à persécuter les innocens. En vérité, plus on examine les fables absurdes sur lesquelles toutes les religions sont fondées,

plus on prend en pitié ceux qui se passionnent pour ces balivernes.

 1777.

Voici un rêve que je vous envoie qui peut-être vous amusera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudesque, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture; ce serait une chose à exécuter si j'avais vingt ans. Le pape et les moines finiront sans doute; leur chute ne fera pas l'ouvrage de la raison; mais ils périront à mesure que les finances des grands potentats se dérangeront. En France, quand on aura épuisé tous les expédients pour avoir des espèces, on sera forcé de séculariser des abbayes et des couvens. Cet exemple fera imité, et le nombre des *cuculati* réduit à peu de chose. En Autriche, le même besoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des Etats du saint siège pour avoir de quoi fournir aux dépenses extraordinaires: et l'on fera une grosse pension au saint-père.

Mais qu'arrivera-t-il? La France, l'Espagne, la Pologne, en un mot toutes les puissances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de JESUS, subordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez soi. On assemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de

— l'Eglise, et l'on finira par avoir dans son
1777. royaume sa religion, comme sa langue à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, personne ne pourra me reprendre. Cependant il est très-probable qu'avec le temps, les choses prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je suis fort sensible aux marques de votre souvenir, et des vieux temps dont vous rappelez la mémoire. Hélas! que retrouveriez-vous à Sans-fouci, s'il était possible que je pusse espérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne et flegmatique,
Dont le propos soporifique
Fait bâiller tous les assistans.
Au lieu de mots assez plaisans,
Affaisonnés d'un sel attique,
Qu'il débitait dans son bon temps,
Un radotage politique,
Et d'obscur métaphysique,
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne font les nouveaux romans.
Ainsi quand le moelleux Zéphyre
Des airs cède l'immense empire
Au fougueux souffle d'Aquilon,

La nature aux abois expire.
 Le champ qui portait la moisson
 A perdu sa belle parure ;
 L'arbre est dépouillé de verdure ;
 Les jardins font privés de fleurs ;
 L'homme ainsi ressent les rigueurs
 Du temps qui vient miner son être.
 Si , jeune il se nourrit d'erreurs ,
 Dès qu'il juge et qu'il fait connaître ,
 L'âge , les maux et les langueurs
 Le font pour toujours disparaître.

 1777.

Toutes ces variations sont pour le commun de l'espèce ; mais non pour le divin *Voltaire*. Il est comme madame *Sara* qui faisait tourner la tête aux roitelets arabes à l'âge de cent soixante ans. Son esprit rajeunit au lieu de vieillir : pour lui le Temps n'a point d'ailes ; mais il est à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que *Jupiter* prolongea la nuit qu'il coucha avec *Alcmène* pour se donner le temps de fabriquer *Hercule* : je suis persuadé que si l'on examinait les phénomènes de l'année 1694 , pareille merveille s'y trouverait. Enfin , jouissez longtemps des prodigalités de la nature ; personne ne s'intéresse plus à votre conservation que le solitaire de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

— Il fallait les charmes de l'enchanteur de
 1777. Ferney pour tirer des vers de ma vieille et
 stérile cervelle.

L E T T R E C C C V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Auguste.

MONSIEUR le grand rêveur, personne n'a jamais fait un plus beau songe que vous. Si *Nabuchodonosor* avait rêvé ainsi, il n'aurait jamais oublié un pareil songe, et n'aurait point proposé à ses mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur *Julien*, tout grand philosophe, tout homme d'esprit, et tout apostat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raisonner aussi bien étant éveillé, que vous étant endormi. On reproche à ce grand-homme d'avoir fait enchérir les bœufs et les vaches par ses fréquens sacrifices, dans le temps qu'il se moquait du saint sacrifice de la messe, et des autres facéties des chréticoles. Pour vous, Monsieur, vous vous moquez de toute la terre, et vous avez grande raison. Il y a même quelque

apparence que vous la corrigerez de ses ridicules avant qu'il soit trois ou quatre mille ans, et en vérité, vous méritez de vivre jusqu'à cette heureuse révolution. Je ne désespère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque secret pour l'opérer, c'est le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve ; réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un si grand plaisir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers sont délicieux ; mais vous n'avez pas prophétisé aussi juste sur moi que sur le reste de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de *Falkenstein*, et vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, et que je mets à la suite. Je vous y demande une grâce singulière, mais qui me paraît nécessaire, et dont il peut résulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, &c.

1777.

L E T T R E C C C V I I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 5 de septembre.

Vous aurez sûrement reçu à présent le prix destiné en Suisse à celui qui aura le mieux apprécié la justesse des punitions : mais il me semble que *M. Beccaria* n'a guère laissé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a si judicieusement proposé. Dès que les peines sont proportionnées au délit, tout est en règle.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Espagne : on y rétablit l'inquisition, on se gendarme contre le bon sens, en un mot, on y fait des sottises. Au lieu du philosophe d'*Aranda*, c'est un confesseur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le roi : *ex ungue leonem*.

Je reviens de la Silésie dont j'ai été très-content : l'agriculture y fait des progrès très-sensibles ; les manufactures prospèrent ; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, et pour un million deux cents mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobalt dans les montagnes qui fournissent à toute la Silésie. Nous faisons du vitriol aussi

bon que l'étranger. Un homme fort industrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes; on change le fer en acier avec avantage, et bien plus simplement que de la façon que *Réaumur* le propose. Notre population est augmentée depuis 1756 (qui était l'année de la guerre) de cent quatre-vingts mille âmes. Enfin tous les fléaux qui avaient abymé ce pauvre pays, sont comme s'ils n'avaient jamais été; et je vous avoue que je ressens une douce satisfaction à voir une province revenir de si loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées sur le papier; et pour épargner la peine de les transcrire, j'ai fait imprimer six exemplaires de mes rêveries: je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une esquisse; cela devrait être plus étendu; mais c'est à de vrais savans à y mettre la dernière main. Messieurs les encyclopédistes ne feront peut-être pas toujours de mon avis: chacun peut avoir le sien. Toutefois si l'expérience est le plus sûr des guides, j'ose dire que mes assertions sont uniquement fondées sur ce que j'ai vu, et sur ce que j'ai réfléchi.

Vivez, patriarche des êtres pensans, et continuez, comme l'astre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1777.

L E T T R E C C C I X.

D U R O I.

A Potsdam , le 24 de septembre.

SI j'exécute votre commission , j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de *Jean-Jacques* à Venise : j'aurai , comme *Bacchus* ou *Moïse* , fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher sur lequel je dois faire mes opérations est plus dur que le diamant. Et vous voulez que j'en fasse fortir les eaux du Pactole ! Je crains que mon foi-difant pupille ne me perde de réputation ; et qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévènes qui voulurent à Londres ressusciter un mort , et qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repassé tout mon Cicéron et tout mon Démosthènes pour composer une lettre bien pathétique à son Altesse sérénissime , où par une belle péroration je m'efforce d'amollir ses entrailles d'airain , lui représentant que le grand-homme auquel il doit , a mérité la reconnaissance de toute l'Europe , et qu'ainsi c'est une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieilleffe respectable qu'il faut honorer et soulager , et de la

réputation qui rejaillira sur lui d'avoir aidé à tranquilliser sur la fin de sa carrière ce patriarche des êtres pensans , et un homme dont le nom durera plus long-temps que celui de la Forêt-noire et du Virtemberg. Enfin , si des phrases peuvent trouver quelque chose dans des bourses vides , peut-être en ferai-je sortir les derniers écus. Mais je n'en répons pas , car *de nihilo nihil* , &c. , comme vous savez. — 1777.

Grimm est arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocratrice , de ses lois , des grandes mesures qu'elle prend pour civiliser sa nation. *Grimm* est devenu colonel : je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philosophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ses hauts faits d'armes en Crimée, si le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je suis de ce que deviendra mon miracle , m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille qui , jaloux de ma réputation , me fera manquer mon miracle. Vivez , vivez cependant , et conservez-vous pour la consolation des êtres pensans , et pour le grand contentement du solitaire de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1777.

L E T T R E C C C X.

D U R O I.

A Potsdam , le 9 de novembre.

MONSIEUR *Bitaubé* doit se trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui pensent : chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre siècle. Le comte de *Falkenstein* a senti la même attraction ; mais dans sa course, l'astre de *Thérèse* lui imprima un mouvement centrifuge qui, de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'*Homère* se croit gentilhomme de la chambre de *Melpomène*, ou marmiton dans les offices d'*Apollon* ; et muni de ce caractère, il se présente hardiment à la cour de l'auteur de la *Henriade* : et celui-là fait abaisser son génie pour se mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages.

Bitaubé vous a dit vrai : j'ai fait construire à Berlin une bibliothèque publique. Les œuvres de *Voltaire* étaient trop maussadement logées auparavant ; un laboratoire chimique qui se trouvait au rez de chauffée menaçait d'incendier toute notre collection. *Alexandre le grand*
 plaça

plâça bien les œuvres d'*Homère* dans la cassette —
la plus précieuse qu'il avait trouvée parmi les 1777.
dépouilles de *Darius* : pour moi qui ne suis ni
Alexandre ni *grand*, ni qui n'ai dépouillé per-
sonne, j'ai fait, selon mes petites facultés,
construire le plus bel étui possible pour y placer
les œuvres de l'*Homère* de nos jours.

Si pour compléter cette bibliothèque vous
vouliez bien y ajouter ce que vous avez com-
posé sur les lois, vous me ferez plaisir, d'au-
tant plus que je ne crains pas les ports. Je
crois vous avoir donné, dans ma dernière
lettre, des notions générales à l'égard de nos
lois, et du nombre des punitions qui se font
annuellement. Je dois cependant y ajouter
nécessairement que la bonne police empêche
autant de crimes que la douceur des lois. La
police est ce que les moralistes appellent le
principe réprimant. Si l'on ne vole point, si
l'on n'assassine point, c'est qu'on est sûr d'être
incontinent découvert et saisi. Cela retient les
scélérats timides. Ceux qui sont plus aguerris
vont chercher fortune dans l'Empire, où la
proximité des frontières de tant de petits Etats
leur offre des asiles en assez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne restitue
pas même l'argent qu'on a emprunté des phi-
losophes. Je vous envoie ci-jointe la copie
de la réponse que j'ai reçue de M. le duc de

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * A a

— 1777. Virtemberg. Ce prince, qui tend au sublime, veut imiter en tout les grandes puissances : et, comme la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche sont surchargées de dettes, il veut ranger le duché de Virtemberg dans la même catégorie. Et s'il arrive que quelque-une de ces puissances fasse banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fit autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayez à craindre pour votre capital, vu que les états de Virtemberg ont garanti les dettes de son Altesse sérénissime, et qu'au demeurant il vous reste libre de vous adresser aux parlemens de Lorraine et d'Alsace. J'avais bien prévu que son Altesse sérénissime ferait récalcitrante sur le fait des remboursemens, et je vous assure de plus que ce foifidant pupille n'a jamais écouté mes avis ni suivi des conseils.

Que ces misères ne troublent point la sérénité de vos jours ; tranquille, du palais des sages vous pouvez contempler de cette élévation les défauts et les faiblesses du genre-humain, les égaremens des uns, et les folies des autres : heureux dans la possession de vous-même, vous vous conserverez pour ceux qui savent vous admirer, au nombre desquels, et en première ligne, vous compterez, comme je l'espère, le solitaire de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

D U R O I.

A Potsdam , le 18 de novembre.

J'ATTENDS votre ouvrage instructif sur les abus de la législation, et avec impatience, persuadé que j'y trouverai l'utile et l'agréable. Il paraît que l'Europe est à présent en train de s'éclairer sur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, et il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philosophie. Pour vos Welches, sur lesquels vous glosez, je croirais qu'en les prenant en masse, ils sont à peu près semblables aux autres habitans de ce globe : ils ont peut-être quelque chose de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs l'homme est une espèce assez méchante, à laquelle il faut par-tout des principes réprimans, ou sa méchanceté foncière renverferait toutes les bornes de l'honnêteté et même de la bienfaisance. Souvenez-vous que si vos Français vont de l'échafaud au spectacle, *Cicéron, Atticus, Varron, Catulle*, assistaient au spectacle

— 1777. barbare des combats de gladiateurs, et qu'en suite ils allaient entendre les tragédies d'*Ennius* et les comédies de *Térence*. L'habitude gouverne les hommes : la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable, et l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, et peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces ; et des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement, et constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités !

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous ? J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, et qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (1) : mais, comme ces animaux sont

(1) Allusion à une armée levée par le pape et les jésuites contre *Henri IV* ; elle amena des chèvres à sa suite, et fit connaître en France cette turpitude jusque-là ignorée des Velches. C'est, avec la théologie, la seule chose que Rome moderne ait pu enseigner.

très-rare en Silésie, je ne crois pas que nos bons pères se soient avilis en fréquentant cette espèce. J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis, et puis encore incrédule. En voici les raisons. 1777.

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, si ce n'est parmi les jésuites; nous n'avions personne capable de tenir les classes; nous n'avions ni pères de l'oratoire ni puristes; le reste des moines est d'une ignorance crasse: il fallait donc conserver les jésuites ou laisser périr toutes les écoles. Il fallait donc que l'ordre subsistât pour fournir des professeurs à mesure qu'il venait à en manquer; et la fondation pouvait fournir la dépense à ces frais. Elle n'aurait pas été suffisante pour payer des professeurs laïques. De plus, c'était à l'université des jésuites que se formaient les théologiens destinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été supprimé, l'université ne subsisterait plus, et l'on aurait été nécessité d'envoyer les Silésiens étudier la théologie en Bohême, ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement.

Toutes ces raisons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai si bien combattu pour lui que je l'ai soutenu, à quelques modifications près, tel qu'il se trouve à présent:

— fans général, fans troisieme vœu, et décoré
 1777. d'un nouvel uniforme que le pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé sur un général qui en avait été dans sa jeunesse : ce M. de *Saint-Germain* avait de grands et de beaux desseins très-avantageux à vos Velches, mais tout le monde l'a traversé, parce que les réformes qu'il se propofait de faire auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour supprimer la maison du roi; on le lui a refusé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ses forces fans payer un sou de plus, perdus pour vos Velches, afin de conserver dix mille fainéans bien chamarrés et bien galonnés. Et vous voulez que je n'estime pas un homme qui pense si juste? Le mépris ne peut tomber que sur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. *Tournemine* votre nourrice (vous avez sucé chez lui le doux lait des Muses), et réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, et qui, le siècle passé, a fourni à la France des hommes du plus grand mérite. Je fais très-bien qu'ils ont cabalé et se sont mêlés d'affaires; mais c'est la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il souffert? Je ne m'en prends pas au père *le Tellier*, mais à *Louis XIV.*

Mais tout cela m'embarasse moins que le ———
 patriarche de Ferney : il faut qu'il vive, qu'il 1777.
 soit heureux et qu'il n'oublie pas les absens.
 Ce sont les vœux du solitaire de Sans-fouci.
Vale.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCCXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 novembre.

GRAND-HOMME en tout, et sans rival
 Depuis Paris jusqu'à la Mecque,
 Vous fondez donc un hôpital
 Pour la langue latine et grecque !
 Vous placez leur bibliothèque
 Vis-à-vis de votre arsenal.
 Vous avez passé votre vie
 Entre le Dieu des grenadiers
 Et le Dieu de la poésie.
 Tous deux épris de jalousie
 Vous ont accablé de lauriers.
 Vous les avez aimés en sage ;
 Vous les caressez tour à tour ;
 Et l'on pourra douter un jour
 Qui des deux vous plut davantage.

— 1777. J'apprends, Sire, que M. d'*Alembert* vous a proposé un des martyrs de la philosophie pour un de vos bibliothécaires. C'est ce *de Lisle*, dont votre Majesté a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme *Morival* par un fanhédrin de barbares imbécilles. Ce *de Lisle* est assez savant pour un bel esprit; il est très-laborieux; il a autant de véritable vertu, que les bigots en affectent de fausse. Je le crois très-digne de servir votre Majesté dans toutes les parties de la littérature; votre vocation est de réparer nos sottises et nos injustices.

J'ai mis aux chariots de poste des exemplaires du Prix de la justice et de l'humanité, pour lequel vous avez contribué si généreusement, ils arriveront quand il plaira à DIEU.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'aversión que jamais pour l'extrême-onction et pour ceux qui la donnent. En attendant, je suis à vos pieds, et je vous invoque comme mon consolateur dans cette vie et dans l'autre.

Le vieux malade.

LETTRE

D U R O L

A Potsdam , le 17 décembre.

IL est agréable d'avoir le monument de toutes les pensées des hommes , qu'on a pu recueillir : pour les ouvrages d'imagination , je prévois qu'il faudra s'en tenir à *Homère* , *Virgile* , le *Tasse* , *Voltaire* et l'*Arioste*. Il semble qu'en tout pays les cervelles se deséchent et ne produisent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages historiques , il faudrait , pour les rendre utiles , les purger , si l'on pouvait , de l'esprit de parti , des fausses anecdotes et des mensonges. Quant aux métaphysiciens , on n'apprend chez eux que l'incompréhensibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre esprit ; et quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques et fanatiques , il ne mérite pas qu'on perde son temps à lire les chimères ineptes qui leur ont passé par le cerveau ; je ne dis rien de messieurs les géomètres qui carrent éternellement des courbes inutiles : je les laisse avec leurs points sans étendue et leurs lignes sans profondeur ,

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * B b

— ainsi que messieurs les médecins qui s'érigent
 1777. en arbitres de notre vie, et qui ne font que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chimistes qui, au lieu de créer de l'or, le dissipent en fumée par leurs opérations?

Il ne reste donc pour notre utilité et pour notre consolation que les belles-lettres qu'on a nommées à juste titre *les lettres humaines*; et c'est à elles que je m'en tiens. Le reste peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, et dont ils trouvent là les originaux: et voilà à quoi cette bibliothèque est destinée. Mais les œuvres de *Voltaire* y occupent la place la plus brillante; la belle édition in-4° y est étalée dans toute sa pompe.

Vous me proposez *M. de Lisle* pour bibliothécaire: mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois; et que, selon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Pour mon très-indigne pupille, le duc de *Virtemberg*, je suis bien loin de vouloir excuser ses mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de son droit. Et

j'espère encore de pouvoir ériger un trophée à
Voltaire vainqueur du Duc. _____
 1777.

Je suis sur le point d'aller à Berlin donner le carnaval aux autres sans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de *Montmorency-Laval*, très-aimable garçon que j'ai vu en Silésie. Je me dispute avec lui : il veut apprendre l'allemand ; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, et qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, et n'est certainement pas ennemi des Prussiens.

Puisse la nature fortifier les fibres du vieux patriarche ! je ne m'intéresse qu'à son corps, car son esprit est immortel. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1778.

L E T T R E C C C X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 6 janvier.

S I R E , G R A N D - H O M M E ,

QUE vous m'instruisez, que vous me consolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière ! Votre Majesté, ou plutôt votre humanité a bien raison ; le fatras métaphysique, théologique, fanatique, est sans doute ce que nous avons de plus méprisable, et cependant on écrira sur ces chimères absurdes tant qu'il y aura des universités, des esprits faux, et de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'*Archimède* et *Newton* qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des choses très-difficiles, très-inconnues et très-utiles ; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne savent que diviser $A - B$, plus C par X moins Z , et qui passent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'histoire, ce n'est après tout qu'une gazette ; la plus vraie est remplie de faussetés ;

et elle ne peut avoir de mérite que celui du style. Ce style est le fruit de la littérature; c'est donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'est ainsi que pensa le grand *Condé* dans sa retraite de Chantilly, c'est ainsi que pense le grand *Frédéric* à Sans-fouci. — 1778.

Quand j'ai proposé à votre Majesté le sieur *de Lisle* pour arranger votre nouvelle bibliothèque, je ne savais pas que vous aviez déjà plusieurs gens de lettres occupés de ce service. Je le proposais comme un homme laborieux et exact, très-capable de faire des extraits et de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ses talens dans ce travail, et j'osais vous le présenter comme un subalterne qui aurait bien servi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne pensez; votre pupille vient enfin de se laisser un peu attendrir, il m'a payé vingt mille francs sur les quatre-vingts mille que je lui avais prêtés; et peut-être avant ma mort me payerait-il le reste; c'est vous que j'en dois remercier.

M. le comte de *Montmorency-Laval* saura bientôt assez d'allemand pour faire tourner à droite et à gauche, et pour commander l'exercice; mais en vous entendant parler français il donnera la préférence à la langue des *Montmorency*; sans doute les hommes de sa maison doivent aimer les Prussiens. Il n'y a

— 1778. jamais eu que le cardinal de *Bernis*, qui ait imaginé d'unir la France avec la maison d'Autriche contre la maison de Brandebourg; il en a été bien puni. Sa politique a été aussi malheureuse que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne fais si les chariots de poste ont apporté à votre Majesté le petit paquet, contenant deux exemplaires du petit livre contre la torture et contre la caroline de *Charles-Quint* : nous allons tâcher d'être humains chez nos Suisses, ce sera à votre exemple; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le respect, toute la reconnaissance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de ressentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur et de votre gloire.

L E T T R E C C C X V et dernière. 1778.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Paris, le premier d'avril.

S I R E,

LE gentilhomme français qui rendra cette lettre à votre Majesté, et qui passe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'est que j'ai été occupé à éviter deux choses qui me poursuivaient dans Paris, les sifflets et la mort.

Il est plaisant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aye échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'est que de vous être consacré : je me suis renommé de vous, et j'ai été sauvé.

J'ai vu avec surprise et avec une satisfaction bien douce, à la représentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans, *Constantin* et *Théodose* comme les modèles des princes et même des saints, a applaudi avec des transports inouis à des vers qui disent que *Constantin* et *Théodose* n'ont été que des tyrans superstitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philosophie a fait enfin dans toutes les conditions.

— 1778. Je ne désespérerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur *Julien*: et assurément si les Parisiens se souviennent qu'il a rendu chez eux la justice comme *Caton*, et qu'il a combattu pour eux comme *César*, ils lui doivent une éternelle reconnaissance.

Il est donc vrai , Sire , qu'à la fin les hommes s'éclairent , et que ceux qui se croient payés pour les aveugler ne sont pas toujours les maîtres de leur crever les yeux ! Grâces en soient rendues à votre Majesté. Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouissez de vos établissemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la superstition , ainsi que le soutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puisse *Fédéric le grand* être *Fédéric immortel* !

Daignez agréer le profond respect et l'inviolable attachement de *Voltaire*.

Fin des Lettres du roi de Prusse et de M. de Voltaire.

LETTRÉS

DES

PRINCES DE PRUSSE, &c.

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT.

ON a cru devoir placer à la fin de ce quatrième volume, ce qu'on a pu recueillir des différentes correspondances relatives à la maison de Brandebourg.

LETTRES

DES

PRINCES DE PRUSSE, &c.

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

Octobre.

C'EST pour vous faire part, Monsieur, de l'aventure la plus étrange de ma vie, que j'ai le plaisir de vous écrire. Comme vous y avez donné lieu, je ne pouvais me dispenser de vous en faire le récit. Retirée dans ma solitude, dans le temps que *Morphée* sème ses pavots, je goûtais le plaisir d'un sommeil doux et tranquille. Un songe charmant s'emparait de mes sens. *Apollon*, d'un port majestueux,

1743.

1743. — l'air doux et gracieux, fuivi des neuf sœurs,
se présente à ma vue. J'apprends, dit-il, jeune mortelle, que tu reçus des vers de mon favori (1). Une chétive prose fut toute ta réponse, j'en fus offensé. Ton ignorance fit ton crime; te pardonner, c'est l'ouvrage des Dieux. Viens, je veux te dicter. J'obéis en écrivant ce qui suit :

Quand vous fûtes ici, Voltaire,
Berlin, de l'arsenal de Mars,
Devint le temple des beaux arts;
Mais trop plein de l'objet dont le cœur vous fut plaire,
Emilie en tous lieux présente à vos regards, ...
Enfin l'illusion, une douce chimère,
Me fit passer chez vous pour reine de Cythère.
Au sortir de ce songe heureux,
La vérité toujours sévère
A Bruxelles bientôt deffillera vos yeux;
Je sens assez de nous la différence extrême.
O vous, tendres amis, qui vous rendez fameux,
Au haut de l'Hélicon vous vous placez vous-même;
Moi, je dois tout à mes aïeux.
Tel est l'arrêt du fort suprême:
Le hasard fait les rois, la vertu fait les Dieux.

(1) Voyez le madrigal, *Souvent un peu de vérité*, &c. dans les Poésies mêlées, volume de Contes.

A ces mots je m'éveillai; à mon réveil
 vous perdités un empire, et moi l'art de rimer. ———
 Contentez-vous, Monsieur, qu'une deuxième 1743.
 fois en prose, je vous assure de l'estime par-
 faite avec laquelle je suis votre affectionnée
 ULRIQUE.

L E T T R E I I.

D E L A M E M E.

Berlin, ce 29 octobre.

C'EST avec un vrai plaisir, Monsieur, que
 j'ai reçu votre lettre. Je me trouve fort embar-
 rassée à y répondre. Ce n'est que la satisfac-
 tion de vous assurer de mon estime, qui me
 fait sacrifier mon amour propre. Je fais qu'il
 faudrait une autre plume et un esprit bien
 au-dessus du mien pour écrire à un homme
 tel que vous; mais j'espère que vous aurez
 quelque indulgence pour les défauts du style,
 qui ne vous convaincra que trop que je ne
 suis point déesse, mais un être des plus maté-
 riels. Je ne veux pas vous priver plus long-
 temps de ce qui vous fera le plus agréable.
 Ce sont les marques de bonté de la reine,
 ma mère, qui m'ordonne de vous assurer de

— son estime. Elle vous enverra la boîte et les
1743. portraits , et vous les auriez déjà reçus si le
peintre avait été plus diligent.

Ma sœur implore le secours d'*Euterpe* pour
animer les enfans de *Terpsicore*. La compo-
sition de la musique des ballets est à présent
son occupation. Comme vous êtes le favori
des neuf sœurs , je vous prie d'intercéder en
sa faveur , pour la réussite de son ouvrage.
Par reconnaissance , je ferai des vœux pour
l'accomplissement de votre bonheur , que vous
faites consister à finir vos jours ici. J'y trou-
verai mon compte , ayant alors plus souvent
le plaisir de vous assurer de l'estime et de la
considération avec laquelle je suis votre affec-
tionnée

ULRIQUE.

L E T T R E I I I.

1750.

DU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Stutgard, ce 17 octobre.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre dont il vous a plu m'honorer. J'y vois, avec plaisir, les raisons qui vous ont engagé à vous établir à la cour de Berlin; elles sont dignes de vous, et d'un sage qui cherche son pareil. Vous le trouverez sur le trône. Il est à même de répandre sa vertu sur un peuple innombrable, et toutes ses actions tendent à ce but élevé. Quel bonheur pour vous de pouvoir l'admirer, et de voir de plus près les rayons divins qui partent de son génie! La Divinité a vengé la nature en nous rendant un *Marc-Aurèle*.

Il est temps actuellement de plaider ma cause. Vous dites, Monsieur, que je me suis expatrié, et vous ne voulez point entrevoir les raisons qui m'invitent à servir en France. J'imagine que j'y suis plus à même de rendre des services importans à ma patrie, que dans son sein même. Voilà, Monsieur, ce qui m'y a engagé. Trouvez-vous encore que je lui sois rebelle, et osez-vous encore me désapprouver? Le but de tout homme de bien doit être

— le bonheur de ses concitoyens. Je puis vous
 1750. affurer que ce sont-là mes vues, et que jamais
 je ne m'en écarterai. Vous me dites encore
 que le séjour de Paris est plus fait pour moi
 que pour vous. Les plaisirs brillans qu'on y
 rencontre ne me tentent nullement. J'en
 cherche de plus solides, et celui d'oser et de
 pouvoir me respecter est le seul que j'envie.
 Les fêtes agréables dont Paris est surchargé
 me paraissent insipides et maussades. J'y trouve
 un vide affreux, indigne de tout homme qui
 pense. J'envisage Paris d'un côté tout opposé.
 C'est un théâtre immense. Les acteurs qui le
 montent ne sont pas tous égaux; mais la
 représentation, la plupart du temps, en est
 fort comique. Le rôle que j'y veux remplir
 est difficile, mais il est convenable. Voilà mes
 plaisirs, Monsieur; le dîner que vous me pro-
 posez n'est point de refus; au contraire, il
 me flatte infiniment. J'ai une grâce à vous
 demander, et je suis persuadé d'avance que
 vous ne me l'accorderez pas: j'en conçois l'im-
 possibilité; mais on me force à vous en parler.
 C'est la duchesse régnante, ma belle-sœur,
 qui est très sensible à votre souvenir, qui dési-
 rerait lire votre Rome sauvée, et vous fait
 sommer de la lui envoyer. C'est vous embar-
 rasser cruellement. Il ne fait pas bon vous
 ennuyer plus long-temps: je finis donc en
 vous

vous assurant de toute l'amitié et de tout
l'attachement possibles avec lesquels je suis , 1750.
Monfieur , votre très-humble et très-obéissant
serviteur ,

LOUIS, *prince de Virtemberg.*

L E T T R E I V.

D U M E M E.

QUE je suis fâché, Monfieur , de n'avoir pu
affifter aux représentations de Rome sauvée ,
que vous avez bien voulu accorder à madame
la duchesse *du Maine* ! Les personnes qui ont
été plus heureuses que moi , ne peuvent assez
m'exprimer leur contentement. Je vous prie
de ne pas douter de la part que j'y prends.
J'en suis pénétré de joie , mais je ne m'en
suis point étonné ; vous êtes fait pour nous
donner du parfait , et on doit l'attendre d'un
génie tel que le vôtre. Mais pourquoi être
ingrat à votre patrie ? Pourquoi nous soustraire
un morceau digne des Romains , que vous
dépeignez si bien , pour l'emporter dans des
contrées éloignées ? Est-ce pour nous priver
du plaisir de vous applaudir ? ou est-ce que
vous ne nous croyez pas dignes de posséder
du bon ? Je crois , à vous dire la vérité , avoir

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * C c

— 1750. deviné juste , et ne puis que vous donner raison. Vous n'êtes pas fait , Monsieur , pour être en concurrence avec l'auteur d'Aristomène et de Cléopâtre. Quoi de plus insultant pour nous que de voir réussir ces deux pièces avec tant d'éclat ? Quoi de plus cruel et de plus insultant pour la France que de voir son plus beau génie s'éloigner d'elle , lui à qui on devrait élever des autels , et qu'on devrait encenser comme un Dieu ? Et que de gloire pour vous d'être le seul , dans ce siècle lâche et efféminé , qui pensiez avec force et avec élévation !

Je vous le répète encore , Monsieur ; rien ne m'a plus flatté que les applaudissemens que mes amis vous ont justement accordés. Je désirerais pouvoir vous prouver tout le plaisir que cela m'a fait , et en même temps l'amitié et l'attachement avec lesquels je suis , Monsieur , votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

LOUIS , *prince de Wirtemberg.*

L E T T R E V.

1750.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 10 décembre.

JE vous ai promis, Monsieur, de vous écrire, et je vous tiens parole. J'espère que notre correspondance ne fera pas aussi maigre que nos deux individus, et que vous me donnerez souvent sujet de vous répondre. Je ne vous parlerai point de mes regrets; ce serait les renouveler. Je suis sans cesse transportée dans votre abbaye, et vous jugez bien que celui qui en est abbé m'occupe toujours. Je me suis acquittée de vos commissions auprès du margrave. Il me charge de vous assurer de son amitié, et vous prie de mettre à fin l'affaire du marquis d'*Adhémar*. Il sera charmé de le prendre à son service en qualité de chambellan, et lui fera des conditions dont il pourra être content. Quoique votre recommandation fût faite auprès du margrave, il serait pourtant nécessaire, pour l'agrément du marquis, d'en avoir une ou de M. de *Puisieux* ou de M. d'*Argenson*, qu'il pût produire à la cour. Je vous serai bien obligée si vous pouvez le déterminer à venir bientôt ici, où nous avons

— grand besoin de secours pour remplir les
 1750. vides de la conversation. Nos entretiens me
 semblent comme la musique chinoise où il y
 a de longues pauses qui finissent par des tons
 discordans. Je crains que ma lettre ne s'en
 ressentent ; tant mieux pour vous , Monsieur ;
 il faut des momens d'ennui dans la vie pour
 faire valoir d'autant plus ceux qui font plaisir.
 Après la lecture de cette lettre , les petits
 soupers vous paraîtront bien plus agréables.
 Pensez-y quelquefois à moi , je vous en prie ,
 et soyez persuadé de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

L E T T R E V I.

D E L A M E M E.

Le 18 février.

— S I vous désirez grandement de me revoir ,
 1751. je vous rends le réciproque ; partant frère
Voltaire sera le bien venu , en quelque temps
 que ce soit : et nous tâcherons de lui rendre
 notre abbaye agréable , autant que faire sera
 possible. Ne vous émerveillez pas de mon
 langage de jadis. Il était naïf ; et qui dit naïf ,
 dit sincère. Bref , je lis les Mémoires de *Sully* ,

et j'ai parcouru tous ceux que j'ai sur l'Histoire de France. Ces mémoires secrets mettent infiniment mieux au fait que les histoires générales où les auteurs attribuent souvent les belles actions, tant politiques que militaires, à ceux qui n'y ont eu que peu de part. J'ai conclu que vous avez eu de très-grands-hommes, et des rois très-ordinaires. *Henri IV* n'aurait peut-être jamais régné, ou ne se ferait pas maintenu, sans un *Sully*; et *Louis XIV*, sans les *Louvois*, les *Colbert* et les *Turenne*, n'aurait jamais acquis le surnom de *grand*. Tel est le monde: on sacrifie à la grandeur et rarement au mérite.

Vous me mandez des choses bien extraordinaires. *Apollon* est en procès avec un juif! Fi donc, Monsieur, cela est abominable. J'ai cherché dans toute la mythologie, et n'ai trouvé ombre de plaidoyer dans ce goût au Parnasse. Quelque comique qu'il soit, je ne veux point le voir représenter sur la scène. Les grands-hommes n'y doivent paraître que dans leur lustre. Je veux vous y contempler juge de l'esprit, des talens et des sciences, triomphant des *Racine* et des *Corneille*, et dictateur perpétuel de la république des belles-lettres. J'espère que votre israélite aura porté la peine de sa fourberie, et que vous aurez l'esprit tranquille.

— Envoyez-nous bientôt le marquis d'*Adhémar*;
 1751. songez à la joie, renoncez à la repentance;
 portez-vous bien; pensez quelquefois à moi,
 et comptez sur ma parfaite estime.

WILHELMINE.

L E T T R E V I I.

D E L A M E M E.

25 décembre.

SOEUR *Guillemette* à frère *Voltaire*, salut; car je me compte parmi les heureux habitans de votre abbaye, quoique je n'y fois plus: et je compte très-fort, si DIEU me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître. Je vous jure mon grandjuron, Monsieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de saint *Paul* à la dame élue. Celle-ci me causait un certain assoupissement qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole,

et que vous viendrez me voir ici. *Apollon* vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur pour les instruire. Faites-en de même, Monsieur; vous ne pouvez suivre de meilleur modèle. 1751.

Que dites-vous de l'arrivée du Messie à Drefde? Pourrez-vous après cela révoquer en doute les miracles? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laissé tout l'honneur au Saint Esprit; mais il pense comme *Charles VI*. Lorsque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à *Népomucène* qu'on en avait l'obligation; à Dieu ne plaise, dit l'empereur; je serais donc cocu.

Mais laissons là le Saint Esprit et le Messie. Quoiqu'il soit né aujourd'hui, je vous assure que je n'aurais pas pensé à lui, sans l'aventure merveilleuse de Saxe. J'aime mieux penser aux beaux esprits de Potsdam, à son abbé et à ses moines. Ressouvenez-vous quelquefois, en revanche, des absens; et comptez toujours sur moi, comme sur une véritable amie.

WILHELMINE.

1752.

L E T T R E V I I I.

D E L A M E M E.

Le 6 de janvier.

JE profite d'un moment qui me reste pour vous avertir, Monsieur, que le duc de *Virtemberg* a dessein d'engager le marquis d'*Adhémar* dans son service. Il a fait connaissance avec lui à Paris, et j'ai appris, par un cavalier de la suite du duc, que le marquis d'*Adhémar* se proposait de venir ici. Je vous prie de le prévenir, et de l'engager à se rendre bientôt en cette cour. Je vous souhaite, dans le cours de cette année, une santé parfaite. C'est la seule chose qui vous manque pour vous rendre heureux. Nous histrionons ici comme vous le faites à Berlin. Adieu; il faut que je vous quitte pour repasser mon rôle. Soyez persuadé de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

L E T T R E

L E T T R E I X.

1752.

D E L A M E M E.

Le 23 janvier.

IL faut que je me sois très-mal expliquée dans ma dernière lettre, puisque vous n'en avez pas compris le sens. Peut-être étais-je dans ce moment-là inspirée du Saint Esprit. Comme vous n'êtes pas apôtre, vous avez trouvé fort obscur ce que je croyais fort clair. J'en viens à l'explication. Le duc de *Virtemberg* m'a marqué qu'il avait dessein d'engager le marquis d'*Adhémar* à son service. J'ai craint qu'il ne vous prévînt, et vous ai prié de faire en sorte que le marquis refuse les propositions qu'on lui fera de la part du duc. Le margrave ne vous démentira point par rapport aux quinze cents écus d'appointemens que vous lui avez offerts. Je vous prie de dépêcher cette affaire, et d'engager M. d'*Adhémar* à se rendre bientôt ici. On lui destine une charge de cour au-dessus de celle de chambellan, et vous pouvez compter que le margrave aura pour lui toutes les attentions imaginables.

Je crois que votre séjour en Allemagne inspire dans tous les cœurs la fureur de réciter

— des vers. La cour de Virtemberg revient
 1752. exprès ici pour histrioner avec nous. Le sensé
Vriot nous a choisi, selon moi, la plus détestable
 pièce de théâtre qu'il y ait pour la versification : c'est
Oreste et Pilade de la Motte. J'admire les différentes
 façons de penser qu'il y a dans le monde. Vous excluez
 les femmes de vos tragédies de Potsdam, et nous voudrions,
 si nous avions un *Voltaire*, retrancher les hommes de
 celles que nous jouons ici. N'y aurait-il pas moyen que
 vous puissiez nous accommoder une de vos pièces, et y
 donner les deux principaux rôles aux femmes ? Le duc et
 ma fille jouent fort joliment ; mais c'est tout. Le
 pauvre *Monperni* est encore trop languissant pour
 prendre un grand rôle, et le reste ne fait qu'estropier
 vos pièces. Je n'ai osé proposer *Sémiramis* ; la duchesse
 mère ayant représenté cette pièce à Stutgard.

J'ai vu, ces jours passés, un personnage singulier. C'est un
 référendaire du pape, prélat, chanoine de Sainte-Marie,
 et, malgré tout cela, homme sensé ; déchaîné contre les
 moines, à l'abri du préjugé, et ne parlant que de tolérance.

Votre petit acteur est arrivé. Comme j'ai été tout ce
 temps fort incommodée, je ne l'ai point encore vu ;
 mais on m'en dit beaucoup de bien.

Venez bientôt nous voir dans notre cou-
vent ; c'est tout ce que nous souhaitons. Le
margrave vous fait bien des amitiés. Saluez
tous les frères qui se souviennent encore de
moi , et foyez persuadé que l'abbesse de Bareith
ne désire rien tant que de pouvoir convaincre
frère *Voltaire* de sa parfaite estime.

WILHELMINE.

L E T T R E X.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Brunsvick , ce 20 février.

J'AI reçu , Monsieur , avec toute la satisfac-
tion possible le *Siècle de Louis XIV* , qu'il
vous a plu de m'envoyer. Je vous assure que
je le lirai avec toute l'attention et le plaisir
que méritent vos ouvrages. Ce sera ensuite
l'ornement le plus distingué de ma bibliothé-
que , accompagné de toutes vos productions
qui vous rendent si célèbre et immortel. Je
serais charmée si la situation de votre santé se
rétablît au point que je puisse espérer que
vous ne me flattez pas vainement, et que vous
me procurerez l'agrément de vous voir cet
été ici. Je vous attends pour vous remercier

— de bouche , comme par écrit , de votre obli-
 1752. geante attention , et pour vous marquer com-
 bien je suis votre affectionnée

CHARLOTTE.

L E T T R E X I.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 20 avril.

LA pénitence que vous vous imposez a
 achevé de fléchir mon courroux. Je n'avais
 pu encore oublier votre indifférence. Il ne
 fallait pas moins qu'un pèlerinage à Notre-
 Dame de Bareith pour effacer votre péché.
 Frère *Voltaire* sera pardonné à ce prix. Il sera le
 bien venu ici , et y trouvera des amis empref-
 sés à l'obliger et à lui témoigner leur estime.
 Je doute encore de l'accomplissement de vos
 promesses. Le climat d'Allemagne a-t-il pu en
 si peu de temps réformer la légéreté française ?
 Le voyage de France et d'Italie , réduits en
 châteaux en Espagne , me font craindre le
 même fort pour celui-ci. Soyez donc archi-
 germain dans vos résolutions , et procurez-
 moi bientôt le plaisir de vous revoir.

Quoiqu'absent vous avez eu la faculté de

m'arracher des larmes. J'ai vu hier représenter
votre faux prophète. Les acteurs se sont sur-
passés, et vous avez eu la gloire d'émouvoir
nos cœurs franconiens, qui d'ailleurs ressem-
blent assez aux rochers qu'ils habitent.

1752.

Le marquis d'*Adhémar* a fait écrire, il y a
quatre semaines, à M. de *Folard*. J'ai oublié
de vous le mander dans ma dernière lettre.
Vous jugez bien que ses offres ont été reçues
avec plaisir. *Monperni* lui a écrit en conséquence.
J'espère qu'il fera content des conditions.
Elles sont plus avantageuses que celles qu'il
avait désirées. Elles consistent en 4000 livres,
la table, et l'entretien de ses équipages. Je
vous prie d'achever votre ouvrage et de faire
en sorte qu'il soit bientôt fini. Je vous en
aurai une grande obligation. Vous savez que
le titre qu'il demande n'est point usité en
Allemagne. Comme il répond à celui de
chambellan, il aura ce titre auprès de moi.

Le temps m'empêche de vous en dire davan-
tage aujourd'hui. Soyez persuadé que je ferai
toujours votre amie.

WILHELMINE.

1752.

L E T T R E X I I .

D E L A M E M E .

Le 12 juin.

LE marquis d'*Adhémar* n'est point encore arrivé ici, mais nous l'attendons à toute heure. Il a été malade, ce qui a différé son départ. Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'avoir des *Adhémar* et des *Graffigny* que des *Voltaire*. Il n'y a que le roi qui soit en droit de posséder ceux-ci. Vous me faites éprouver le sort de *Tantale*. Vous me flattez toujours par la promesse de venir faire un tour ici, et lorsque je m'attends à vous voir, mes espérances s'évanouissent. Si vous en aviez eu bonne envie, vous auriez pu profiter de l'absence du roi; mais vous suivez la maxime de beaucoup de grands ministres, qui payent de belles paroles sans effet. J'ai écrit au roi ce que vous me mandez sur son sujet. Il est difficile de le connaître sans l'aimer, et sans s'attacher à lui. Il est du nombre de ces phénomènes qui ne paraissent tout au plus qu'une fois dans un siècle. Vous connaissez mes sentimens pour ce cher frère, ainsi je tranche court sur ce sujet. Nous menons présentement

une vie champêtre. Je partage mon temps entre mon corps et mon esprit : il faut bien foutenir l'un pour conserver l'autre , car je m'aperçois de plus en plus que nous ne pensons et n'agissons que selon que notre machine est montée. Vous semblez devenu bien misanthrope. Vous restez à Potsdam tandis que le roi est à Berlin , et vous vous imaginez qu'un philosophe ne convient point à une noce. On voit bien que vous n'avez jamais tâté du mariage , et que vous ignorez qu'un des points essentiels dans cet état est d'être bon philosophe , surtout en Allemagne. Les quatre vers que vous faites sur ce sujet me paraissent un peu épicuriens , et cet épicurianisme est incompatible avec la misanthropie. Il ne vous faudrait qu'une nouvelle *Uranie* pour vous tirer de vos réflexions noires , et pour vous remettre dans le goût des plaisirs.

Le margrave vous fait bien des amitiés. *Monperni* est toujours de vos amis. Nous parlons souvent de vous ; mais cacochyme , et d'ailleurs accablé d'affaires , il ne peut vous écrire. Ses douleurs diminuent , mais il les a tous les jours pendant quelques heures , et vit comme un moine pour tâcher de se rétablir. Je ne le vois qu'un moment par jour. Il faisait la meilleure pièce de notre petite société. J'espère qu'*Adhémar* y suppléera.

— 1752. Soyez persuadé que je ne cherche que les occasions de vous convaincre de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

P. S. Le roi me dit lorsque j'étais à Berlin qu'il voulait faire écrire l'Esprit de *Bayle*. Si cet ouvrage a eu lieu, et qu'on puisse l'avoir, je vous prie de me le procurer. J'ai reçu un supplément au dictionnaire fait en Angleterre. Selon moi, il répond très-mal à son original.

L E T T R E X I I I.

D E L A M E M E.

Erlang, le premier de novembre.

IL faudrait avoir plus d'esprit et de délicatesse que je n'en ai pour louer dignement l'ouvrage que j'ai reçu de votre part. On doit s'attendre à tout de frère *Voltaire*. Ce qu'il fait de beau ne surprend plus, l'admiration depuis long-temps a succédé à la surprise. Votre poëme sur la loi naturelle m'a enchantée. Tout s'y trouve : la nouveauté du sujet, l'élévation des pensées, et la beauté de la versification. Oserai-je le dire ? il n'y manque qu'une chose pour le rendre parfait. Le sujet

exige plus d'étendue que vous ne lui en avez donné. La première proposition demande surtout une plus ample démonstration. Permettez que je m'instruise, et que je vous fasse part de mes doutes.

1752.

DIEU, dites-vous, a donné à tous les hommes la justice et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné ce qui leur est nécessaire.

DIEU ayant donné à l'homme la justice et la conscience, ces deux vertus sont innées dans l'homme, et deviennent un attribut de son être. Il s'ensuit de toute nécessité que l'homme doit agir en conséquence, et qu'il ne saurait être ni injuste ni sans remords, ne pouvant combattre un instinct attaché à son essence. L'expérience prouve le contraire. Si la justice était un attribut de notre être, la chicane serait bannie; les avocats mourraient de faim; vos conseillers au parlement ne s'occuperaient pas, comme ils font, à troubler la France pour un morceau de pain donné ou refusé; les jésuites et les jansénistes confessaient leur ignorance en fait de doctrine.

Les vertus ne sont qu'accidentelles et relatives à la société. L'amour propre a donné le jour à la justice. Dans les premiers temps les hommes s'entre-déchiraient pour des bagatelles (comme ils font encore de nos jours); il n'y avait ni sûreté pour le domicile, ni

—
1752. fureté pour la vie. Le tien et le mien , malheureuses distinctions (qu'on ne fait que trop de notre temps) bannissaient toute union. L'homme , éclairé par la raison , et poussé par l'amour propre , s'aperçut enfin que la société ne pouvait subsister sans ordre. Deux sentimens attachés à son être , et innés en lui , le portèrent à devenir juste. La conscience ne fut qu'une suite de la justice. Les deux sentimens dont je veux parler sont l'aversion des peines et l'amour du plaisir.

Le trouble ne peut qu'enfanter la peine, la tranquillité est mère du plaisir. Je me suis fait une étude particulière d'approfondir le cœur humain. Je juge par ce que je vois de ce qui a été. Mais je m'enfoncé trop dans cette matière , et pourrais bien , comme *Icare* , me voir précipiter du haut des cieux. J'attends vos décisions avec impatience ; je les regarderai comme des oracles. Conduisez-moi dans le chemin de la vérité , et foyez persuadé qu'il n'y en a point de plus évidente que le désir que j'ai de vous prouver que je suis votre sincère amie.

WILHELMINE.

L E T T R E X I V.

1753.

DU PRINCE FREDERIC DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 16 juin.

MONSIEUR,

JE suis charmé que vous soyez content du peu de séjour que vous avez fait à notre cour. Vous ne devez qu'à vous-même les politesses qu'on vous y a faites. J'aurais été dans la joie si j'avais pu contribuer à vous rendre les jours que vous avez passés avec nous, agréables, pour tâcher de vous témoigner par là mes sentimens qui ne varieront jamais à votre égard. Votre indisposition m'inquiète d'autant plus que je vous crois très-mal logé au *Lion d'or*. J'espère d'apprendre bientôt que vous vous portez mieux, et que vous aurez continué votre route. Toutefois il ne paraît pas, à la lettre que vous m'avez écrite, que vous soyez malade; et il faut être sain pour écrire des lettres aussi énergiques et aussi dégagées d'un fatras d'expressions inutiles. Je suis charmé que vous soyez content de nos salines; elles coûtent beaucoup, cependant les revenus en sont assez considérables. Le grand défaut qu'elles ont, selon moi, c'est que les bâtimens sont trop près les uns des autres, et par

— 1753. conséquent sujets à être mis en cendre au moindre feu ; ce qui serait une perte irréparable.

J'ai lu , ces jours passés , dans M. l'abbé *Nollet* , que la mer n'était salée que parce qu'elle dissout des mines de sel qui se rencontrent dans son lit comme il s'en trouve dans les autres parties de la terre. Je vous prie de m'en dire votre sentiment. Je suis persuadé , comme vous , qu'on ne change jamais un métal en un autre. Je n'avais aussi jamais entendu parler de cet homme qui veut changer le plomb en étain. Nous mettrons cette découverte dans le même rang que ces mines d'acier qu'on croit avoir trouvées dans ce pays ; l'acier n'étant rien autre chose qu'un fer rougi et trempé , par conséquent ne pouvant se trouver naturellement dans la terre. Cela faute , selon moi , aux yeux. Vous avez raison de dire que je suis au-dessus des étiquettes et des formules ; je ne les ai jamais aimées , et les aimerai encore bien moins que jamais avec des personnes comme vous dont je serai toujours charmé de cultiver l'amitié , et que je voudrais convaincre de plus en plus de l'estime la plus parfaite et de la considération la plus distinguée.

FRÉDÉRIC.

P. S. Mon père m'a chargé de vous faire ses complimens.

L E T T R E X V.

1753.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. LE LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Schwetzingen , près de Manheim , le 4 août.

MONSEIGNEUR ,

VOTRE Altesse sérénissime m'a recommandé de lui apprendre la suite de l'aventure odieuse de Francfort. Le roi de Prusse l'a fait défavouer par son envoyé en France. Cependant le brigandage exercé par *Freitag* , qui se dit ministre du roi de Prusse à Francfort , n'a pas encore été réparé ; les effets volés n'ont point été restitués , et on n'a point rendu encore l'argent qu'on avait pris dans nos poches. Il ne faut point de formalités pour voler , et il en faut pour restituer. Il y a grande apparence que le conseil de la ville de Francfort ne voudra pas se couvrir d'opprobre ; et on doit espérer que le roi de Prusse fera justice du malheureux qui , pour se faire valoir , d'un côté auprès de son maître , et de l'autre pour dépouiller des étrangers , a commis des violences si atroces. Il aurait peut-être fallu être

— 1753. sur les lieux pour obtenir une justice plus prompte. Voilà en partie pourquoi j'avais eu dessein de passer quelques semaines à Hanau. Mais ma santé, et les bontés de ma cour m'ont rappelé en France; et je compte y retourner après avoir profité quelque temps des agrémens de la cour de Manheim, dont je jouis sans oublier ceux de la vôtre. Je ferai pénétré toute ma vie, Monseigneur, des bontés dont votre Altesse sérénissime m'a honoré depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Paris. Si j'étais plus jeune, je me flatterais de pouvoir encore venir me mettre à ses pieds. Mais si je n'ai pas cette consolation, j'aurai du moins celle de penser que vous me conservez votre bienveillance; et je ferai attaché à votre Altesse sérénissime jusqu'au dernier moment de ma vie avec le plus profond respect et le plus tendre dévouement.

L E T T R E X V I.

1754.

DU PRINCE FREDERIC DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 16 d'avril.

IL y a long-temps, mon cher ami, que je vous cherche par-tout, et que je ne puis rien entendre de certain de l'endroit de votre séjour. Dernièrement un M. de *Wakenits*, qui vient de Gotha, m'affura que vous étiez à Colmar, et que vous aviez envoyé le deuxième tome des *Annales de l'Empire* à madame la duchesse, et que vous y aviez ajouté une dédicace à la fin pour cette princesse. Il m'est donc impossible de garder plus long-temps le silence sans vous demander des nouvelles de votre santé; j'y prends trop de part pour tarder davantage à m'en informer. J'ai lu avec plaisir le premier tome de vos *Annales*. On y remarque partout le feu qui brille dans tous vos écrits; et quoique cette façon d'écrire ne soit pas en elle-même si agréable que l'histoire, vous y avez donné cependant une tournure qui convient et qui est digne de son auteur, dont les ouvrages l'immortaliseront.

J'ai fait venir, il y a quelque temps, de Hollande, tous ces ouvrages. Je les relis tant

— que je peux, et je fouhaiterais d'avoir plus
 1754. de mémoire pour n'en rien perdre. Ils ne
 quittent point ma table, et d'abord que j'ai
 un moment à moi, je m'entretiens avec vous
 par le moyen de vos ouvrages. Permettez que
 je vous fasse reffouvenir que vous m'en avez
 promis une édition complète.

Faites-moi le plaisir de me donner bientôt
 de vos nouvelles. Il y en a qui difent que vous
 allez à Bareith, d'autres que vous retournerez à
 Berlin. J'y prends trop de part pour ne pas
 m'y intéreffer vivement. Votre amitié me fera
 toujours précieufe; comptez fur un parfait
 retour de mon côté, étant avec toute la con-
 fidération imaginable

FRÉDÉRIC, *prince héréditaire de Hefse.*

L E T T R E X V I I.

1754.

D U M E M E.

Cassel, le 7 mai.

VOTRE lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaisir. Je vous suis bien obligé des Annales de l'Empire que vous m'avez envoyées. J'ai commencé à les lire, et j'en suis presque à la fin du premier tome. Je souhaiterais de trouver quelque chose qui pût être à votre goût dans ces pays, pour vous l'offrir. Vous ne me dites rien de l'état de votre santé. Je veux donc la croire bonne pour ma propre satisfaction.

Le cabinet de physique me ferait grand plaisir si nous n'en étions richement pourvus mon père et moi. J'ose même dire que le mien est fort complet. Il n'en est pas de même des tableaux dont je serai charmé d'avoir une liste des largeurs et hauteurs, en y joignant les prix, comme aussi les sujets. J'ai grande opinion des deux tableaux du *Guide* et de *Paul Véronèse*. Le lustre d'émail me ferait aussi plaisir si j'en savais la grandeur, de même que des statues.

Je compte aller passer quelques mois à Aix-la-chapelle et à Spa. L'exercice m'occupe à présent; c'est de ces choses qui fatiguent beaucoup le corps, sans donner de la nourriture à

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * E e*

— 1754. l'esprit. La lecture est un de mes amusemens les plus chéris. Je préfère celle qui fournit à la réflexion; les livres qui traitent de physique, d'astronomie, de nouvelles découvertes, me font grand plaisir. Il a paru ces jours passés un livre intitulé Songes physiques. On l'attribue à M. de *Maupertuis*. Le titre m'invita à le lire. Le sublime auteur y traite de toutes les matières imaginables. Il prétend que la gêne est le principe de tout ce qu'on fait dans ce monde; qu'un homme qui se tue, le fait pour sortir de l'état de gêne où il croit être, pour chercher mieux; que quelqu'un qui boit, le fait pour sortir de l'état de gêne où la soif le retenait. Enfin, il fait de cela un système, et en tire des conséquences extrêmement forcées. Tout ce que l'on peut dire, à l'honneur de l'auteur et du livre, c'est que ce sont des songes qu'il réfutera peut-être à son réveil. Ces songes peuvent aller de pair avec les lettres du même auteur, où il nous parle de la ville latine, des terres Australes, &c. Le style en est extrêmement confus; aussi les éditeurs n'ont pu s'empêcher de dire, dans leur préface, que l'auteur avait promis un dernier songe pour expliquer les autres.

Conservez-moi votre souvenir, et soyez persuadé, mon cher ami, de ma parfaite et sincère amitié.

FRÉDÉRIC.

P. S. Les cérémonies m'ennuient; aussi voyez-vous bien que je n'en fais pas à la fin de ma lettre. Mon père et la princesse vous font leurs complimens. Quel ne serait pas le plaisir que je ressentirais de vous voir en Allemagne! 1754.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A S. A. S. LE PRINCE HEREDITAIRE DE
HESSE-CASSEL.

14 mai.

MONSEIGNEUR,

Je suis toujours émerveillé de votre belle écriture. La plupart des princes griffonnent, et votre Altesse sérénissime aura peine à trouver des secrétaires qui écrivent aussi bien qu'elle. Permettez-moi d'en dire autant de votre style. Ce que vous dites des Songes physiques est bien digne d'un esprit fait pour la vérité. Je ne fais qui est l'auteur de cet ouvrage, que je n'ai point vu; mais votre extrait vaut assurément mieux que le livre.

On fait à présent à Colmar une expérience de physique fort au-dessus de celles de l'abbé

— 1754. *Nollet*. Elle est doublement de votre ressort, puisque vous êtes physicien et prince: il s'agit de tuer le plus d'hommes qu'on pourra, au meilleur marché possible, au moyen d'une poudre nouvelle, faite avec du sel qu'on convertit en salpêtre, Le secret a déjà fait beaucoup de bruit en Allemagne, et a été proposé en Angleterre et en Danemarck. En effet, on a fait du bon salpêtre avec du sel, en y versant beaucoup de nitre; c'est-à-dire, on a fait du salpêtre avec du salpêtre, à grands frais, comme on fait de l'or; et ce n'est pas là notre compte. Les deux opérateurs qui travaillent à Colmar en présence des députés de la compagnie des poudres en France, ont demandé quatre cents cinquante mille écus d'Allemagne pour leur secret, et un quart dans le bénéfice de la vente. Ces propositions ont fait croire qu'ils sont sûrs de leur opération. L'un est un baron de Saxe nommé *Plancts*, l'autre un notaire de Manheim nommé *Boull* qui fait actuellement de l'or aux Deux-Ponts, et qui a quitté son creuset pour les chaudières de Colmar. Il y a trois mois qu'ils disent que la conversion se fera demain. Enfin, le baron est parti pour aller demander en Saxe de nouvelles instructions à un de ses frères qui est grand magicien. Le notaire reste toujours pour achever son acte authentique, et il attend

patiemment que le nitre de l'air vienne cuire son fel dans ses chaudières et le faire salpêtre. 1754.

Il est bien beau à un homme comme lui de quitter le grand œuvre pour ces bagatelles. Jusqu'à présent le nitre de l'air ne l'a pas exaucé; mais il ne doute pas du succès. Voilà de ces cas où il ne faut avoir de foi que celle de *S^t Thomas*, et demander à voir et à toucher.

Je suis bien fâché, Monseigneur, d'aller à Plombières pendant que votre Altesse sérénissime va à Spa et à Aix. Peut-être ne dirigerai-je pas toujours ma course si mal.

Je renouvelle à votre Altesse sérénissime, Monseigneur, mon respect, &c.

LETTRE XIX.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 28 février.

Nous sommes deux à vous écrire cette lettre; l'un est un abbé qui écrit sur la musique, non pas en musicien, mais en philosophe, grand admirateur de *M. de Voltaire*, et qui réunit l'âme de *Socrate* et l'esprit de *Pythagore*; et l'autre enfin est un jeune suève que vous avez grondé quelquefois, et qui n'a d'autre mérite que celui d'aimer beaucoup

— vous et la vérité , et un peu la gloire. Notre
1755. lettre sera remplie de questions. Nous voulons
jouir de cet esprit philosophique qui voit,
qui comprend , qui fait , qui éclaire tous les
sujets sur lesquels il se répand.

D'abord ce même abbé , qui peut dire la
messe et qui ne la dit pas , qui adore vos
ouvrages , quoiqu'ils renversent des préjugés,
qui ne va point à vos tragédies parce que les
trop grandes émanations l'incommodent, vou-
drait savoir de vous , Monsieur (vous voyez
bien que je ne fais qu'écrire ce que l'on me
dicte , car j'aurais dit : Mon cher maître) , si
M. de *Montesquieu* , qui avait de la probité,
ne renvoyait point en secret à nombre d'au-
teurs qui assurément ne vous sont pas incon-
nus , une bonne partie de l'estime que le public
lui a accordée ?

Pour moi , sans consulter *Montesquieu* , je
ferais bien aise de savoir de vous quelle doit
être la philosophie des princes ?

L'abbé , car je ne fais quel démon l'a mis
aux trousses de M. de *Montesquieu* , vous
demande si le président a imaginé avant que
de penser , ou s'il a pensé avant que d'ima-
giner ?

Et moi , je vous demande si un prince qui
gouverne despotiquement peut ne pas craindre
le diable ? et si les loups bleus font plus de

mal que les ours noirs qui travaillent sans relâche à rappeler la barbarie que les arts et les sciences repoussent avec peine? A propos d'ours, l'archevêque est exilé. 1755.

Autre question de l'abbé, qui s'imagine que la mère babillarde du marquis, dans votre comédie de Nanine, est la parodie du babillard *Polydore* de la *Méropé* du marquis *Maffei*.

Pour moi, qui aime fort à rendre justice aux héros, je vous prie de me dire s'il vaut mieux sacrifier le tout à une de ses parties, ou n'avoir pas leurs cinquante mille hommes, et faire le bonheur de son peuple?

L'abbé et moi nous voulons bien vous épargner un millier de questions que nous avons encore à vous faire, pour nous livrer tout entiers à l'enthousiasme dont vous nous avez remplis.

Maintenant que mon second ne s'en mêle plus, je vous prie de me dire s'il est vrai qu'on imprime la Pucelle. Ce serait le comble de la perfidie, et vraisemblablement vous sauriez à qui vous en prendre. Je ne le crois pas. Le trait serait trop noir. J'aime toujours mon maître, car il est impossible de ne le pas aimer. C'est avec ces sentimens que je serai toujours votre très-humble et très-dévoué serviteur,

LOUIS-EUGÈNE, *duc de Wurtemberg.*

1755.

L E T T R E X X.

D U M E M E.

A Paris, le 2 mai.

LE porteur de cette lettre, Monsieur, est un garçon auquel je m'intéresse sincèrement. Il s'appelle *Fierville*, et il est attaché à la cour de son Altesse royale madame la margrave de Bareith. C'est un très-bon acteur, et qui s'est surtout appliqué à remplir les rôles principaux de vos tragédies. Il vous a étudié avec beaucoup de soin, et il m'a demandé une lettre pour vous, que je lui ai accordée avec bien du plaisir.

Je suis dans la douleur la plus profonde. Naguère que d'*Han....*, par sa mauvaise conduite, s'est montré indigne de l'opinion que j'avais conçue de lui; je dis mauvaise conduite pour n'en pas dire plus; et aujourd'hui je viens de perdre un ami, qui était le vôtre; un homme dont les connaissances étaient aussi étendues, le génie aussi élevé que son ame était simple; M. de *Lironcourt* est mort. Je l'ai toujours regardé comme une machine merveilleuse; toute la nature était rassemblée dans sa tête. O vous qui êtes sensible, jugez
de

de mon affliction ! il est mort le moment après m'avoir rendu les plus grands services. 1755. Il laisse une famille nombreuse , fans bien , défolée , et fon malheur ferait affreux , fi elle n'était appuyée du plus noble , du plus généreux , du plus aimable des hommes. Quand je vous dirai que ce protecteur est M. le duc de *Nivernois* , vous cesserez de la plaindre. Oui , les soins officieux qu'il daigne prendre pour elle , m'attachent à lui pour toujours. Il est digne d'être aimé de vous ; mais je finis , car la douleur et l'admiration m'empêchent de vous en dire davantage.

Je vous aime du fond de mon cœur.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE XXI.

DU PRINCE DE VIRTEMBERG.

A Paris , ce 4 juin.

J'AI reçu les deux lettres , Monsieur , que vous m'avez écrites , la première concernant notre calculateur , et la seconde dans laquelle vous me parlez de la Pucelle.

D'abord je vous promets de ne me plus rapporter au calcul des autres , et de laisser pendus ceux que leur mérite a élevés à ce

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * F f*

— sublime degré d'honneur; secondement, je
 1755. vous assure de ne me plus livrer aux appa-
 rences, et d'approfondir le caractère de ceux
 qui voudront bien s'attacher à moi.

Pour ce qui est de la Pucelle, je croirais
 vous manquer si j'acceptais vos offres, et
 j'ose vous engager ma parole d'honneur que
 je n'en ai pas le moindre lambeau. Soyez
 sûr que je vous l'aurais envoyée, et que je
 préfère infiniment votre tranquillité au plaisir
 que je pourrais goûter. J'en connais à la
 vérité quelques copies, mais elles sont dans
 des mains qui ne me permettent pas de les
 soupçonner. Rassurez-vous, et soyez bien
 persuadé que je conserverai votre lettre pour
 l'opposer à tout ce qu'on pourrait faire de
 contraire à vos intentions.

Puisse-je trouver des occasions propres à
 vous témoigner la tendre amitié avec laquelle
 je suis, Monsieur, votre très-humble et très-
 dévoué serviteur,

LOUIS, *duc de Wirtemberg.*

LETTRE XXII.

1755.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 27 novembre.

JE viens de recevoir dans le moment, Monsieur, cet exemplaire imprimé de la Pucelle. Je me fais un scrupule de l'avoir autrement que par vous. Ainsi je vous l'envoie tel qu'on me l'a apporté, sans l'avoir fait couper, et par conséquent sans l'avoir lu.

Je crois que vous serez convaincu maintenant qu'on vous trompait en vous assurant que j'en avais sept chants. Je ne veux vos ouvrages que par vos mains, et non par celles de vos ennemis qui ont intérêt à les falsifier.

Je vous prie de m'aimer toujours un peu, et d'être persuadé de la tendre amitié avec laquelle je serai toujours, Monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

1756.

L E T T R E X X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E ,

A U P R I N C E L O U I S D E V I R T E M B E R G .

Aux Délices , le 14 juin.

U N fuisse , un solitaire , un de vos ferviteurs les plus tendrement attachés , qui ne lit point les gazettes , qui ne fait rien de ce qui se passe dans ce monde , fait pourtant que votre Altesse sérénissime est au milieu des coups de canon , dans une île de la Méditerranée , qui appartenait autrefois à *Vénus* , ensuite aux Carthaginois ; qui n'était pas faite pour des Anglais , et qui sera bientôt toute entière à M. le maréchal de *Richelieu*. Si vous êtes là , Monseigneur , comme je n'en doute pas , vous avez très-bien fait d'y venir en si bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon ou au bivouac : on ne peut pas toujours exposer sa vie , quelque agréable que cela soit. Il y a toujours du temps de rester avec la gloire , et c'est ce qui m'encourage à écrire à votre Altesse sérénissime. Je me donne rarement cet honneur ,

parce que les plaisirs ne sont pas faits pour moi. Un vieux malade , retiré sur les bords d'un lac , n'est plus fait pour entretenir un jeune prince guerrier , quelque philosophe que soit ce prince. 1756.

Si dans les momens de relâche que vous donne le siège , vous vous occupez à lire , il paraît depuis peu des Mémoires du feu marquis de *Torcy* , dignes d'être lus de votre Altesse. Elle y verra un détail vrai et instructif des humiliations que *Louis XIV* eut à effuyer pendant qu'il demandait grâce aux Hollandais. Vous contribuez actuellement , Monseigneur , à une gloire aussi grande que ces abaissemens furent tristes.

La Beaumelle , après avoir déterré , je ne sais comment , les-Lettres de madame de *Maintenon* , en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits , et encore moins de philosophie.

Le même *la Beaumelle* a compilé sur des manuscrits six volumes de Mémoires pour servir à l'histoire de *Louis XIV* et de la cour ; mais il a mêlé , au peu de vérités que ces Mémoires contenaient , toutes les faussetés que l'envie de vendre son livre lui a suggérées , et toutes les indécences de son caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité , Monseigneur , quand

— 1756. je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans un pays où j'ai fait autrefois ma cour à votre Altesse, et que ce n'est pas dans ce pays-là que je voudrais lui renouveler mes hommages.

Je crois que M. le prince de *Beauvau* a souvent le bonheur de vous voir. C'est après vous, Monseigneur, celui dont je suis le plus fâché d'être éloigné. Votre Altesse sérénissime fait à quel point et avec quel tendre respect je lui ferai toujours dévoué.

L E T T R E X X I V.

D E M. D E V O L T A I R E,

A MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Auguste.

MADAME,

— 1757. M O N cœur est touché plus que jamais de la bonté et de la confiance que votre Altesse royale daigne me témoigner. Comment ne ferais-je pas attendri avec transport ? Je vois que c'est uniquement votre belle ame qui vous rend malheureuse. Je me sens né pour

être attaché avec idolâtrie à des esprits supérieurs et sensibles qui pensent comme vous. 1757.
 Vous savez combien dans le fond j'ai toujours été attaché au roi votre frère. Plus ma vieillesse est tranquille, plus j'ai renoncé à tout, plus je me suis fait une patrie de la retraite ; et plus je suis dévoué à ce roi philosophe. Je ne lui écris rien que je ne pense du fond de mon cœur ; rien que je ne croye très-vrai, et si ma lettre paraît convenable à votre Altesse royale, je la supplie de la protéger auprès de lui comme les précédentes. (1)

Votre Altesse royale trouvera dans cette lettre des choses qui se rapportent à ce qu'elle a pensé elle-même. Quoique les premières insinuations pour la paix n'aient pas réussi, je suis persuadé qu'elles peuvent enfin avoir du succès. Permettez que j'ose vous communiquer une de mes idées. J'imagine que le maréchal de *Richelieu* serait flatté qu'on s'adressât à lui. Je crois qu'il pense qu'il est nécessaire de tenir une balance ; et qu'il serait fort aise que le service du roi son maître s'accordât avec l'intérêt de ses alliés et avec les vôtres. Si dans l'occasion vous vouliez le faire sonder, cela ne serait pas difficile. Personne ne serait plus propre que M. de *Richelieu* à remplir un tel ministère. Je ne prends

(1) Voyez les lettres au roi ; année 1757. Tome III.

— 1757. la liberté d'en parler, Madame, que dans la supposition que le roi votre frère fût obligé de prendre ce parti; et j'ose vous dire qu'en ce cas il vous aurait beaucoup d'obligation, quand même les conjonctures le forceraient à faire des sacrifices. Je hafarde cette idée, non pas comme une proposition, encore moins comme un conseil, il ne m'appartient pas d'oser en donner, mais comme un simple souhait qui n'a sa source que dans mon zèle.

L E T T R E X X V.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 19 août.

ON ne connaît ses amis que dans le malheur. La lettre que vous m'avez écrite fait bien honneur à votre façon de penser. Je ne saurais vous témoigner combien je suis sensible à votre procédé. Le roi l'est autant que moi. Vous trouverez ci-joint un billet qu'il m'a ordonné de vous remettre. Ce grand-homme est toujours le même. Il soutient ses infortunes avec un courage et une fermeté digne de lui. Il n'a pu transcrire la lettre qu'il vous écrivait. Elle commençait par des

vers. Au lieu d'y jeter du sable, il a pris l'encrier, ce qui est cause qu'elle est coupée. 1757.
 Je suis dans un état affreux, et ne survivrai pas à la destruction de ma maison et de ma famille. C'est l'unique consolation qui me reste. Vous aurez de beaux sujets de tragédies à travailler. O temps ! ô mœurs ! Vous ferez peut-être verser des larmes par une représentation illusoire, tandis qu'on contemple d'un œil sec les malheurs de toute une maison, contre laquelle, dans le fond, on n'a aucune plainte réelle. Je ne puis vous en dire davantage ; mon ame est si troublée que je ne fais ce que je fais. Mais quoi qu'il puisse arriver, soyez persuadé que je suis plus que jamais votre amie.

WILHELMINE.

LETTRE XXVI.

DE LA MÊME. (1)

Le 12 septembre.

VOTRE lettre m'a sensiblement touchée ; celle que vous m'avez adressée pour le roi a fait le même effet sur lui. J'espère que vous serez satisfait de sa réponse pour ce qui vous

(1) Cette lettre est rapportée par M. de *Voltaire*, dans le *Commentaire historique*. *Mél. littér.* tome III.

— 1757. concerne ; mais vous le ferez auffi peu que moi de fes réfolutions. Je m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque impreffion fur fon eſprit. Vous verrez le contraire dans le billet ci-joint. Il ne me reſte qu'à fuivre ſa deſtinée , ſi elle eſt malheureuſe. Je ne me ſuis jamais piquée d'être philoſophe. J'ai fait mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à mépriſer les grandeurs et les richesses ; mais je n'ai rien trouvé dans la philoſophie qui puiſſe guérir les plaies du cœur , que le moyen de ſ'affranchir de ſes maux en ceſſant de vivre. L'état où je ſuis eſt pire que la mort. Je vois le plus grand-homme du ſiècle, mon frère , mon ami, réduit à la plus affreuſe extrémité. Je vois ma famille entière expoſée aux dangers et aux périls ; ma patrie déchirée par d'impitoyables ennemis ; le pays où je ſuis peut-être menacé de pareils malheurs. Plût au ciel que je fuſſe chargée toute ſeule des maux que je viens de vous décrire ! Je les ſouffrirais , et avec fermeté.

Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez , par la part que vous prenez à ce qui me regarde , de vous ouvrir mon cœur. Hélas ! l'eſpoir en eſt preſque banni. La fortune , lorsqu'elle change , eſt auffi conſtante dans ſes perſécutions que dans ſes faveurs. L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples ; mais je n'y

en ai point trouvé de pareils à celui que nous voyons , ni une guerre aussi inhumaine et cruelle , parmi des peuples policés. Vous gémiriez si vous saviez la triste situation de l'Allemagne et de la Prusse. Les cruautés que les Russes commettent dans cette dernière font frémir la nature. Que vous êtes heureux dans votre hermitage , où vous vous reposez sur vos lauriers , et où vous pouvez philosopher de sang froid sur l'égarement des hommes ! Je vous y souhaite tout le bonheur imaginable. Si la fortune nous favorise encore , comptez sur toute ma reconnaissance ; et je n'oublierai jamais les marques d'attachement que vous m'avez données : ma sensibilité vous en est garant ; je ne suis jamais amie à demi , et je le serai toujours véritablement de frère *Voltaire.*

WILHELMINE.

Bien des complimens à madame *Denis* ; continuez , je vous prie , d'écrire au roi.

1757.

L E T T R E X X V I I.

D E L A M E M E.

LETTRE DES PANDOURES AU FRERE SUISSE.

POURQUOI nous nommez-vous vilains? Nous pillons, nous saccoignons, et sommes larrons privilégiés, cela est vrai. Sommes-nous en cela plus condamnables que ceux qui gouvernent le monde, que les auteurs qui dérobent les pensées d'autrui, et que les saints du paradis, qui, pour fonder des églises et des couvens, s'approprièrent les biens du peuple et des particuliers? Non assurément. Rendez-nous donc plus de justice, et souhaitez, au lieu de nous injurier, que les souverains de l'Europe suivent à l'avenir notre exemple; qu'ils deviennent aussi avides que nous de posséder vos lettres, qu'ils apprennent par leur lecture à devenir philosophes, et pandoures de la vertu. Si jamais nous avons le bonheur de vous attraper, nous tâcherons de piller votre esprit et vos connaissances, pour nous venger de votre mépris. Nos *Rossignants* feront alors métamorphosés en *Pégases*, et nous saurons bien, avec le secours d'une

certaine dame , qui se nomme *Raison* , vous empêcher de faire des neuvaines contre nous. 1757.
Adieu.

P. S. J'ai reçu toutes vos lettres , et j'y répons à la fois. Le plan de la comédie italienne n'est pas tout-à-fait assez juste. Mais il me fiérait mal de vouloir critiquer vos ouvrages. La sœur de *Mézetin* n'ose se mêler que de ce qui la regarde , et d'ailleurs il est bien dangereux d'entreprendre de jouer la comédie , puisqu'on risque d'être enlevé par les pandoures , ou que les rôles ne soient interceptés. Il y a plus de quatre semaines que je n'ai aucunes nouvelles du roi. Il se peut qu'il m'ait écrit , ce que je crois très-sûrement ; mais je pense que ses lettres ont peut-être pris des routes qui ne conduisent pas ici.

On dit que les Français ont reçu un petit échec à Bremen , et qu'il y a eu sept mille hommes de battus. Les Suédois sont au pis en Poméranie. Leur cavalerie s'est retirée dans l'île de Rugen. L'infanterie est à Stralsund où on les a bloqués et où on va les bombarder. Voilà tout ce que je fais. Mon frère de Prusse m'a adressé cette lettre pour vous. Vous pouvez voir par la date combien les lettres arrivent régulièrement ici. Je plains votre

— 1757. aveuglement de ne croire qu'un Dieu, et de renier J.... Comment ferez-vous pour plaider votre cause? Si quelque chose pouvait me divertir encore, ce serait de voir votre apologie. Adieu, donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et surtout de celles de mon amant. Veuille le Ciel qu'elles soient bonnes!

WILHELMINE.

J'ai oublié de vous dire que c'est moi qui suis la pandoure. Je me suis méprise, et j'ai envoyé un papier blanc au roi au lieu de votre lettre que j'ai retrouvée. Je l'ai fait repartir. Si elle arrive à bon port, vous aurez bientôt réponse.

L E T T R E X X V I I I. 1757.

D E L A M E M E.

Le 16 octobre.

ACCABLÉE par les maux de l'esprit et du corps, je ne puis vous écrire qu'une petite lettre. Vous en trouverez une ci-jointe, qui vous récompensera au centuple de ma brièveté. Notre situation est toujours la même. Un tombeau fait notre point de vue. Quoique tout semble perdu, il nous reste des choses qu'on ne pourra nous enlever: c'est la fermeté et les sentimens du cœur. Soyez persuadé de notre reconnaissance, et de tous les sentimens que vous méritez par votre attachement et votre façon de penser, digne d'un vrai philosophe.

W I L H E L M I N E.

 1757.

L E T T R E X X I X.

D E L A M E M E.

Le 8 d'octobre.

V o s lettres me font toutes bien parvenues. L'agitation de mon esprit a si fort accablé mon corps que je n'ai pu vous répondre plutôt. Je suis surpris que vous soyez étonné de notre désespoir. Il faut que les nouvelles soient bien rares dans vos cantons , puisque vous ignorez ce qui se passe dans le monde. J'avais dessein de vous faire une relation détaillée de l'enchaînement de nos malheurs. Ma faiblesse y a mis obstacle. Je ne vous la ferai que très-abrégée. La bataille de Kolin était déjà gagnée, et les Prussiens étaient les maîtres du champ de bataille , sur la montagne , à l'aile droite des ennemis , lorsqu'un certain mauvais génie, que vous n'aimiez point, s'avisa , contre les ordres exprès qu'il avait reçus du roi , d'attaquer le corps de bataille autrichien ; ce qui causa un grand intervalle entre l'aile gauche prussienne , qui était victorieuse , et ce corps. Il empêcha aussi que cette aile fût soutenue. Le roi boucha le vide avec deux régimens de cavalerie. Une décharge de canons à cartouche les fit reculer et fuir. Les Autrichiens ,
 qui

qui avaient eu le temps de se reconnaître , tombèrent en flanc et à dos sur les Prussiens. Le roi , malgré son habileté et ses peines , ne put remédier au désordre. Il fut en danger d'être pris ou tué. Le premier bataillon des gardes à pied lui donna le temps de se retirer , en se jetant devant lui. Il vit massacrer ses braves gens , qui périrent tous , à la réserve de deux cents , après avoir fait une cruelle boucherie des ennemis. Le blocus de Prague fut levé le lendemain. Le roi forma deux armées. Il donna le commandement de l'une à mon frère de Prusse , et garda l'autre. Il tira un cordon depuis Lissa jusqu'à Leitmeritz où il posa son camp. La désertion se mit dans son armée. De près de trente mille saxons à peine il en resta deux à trois mille. Le roi avait en face l'armée de *Nadaſti* , mon frère qui était à Lissa celle de *Tawn*. Mon frère tirait ses vivres de Zittaw , le roi du magasin de Leitmeritz. *Tawn* passa l'Elbe , et déroba une marche au prince de Prusse. Il prit Gabel où étaient quatre bataillons prussiens , et marcha à Zittaw. Le prince décampa pour aller au secours de cette ville. Il perdit les équipages et les pontons , les voitures étant trop larges et ne pouvant passer par les chemins étroits des montagnes. Il arriva à temps pour sauver la garnison et une partie du magasin. Le roi

1757.

— fut obligé de rentrer en Saxe. Les deux
 1757. armées combinées campèrent à Bautzen et
 Bernstadt, celle des Autrichiens entre Gorlitz
 et Schonaw dans un poste inattaquable. Le
 17 de septembre le roi marcha à l'ennemi pour
 tâcher de s'emparer de Gorlitz. Les deux
 armées en présence se canonnèrent sans effet ;
 mais les Prussiens parvinrent à leur but et
 prirent Gorlitz. Ils se campèrent alors depuis
 Bernstadt sur les hauteurs de Javernic, jusqu'à
 la Neisse, où le corps du général *Vinterfeld*
 commençait, s'étendant jusqu'à Radomeritz.
 L'armée du prince de *Soubise*, combinée avec
 celle de l'Empire, s'était avancée jusqu'à
 Erfort. Elle pouvait couper l'Elbe, en se
 postant à Leipzick, ce qui aurait rendu la
 position du roi fort dangereuse. Il quitta donc
 l'armée, dont il donna le commandement au
 prince de *Bevern*, et marcha avec beaucoup
 de précipitation et de secret sur Erfort. Il
 faillit à surprendre l'armée de l'Empire; mais
 ces troupes craintives s'enfuirent en désordre
 dans les défilés impénétrables de la Thuringe,
 derrière Eifenach. Le prince de *Soubise*, trop
 faible pour s'opposer aux Prussiens, s'y était
 déjà retiré. Ce fut à Erfort et ensuite à Naum-
 bourg où le destin déchaîna ses flèches empoi-
 sonnées contre le roi. Il apprit l'indigne traité
 conclu par le duc de *Cumberland*, la marche

du duc de *Richelieu*, la mort et la défaite de *Vinterfeld*, qui fut attaqué par tout le corps de *Nadasti*, consistant en vingt-quatre mille hommes, et n'en ayant que six mille pour se défendre; l'entrée des Autrichiens en Silésie, et celle des Suédois dans l'Uter-Marc, où ils semblaient prendre la route de Berlin. Joignez à cela la Prusse depuis Memmel jusqu'à Königsberg réduite en un vaste désert: voilà un échantillon de nos infortunes. Depuis, les Autrichiens se sont avancés jusqu'à Breslaw. L'habile conduite du prince de *Bevern* les a empêchés d'y mettre le siège. Ils sont présentement occupés à celui de Schweidnitz. Un de leurs partis, de quatre mille hommes, a tiré des contributions de Berlin même. L'arrivée du prince *Maurice* leur a fait vider le pays du roi. Dans ce moment, on vient me dire que Leipfick est bloqué; mon frère de Prusse y est fort malade; le roi est à Torgau; jugez de mes inquiétudes et de mes douleurs: à peine suis-je en état de finir cette lettre. Je tremble pour le roi, et qu'il ne prenne quelque résolution violente. Adieu, souhaitez-moi la mort, c'est ce qui pourra m'arriver de plus heureux.

WILHELMINE.

1757.

L E T T R E X X X,

D E L A M E M E.

Le 23 de novembre.

MON corps a succombé sous les agitations de mon esprit, ce qui m'a empêché de vous répondre. Je vous entretiendrai aujourd'hui de nouvelles bien plus intéressantes que celles de mon individu. Je vous avais mandé que l'armée des alliés bloquait Leipfick; je continue la narration. Le 26, le roi se jeta dans la ville avec un corps de dix mille hommes; le maréchal *Keit* y était déjà entré avec un pareil nombre de troupes; il y eut une vive escarmouche entre les Autrichiens, ceux de l'Empire et les Pruffiens: les derniers remportèrent tout l'avantage, et prirent cinq cents autrichiens. L'armée alliée se retira à Mersbourg; elle brûla le pont de cette ville et celui de *Veiffenfeld*; celui de Halle avait déjà été détruit. On prétend que cette subite retraite fut causée par les vives représentations de la reine de Pologne, qui prévint, avec raison, la ruine totale de Leipfick, si on continuait à l'assiéger. Le projet des Français

était de se rendre maîtres de la Sale. Le roi —
 marcha sur Mersbourg, où il tomba sur l'arrière- 1757.
 garde française, s'empara de la ville, où il
 fit cinq cents prisonniers français. Les Autri-
 chiens, pris à l'escarmouche devant Leipfick,
 avaient été enfermés dans un vieux château sur
 les murs de la ville. Ils furent obligés de céder
 leur gîte aux cinq cents français, parce qu'il
 était plus commode, et on les mit dans la
 maison de correction. C'est pour vous marquer
 les attentions qu'on a pour votre nation que je
 vous fais part de ces bagatelles. Le maréchal
Keit marcha à Halle où il rétablit le pont. Le
 roi, n'ayant point de pontons, se servit de
 treteaux sur lesquels on assura des planches,
 et releva de cette façon les deux ponts de
 Mersbourg et de Veiffenfeld. Le corps qu'il
 commandait se réunit à celui du maréchal
Keit à Bornerode. Ce dernier avait tiré à lui
 huit mille hommes, commandés par le prince
Ferdinand de Brunsvick. On alla reconnaître,
 le 4, l'ennemi campé sur la hauteur de Saint-
 Michel; le poste n'étant pas attaquant, le
 roi fit dresser le camp à Rosback, dans une
 plaine. Il avait une colline à dos, dont la
 pente était fort douce. Le 5, tandis que le
 roi dînait tranquillement avec ses généraux,
 deux patrouilles vinrent l'avertir que les enne-
 mis faisaient un mouvement sur leur gauche.

1757. — Le roi se leva de table ; on rappela la cavalerie qui était au fourrage , et on resta tranquille , croyant que l'ennemi marchait à Freiburg , petite ville qu'il avait à dos ; mais on s'aperçut qu'il tirait sur le flanc gauche des Prussiens. Sur quoi le roi fit lever le camp , et défila par la gauche sur cette colline , ce qui se fit au galop , tant pour l'infanterie que pour la cavalerie. Cette manœuvre , selon toute apparence , a été faite pour donner le change aux Français. Aussitôt , comme par un coup de sifflet , cette armée en confusion fut rangée en ordre de bataille sur une ligne. Alors l'artillerie fit un feu si terrible que des français , auxquels j'ai parlé , disent que chaque coup tuait ou blessait huit ou neuf personnes. La mousqueterie ne fit pas moins d'effet. Les Français avançaient toujours en colonne pour attaquer avec la baïonnette. Ils n'étaient plus qu'à cent pas des Prussiens lorsque la cavalerie prussienne , prenant un détour , vint tomber en flanc sur la leur avec une furie incroyable. Les Français furent culbutés et mis en fuite. L'infanterie , attaquée en flanc , foudroyée par les canons , et chargée par six bataillons et le régiment des gendarmes , fut taillée en pièces et entièrement dispersée.

Le prince *Henri* , qui commandait à la droite du roi , a eu la plus grande part à

cette victoire, où il a reçu une légère blessure. —
 La perte des Français est très-grande. Outre 1757.
 cinq mille prisonniers et plus de trois cents
 officiers pris dans cette bataille, ils ont perdu
 presque toute l'artillerie. Au reste, je vous
 mande ce que j'ai appris de la bouche des
 fuyards et de quelques rapports d'officiers
 prussiens. Le roi n'a eu que le temps de me
 notifier sa victoire, et n'a pu m'envoyer la
 relation. Le roi distingue et soigne les officiers
 français, comme il pourrait faire les siens
 propres. Il a fait panser les blessés en sa pré-
 sence, et a donné les ordres les plus précis
 pour qu'on ne leur laisse manquer de rien.
 Après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Spiel-
 berg, il est retourné à Leipzick, d'où il est
 reparti le 10 pour marcher à Torgau. Le général
Marchal des Autrichiens faisant mine d'entrer
 dans le Brandebourg avec treize ou quatorze
 mille hommes, à l'approche des Prussiens,
 ce corps a rétrogradé à Bautzen en Lusace.
 Le roi le poursuit pour l'attaquer s'il le peut.
 Son dessein est d'entrer ensuite en Silésie. Mal-
 heureusement nous avons appris aujourd'hui
 la reddition de Schweidnitz, qui s'est rendu
 le 13 après avoir soutenu l'assaut, ce qui me
 rejette dans les plus violentes inquiétudes.
 Pour répondre aux articles de vos deux lettres,
 je vous dirai que la furdité devient un mal

— 1757. épidémique en France. Si j'osais, j'ajouterais qu'on y joint l'aveuglement. Je pourrais vous dire bien des choses de bouche, que je ne puis confier à la plume, par où vous seriez convaincu des bonnes intentions qu'on a eues. On les a encore. J'écrirai au premier jour au cardinal (1). Assurez-le, je vous prie, de toute mon estime, et dites-lui que je persiste toujours dans mon système de Lyon, mais que je souhaiterais beaucoup que bien des gens eussent sa façon de penser; qu'en ce cas nous serions bientôt d'accord. Je suis bien folle de me mêler de politiquer. Mon esprit n'est plus bon qu'à être mis à l'hôpital. Vous me faites faire des efforts tant d'esprit que de corps, pour écrire une si longue lettre. Je ne puis vous procurer que le plaisir des relations. Il faut bien que j'en profite, ne pouvant vous en procurer de plus grands, et tels que ma reconnaissance les désire. Bien des complimens à madame Denis, et comptez que vous n'avez de meilleure amie que

VILHELMINE.

(1) De Tençin.

LETTRE

L E T T R E X X X I. 1757.

D E L A M E M E.

Le 30 de novembre.

SCHWEIDNITZ est pris, et le prince *Charles* battu. C'est ainsi que la vie de l'homme est un mélange de biens et de maux. Les traîtres saxons ont causé, par leur rebellion, la reddition de la place, qui a pourtant essuyé un assaut avant de se rendre. Je n'ai encore aucune particularité de la bataille de Breslaw; tout ce que je fais, est que le prince *Charles*, avec une armée de près de soixante mille hommes, a attaqué le prince de *Bevern*, qui à peine en avait la moitié, et que la victoire de ce dernier est complète. Le roi était déjà sur les frontières de Silésie lorsqu'il a appris cette heureuse nouvelle. Il marche en hâte pour couper la retraite aux Autrichiens. Je doute qu'il y parvienne, étant trop éloigné. Il s'est emparé de tous leurs magasins en Lusace, ce qui a obligé le corps de *Marchal* à se retirer. J'ai reçu deux de vos lettres avec des incluses pour le roi, que je lui enverrai par la première occasion. J'ai pris la liberté

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * H h*

— d'en tirer copie. *Adhémar* vous a fait, à ce
 1757. qu'il m'a dit, une relation de la bataille, sans
 quoi je vous l'aurais envoyée. Je ne veux
 point priver le roi de ce plaisir. Vous la recevrez
 de sa main ; elle vaudra sans doute beaucoup
 mieux que toutes les autres. J'espère que le
 retour de la fortune aura banni toute idée
 sinistre de son esprit. Si le maréchal de *Richelieu*
 s'était avancé, c'était fait de sa vie. Il serait
 tombé sur lui, et serait mort l'épée à la main.
 Je puis vous assurer que c'était son dessein,
 ce que je puis prouver par ses lettres. Je n'osais
 vous le dire alors, puisqu'il me l'avait confié
 sous le secret. Nous avons quatre mille lièvres
 ou fuyards de l'armée de l'Empire campés
 dans le pays. Ce sont autant de loups affamés
 qui pourraient bien nous communiquer leur
 faim. Ces pauvres gens ont été huit jours
 sans vivres, ne buvant que de l'eau bour-
 beuse, et dormant à la belle étoile ; on les
 a préparés de cette façon à marcher au combat.
 Les Français étaient un peu mieux ; mais ils
 manquaient aussi de pain. L'Allemagne n'est
 point faite pour les armées françaises. On en
 a déjà vu l'exemple dans la dernière guerre.
 Il sera renouvelé dans celle-ci. Je souhaite
 leurs pertes et leurs maux aux Autrichiens.
 J'ai un chien de tendre pour eux qui m'empêche
 de leur vouloir du mal. Le roi ne leur en

fait qu'avec peine. Il l'a bien prouvé ; il pouvait les abymer, s'il avait voulu les poursuivre comme il le fallait. Qu'il est à plaindre ! Il passe ses jours dans le fang et dans le carnage. C'est le destin des héros , mais un destin bien triste pour un philosophe. Continuez , je vous prie , à me donner de vos nouvelles. Vos lettres font mon unique récréation. Soyez persuadé de toute mon estime.

1757.

WILHELMINE.

Mes amitiés à madame *Denis*.

L E T T R E X X X I I .

D E L A M E M E .

Le 27 décembre.

SI mon corps voulait se prêter aux insinuations de mon esprit, vous recevriez toutes les postes de mes nouvelles. *Je suis, me direz-vous, aussi cacochyme que vous, et cependant j'écris.* A cela je vous réponds qu'il n'y a qu'un *Voltaire* dans le monde, et qu'il ne doit pas juger d'autrui par lui-même. Voilà bien du bavardage. Je vois votre impatience d'apprendre les choses qui vous intéressent.

— 1757. Une bataille gagnée ; Breslaw au pouvoir du roi ; trente-trois mille prisonniers ; sept cents officiers et quatorze généraux de pris , outre cent cinquante canons et quatre mille chariots de vivres , de bagages et de munitions , font des nouvelles que je puis vous donner. Je n'ai pas fini. Il est resté quatre mille morts sur le champ de bataille , quatre mille blessés se sont trouvés à Breslaw , et on compte quatre mille cinq cents déferteurs. Vous pouvez compter que c'est un fait , non-seulement avéré par le roi et toute l'armée , mais même par une foule de déferteurs autrichiens qui ont été ici. Les Prussiens ont cinq cents morts et trois mille blessés. Cette action est unique et paraît fabuleuse. Les Autrichiens étaient forts de quatre-vingts mille hommes. Les Prussiens n'en avaient que trente-six mille. La victoire a été disputée ; mais toute l'affaire n'a duré que quatre heures. Je ne me sens pas de joie de ce prodigieux changement de la fortune. Je dois ajouter encore une anecdote. Le corps que commandait le roi avait fait quarante-deux milles d'Allemagne en quinze jours de temps , et n'avait eu qu'un jour pour se reposer avant de livrer cette mémorable bataille. Le roi peut dire , comme *César* : Je suis venu , j'ai vu , j'ai vaincu. Il me mande qu'il n'est embarrassé à présent

que de nourrir et de placer ce prodigieux nombre de prisonniers. La lettre que vous lui avez écrite, où vous lui demandez la relation de la bataille de Mersbourg, a été enlevée avec la mienne. Heureusement il n'y avait rien qui puisse vous faire du tort. Je vous adresse la lettre ci-jointe pour le chapeau rouge (1). Pour des coquinerie, il n'y en a point; pour des douceurs, je n'en répons pas.

Nous avons eu, il y a trois jours, trois secousses d'un tremblement de terre, à quatre milles d'ici. On dit que la première était forte, et qu'on a entendu des bruits souterrains. Il n'a causé aucun dommage. On n'a point d'exemple d'un pareil phénomène dans ce pays; je vous laisse le soin d'en trouver la raison. Bien des complimens à madame Denis. Soyez persuadé de toute mon estime.

WILHELMINE.

(1) Le cardinal de Tencin.

1758.

L E T T R E X X X I I I.

D E L A M E M E.

Le 2 janvier.

CAR, grâce au ciel, nous avons fini la plus funeste des années. Vous me dites tant de choses obligeantes sur celle qui court, que c'est un sujet de reconnaissance de plus pour moi. Je vous souhaite tout ce qui peut vous rendre parfaitement heureux. Pour ce qui me regarde, j'abandonne mon sort à la destinée. On forme souvent des vœux qui nous feraient préjudiciables s'ils s'accomplissaient, aussi n'en fais-je plus. Si quelque chose au monde peut contenter mes desirs, c'est la paix. Je pense comme vous sur la guerre; nous avons un tiers qui pense certainement comme nous. Mais peut-on toujours suivre sa façon de penser? Ne faut-il pas se soumettre à bien des préjugés établis depuis que le monde existe? L'homme court après le clinquant de la réputation, chacun la cherche dans son métier et dans ses talens; on veut s'immortaliser. Ne faut-il pas chercher cette gloire chimérique dans les idées vraies ou fausses que l'esprit de l'homme s'en fait?

Démocrite avait bien raison de rire de la folie humaine. Je vois une hypocrite, d'un côté, courant les processions et implorant les saints, occupée à brouiller toute l'Europe, et à la priver de ses habitans. Je vois, de l'autre côté, un philosophe (quoiqu'avec regret) faire couler des flots de sang humain. Je vois un peuple avare, conjuré à la perte des mortels pour accumuler ses richesses. Mais baste, je pourrais trop voir, et cela n'est pas nécessaire. Il faut vous contenter pour cette fois de mon verbiage et de mes réflexions, car je n'ai point de nouvelles depuis la dernière lettre que vous avez reçue de moi. Ce que vous me proposez est un peu scabreux ; je m'explique sur ce sujet dans la lettre que je vous adresse. J'en reviens à ma vieille phrase, que l'on est sourd dans votre patrie. Si je pouvais vous parler, vous jugeriez peut-être différemment que vous ne faites. Le roi est dans le cas d'*Orphée*, si sa bonne fortune ne le tire d'affaire. Il souhaite la paix, mais il y a bien des *mais*. Si elle ne se fait avant le printemps, toute l'Allemagne sera ruinée et désolée. L'état où elle se trouve déjà est affreux. Quelque conduite sage qu'on tienne, on ne peut se mettre à l'abri des violences et du pillage. Je ne finirais point si je vous faisais un détail des malheurs qui l'accablent. C'est une honte

1758. que dans un siècle policé on en agisse avec tant de cruauté. Le roi n'en souffre point. Malgré tout ce qu'on en dit, le peuple saxon l'aime, mais la noblesse le hait, parce qu'elle est privée des pensions et des appointemens qu'elle retirait. On débite contre lui des calomnies atroces. Peut-on y ajouter foi ? Elles viennent de ses ennemis. L'envie a persécuté tous les grands-hommes ; il faut y joindre l'animosité. Que n'est-on sourd quand elle lance ses traits empoisonnés !... Encore une fois, il faut que je finisse, car je m'aperçois que je bavarde trop. Soyez persuadé de toute mon estime, et que je ferai toute ma vie la véritable amie du frère suisse.

L E T T R E X X X I V.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 17 août.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir la lettre très-obligeante que vous venez de m'écrire. Si j'avais pu vous prouver dans toute son étendue la considération que j'ai pour vous, j'oserais alors me flatter, Monsieur, de mériter votre estime. La reconnaissance que vous me devriez me

tiendrait lieu de mérite , et à quelque prix que je me visse assurée de votre amitié , cela me suffirait toujours pour me rendre trop heureuse. 1758.

Votre pastel est en train. Jamais je n'ai travaillé avec plus de plaisir. Jem'abandonne à l'idée charmante que cela vous empêchera d'oublier une personne qui vous est tout acquise. C'est peut-être une illusion , mais ne me l'ôtez point , Monsieur , j'en suis trop charmée.

J'ai rendu compte au margrave de la justice que vous rendez à nos sentimens pour vous , et des politesses que vous me dites à ce sujet : il en est pénétré. J'aurais bien voulu que vous fussiez revenu sur vos pas pour connaître par vous-même l'effet que votre départ faisait sur nous. Nos regrets exprimaient notre admiration et notre estime. Enfin , Monsieur , vous êtes bien fêté parmi nous , et comme vous avez si bien su développer le cœur de *Zaïre* , pourquoi ignoreriez-vous le mien ? Permettez que je vous renvoye à cette connaissance , pour vous faire comprendre quels sont les sentimens d'estime et de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être pour toute ma vie ,

Monsieur ,

votre très-affectionnée servante ,
CAROLINE , margrave de Bade-Dourlac.

— 1758. P. S. N'oubliez pas, Monsieur, de revenir chez nous. Le margrave et moi vous en sollicitons. Vous savez bien qu'une écolière vous attend.

L E T T R E X X X V.

D E L A M E M E.

A Carlsruhe, le 17 janvier.

M O N S I E U R ,

— 1759. J E commets peut-être une indiscretion de vous dérober des momens dont vous savez faire un meilleur usage; mais pouvez-vous penser que je puisse recevoir vos vers charmans que j'admire en rougissant, et en étouffer ma reconnaissance? Non, en vérité, je ne le puis. Je ne suis pas digne de votre lyre, Monsieur, je le fais, mais réellement de votre amitié. Ne la refusez donc point à l'estime la plus pure et la plus vraie. Je fais de bien sincères vœux pour votre santé. Tout m'y intéresse, et la promesse que vous me donnez, Monsieur, de vous revoir chez nous, me les fait redoubler d'ardeur. J'y mets même une telle confiance, que je sens déjà toute la

joie de pouvoir vous assurer de vive voix —
de cette considération et de cette estime 1759.
distinguée que l'on vous doit, et avec lesquelles
j'ai l'honneur d'être plus que personne au
monde, Monsieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

P. S. Le margrave, transporté de joie d'oser
espérer de vous revoir cet été, Monsieur, et
pénétré de vos mérites, m'ordonne de vous
tenir compte de ses sentimens, et de vous
dire combien il est sensible à ceux que vous
voulez bien témoigner pour lui.

L E T T R E X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E ,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE
DE BADE-DOURLAC.

Aux Délices, 2 février.

MADAME,

LA lettre dont votre Altesse sérénissime
m'honore est un bienfait nouveau, qui me
remplit de reconnaissance, et un nouveau
charme qui m'attache à elle; vos pastels,
Madame, votre plume, vos bontés vous font

— des fujets ou plutôt des esclaves dans un
1759. pays libre.

Tout me plaît en vous , tout me touche ,
Parlez , belle Princesse , écrivez ou peignez :
Les Grâces , par qui vous réglez ,
Ou conduisent vos mains ou font sur votre bouche ,

J'ai une bien forte tentation , Madame ,
de quitter , dans les beaux jours de l'été ,
mes petits hermitages , mes petits châteaux
ou chaumières , pour venir me mettre aux
pieds de vos Alteſſes ſéréniffimes , dans le
palais du meilleur goût que j'aye jamais vu.
Je quitterai mes épinards et mon perſil pour
vos trois mille plantes de l'Asie et de l'Afri-
que ; mes petits bois pour votre immense
forêt de Dodone ; mes lièvres pour vos che-
vreuils ; enfin , ma liberté pour les belles
chaînes dont vous enchaînez tous ceux qui
ont l'honneur de vous approcher.

J'ai perdu dans madame la margrave de
Bareith une princesse qui m'honora toujours
d'une bonté inaltérable ; je retrouve en vous ,
Madame , son esprit , ses talens et ses grâces ,
et tout cela très-embelli ; je voudrais mériter
d'y retrouver la même bienveillance.

Faſſe le ciel que le ſaint Empire romain ,
qui eſt ſans deſſus deſſous depuis trois ans ,

puisse être aussi tranquille l'été prochain qu'on ———
 l'est dans le beau séjour du *Repos de Charles!* 1759.

Le midi de l'Allemagne est bien heureux; il ne se ressent point des horreurs de la guerre, et il vous possède. On attend la mort du roi d'Espagne pour troubler le reste de l'Europe. Milord *Marechal* ou *M. Keit*, gouverneur de Neuchatel, vient de passer par nos Alpes pour aller négocier en Italie; on dit que ce n'est pas pour la pacification générale. Mais, Madame, pourquoi vous parler de nouvelles? Il est plus doux de s'entretenir de monseigneur le margrave et de vous. Je suis avec le plus profond respect,

Madame,

de votre Altesse sérénissime, &c.

Elle pardonnera à un pauvre malade qui ne saurait écrire de sa main.

1759.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MARGRAVE DE BAREITH,

*En lui envoyant l'Ode sur la mort de S. A. R.
la princesse de Prusse, son épouse.*

Au château de Tournay, 17 février.

MONSEIGNEUR,

MON cœur remplit un bien triste devoir en envoyant à votre Altesse sérénissime, ainsi qu'au roi votre beau-frère, cet ouvrage que ce monarque m'a encouragé à composer.

Ma vieillesse, mon peu de talent, ma douleur même, ne m'ont pas permis d'être digne de mon sujet; mais j'espère qu'au moins le dernier vers ne vous déplaira pas.

Elle vous aimait, Monseigneur, et après vous, son cœur était à son frère. Ce souvenir, quoique très-douloureux, vous est cher, et peut mêler quelque douceur à son amertume.

Que votre Altesse sérénissime daigne recevoir avec indulgence ce faible tribut d'un

attachement que j'aurai jusqu'au tombeau. —
 Puissiez-vous ajouter à de longs jours tous 1759.
 ceux que cette auguste princesse devait espérer
 de passer avec vous.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

L E T T R E X X X V I I I.

D U P R I N C E H E N R I D E P R U S S E.

8 de février.

M O N S I E U R , lorsque je lis un ouvrage qui —
 m'intéresse et m'enlève, je m'écrie : *C'est du* 1762.
Voltaire. Voilà le sentiment que vous m'inf-
 pirez, c'est mon guide; je n'en connais point
 d'autre.

Les grands peintres peuvent apprécier un
 tableau; mais combien peu y en a-t-il qui
 peuvent dire avec *le Corrège*, je suis peintre?
 C'est un droit qui vous appartient; quant à
 moi, je n'ose être dans les ouvrages de goût
 esclave de mon jugement.

Après cet aveu, je puis vous dire que l'ode
 que vous réclamez en faveur d'un autre, m'a
 plu (1): j'y ai trouvé un cœur pénétré des

(1) Une ode sur la guerre de 1756, qu'on attribuait à
 M. de *Voltaire*, et qui est de M. de *Bordes*.

—
1762. maux de l'humanité, de la hardiesse dans les expressions, et plusieurs vérités. Ces sentimens sont dignes de vous.

Puissiez-vous jouir long-temps de l'heureux avantage d'éclairer les hommes! et puisse-je avoir celui de vous donner des preuves de l'estime avec laquelle je suis,

Monfieur,

votre très-affectionné ami et serviteur,

HENRI, *prince de Prusse.*

L E T T R E X X X I X.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 17 août.

M O N S I E U R ,

VOTRE souvenir est la chose du monde qui me flatte le plus. Vous pouvez ainsi juger avec quelle joie et reconnaissance je reçois les marques que vous voulez bien m'en donner. Le mémoire que vous m'envoyez, Monsieur, ne ferait pas sorti de votre plume s'il ne touchait et n'intéressait autant qu'il le fait. Ces infortunés sont heureux, dans leur malheur, que vous vouliez bien prendre leur défense (1).

(1) *Les Calas.*

Personne

Personne n'est plus en état que vous , Monsieur , de faire percer la vérité au travers des voiles dont la cabale et l'autorité chercheront à la couvrir. Il est bien louable à vous de donner sujet à votre cœur de se signaler autant que votre génie. L'un et l'autre est si parfait que non seulement nous , mais la postérité la plus reculée ne cessera de vous chérir et de vous admirer. Conservez-moi votre amitié , je vous en conjure , Monsieur ; j'ose y prétendre par l'estime très-distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être pour toute la vie ,
 Monsieur , votre , &c.

CAROLINE , *margrave de Bade-Dourlac.*

L E T T R E X L.

D E L A M E M E.

A Carlsruhe , le 24 août.

M O N S I E U R ,

J E viens de recevoir l'histoire d'*Elisabeth Canning* et de *Jean Calas* , que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Permettez , Monsieur , que je vous en marque toute ma reconnaissance. Je prie le baron de *Hahn* , qui vous remettra cette lettre , de vous dire

Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * I i

— avec quel enthousiasme je vous estime, et
1762. combien je languis après le moment de vous
revoir ici.

Je vous le répète, Monsieur, la malheureuse famille de *Calas* est bien heureuse d'avoir trouvé un avocat tel que vous. Les choses que vous écrivez pour elle font autant de pièces d'éloquence qui font honneur et à votre plume et à vos sentimens. Le public les recevra, comme moi, avec mille applaudissemens, et votre gloire en recevra un nouveau lustre.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus vraie et la plus parfaite, Monsieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

L E T T R E X L I.

D U D U C D E V I R T E M B E R G.

A Renan, ce 8 janvier.

— LE marquis de *Genti*, Monsieur, s'est acquitté,
1763. à son retour de *Ferney*, de la commission dont vous m'avez fait l'honneur de le charger, avec cette politesse qui lui paraît naturelle, et

avec toute la chaleur de l'amitié que vous
avez su lui inspirer. _____
1763.

Je sens tout le prix des offres qu'il vous a plu de me faire faire par lui. J'y suis sensible comme je le dois, Monsieur; mais certes, je n'en abuserai pas, et parce que je serais au désespoir de paraître importun à une personne que j'aime tant que vous, et parce que les engagements que j'ai pris, m'ont déjà fixé ailleurs. Mais je profiterai avec empressement du bonheur que j'ai d'être dans votre voisinage, et je compte, si vous voulez bien l'agréer, rendre, mardi prochain, mes devoirs à mon ancien maître et ami.

Je me réjouis d'avance du plaisir que j'aurai de vous renouveler de bouche les assurances sincères de la tendre amitié et de la haute estime avec lesquelles je n'ai jamais cessé d'être, Monsieur, votre, &c.

LOUIS-EUGÈNE, *duc de Wurtemberg.*

1763.

LETTRE XLII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 14 janvier.

MONSIEUR,

Vous qui devez connaître le cas que je fais de votre souvenir, et le prix dont m'est chaque trait de votre plume, pourrez mieux comprendre que personne ma douleur d'avoir été privée jusqu'à cette heure, par une maladie, du plaisir de vous remercier de la lettre charmante qu'il vous a plu m'écrire. J'en fus transportée, et le marquis de *Bellegarde* ne pouvait se charger de rien qui me fit plus de plaisir. Je vous consacre donc ici, Monsieur, les premiers momens où je puis écrire, trop heureuse de pouvoir enfin vous témoigner une reconnaissance dont je suis vivement pénétrée. J'ai bien envié au marquis le bonheur de vous avoir vu à Babylone. Si je dépendais de moi, j'irais avec bien de la joie vous trouver dans cette capitale, vous y porter mes hommages, vous y vénérer, vous y admirer, ce qui me fierait beaucoup mieux que de vous faire ici mon aumônier, comme vous

dites bien agréablement. Enfin, Monsieur, le
désir de vous revoir m'occupe tout entière-
ment. Il n'est pas raisonnable d'exiger que
vous quittiez un pays de délices et d'une phi-
losophie si séduisante, pour vous jeter dans
une solitude; mais comme les choses dont on
se prive un temps acquièrent de nouveaux
charmes, vous devriez vous en arracher,
venir vous ennuyer un peu avec nous,
emporter nos cœurs et nos regrets, puis ren-
trer dans tous les agrémens que vous seul
savez si bien procurer à tous ceux qui vous
entourent. Je me flatte, Monsieur, que votre
santé vous permettra un jour cette petite
échappade, et que j'aurai la satisfaction de
vous renouveler de bouche ces sentimens de
la plus haute estime avec laquelle j'ai l'hon-
neur d'être, Monsieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

1763.

1763.

L E T T R E X L I I I.

D U D U C D E V I R T E M B E R G.

A Renan , ce premier février.

JE préfère, Monsieur, les marques que vous voulez bien me donner de votre amitié aux faveurs des héros et des rois. Celles-ci sont intéressées et trompeuses, tandis que j'ose regarder vos sentimens pour moi, comme une sorte de récompense due au tendre attachement que je vous ai voué depuis si longtemps. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que vous daignez m'aimer avec tout l'enthousiasme que vous savez si bien inspirer.

Je n'ai garde, Monsieur, de charger mes épaules de l'orgueil d'un manteau ; son poids m'accablerait. D'ailleurs, c'est pour pouvoir être en veste que je suis venu habiter la Suisse. Cependant, comme la véritable philosophie consiste principalement dans la jouissance du bonheur, je me crois, lorsque je suis à Ferney, plus philosophe que *Socrate* et que vous-même, car j'ose penser que vous ne fûtes jamais aussi heureux que je le suis alors.

Encore suis-je heureux quand je me trouve auprès de la tendre épouse qui a su fixer mon

cœur. Elle est simple , ingénue , pleine de douceur , de sens et de vertu. Nous nous aimons avec une ardeur égale ; de jour elle est mon amie , la nuit je suis son amant , et nous ne nous souvenons du titre d'époux , que parce qu'il constate notre bonheur , et que nous chérissions également tous les liens qui nous unissent davantage. Vous voyez bien, Monsieur , que dans ce sens il m'est facile d'être un peu philosophe.

 1763.

Les regards de ses deux grands yeux noirs pleins de feu vous exprimeraient bien plus vivement que ma faible plume , la reconnaissance qu'elle vous porte de l'intérêt que vous daignez prendre à notre situation. Aussi espère-t-elle , quand sa santé le lui permettra de venir à Ferney , vous rendre cette espèce d'hommage , qui certes ne vous déplaira pas. Voilà , mon cher maître , les nouvelles les plus fraîches de mon cœur , sur lequel vous vous êtes acquis tant de droits. Elles ne ressemblent pas à celles de la gazette , car elles sont toutes bien vraies.

J'oubliais de vous dire que j'ai renoncé à toutes mes vanités. Je ne suis plus aujourd'hui que ce que j'ai toujours été , votre ami et votre admirateur , et ces titres me sont bien plus chers que tous ceux que la vanité accorde.

— 1763. C'est du fond de Renan et de nos brouillards que j'ose présenter mes hommages aux heureux habitans de Ferney. Sensible à l'honneur de leur souvenir et de leurs bontés, je me hâterai de venir les joindre, et de grossir votre cour le plutôt qu'il me sera possible.

Que le papa daigne se charger de mes vœux pour son aimable fille (1). Je désire que le nouvel état qu'elle va embrasser la rende aussi heureuse que je le suis. C'est tout ce que je peux lui souhaiter de plus agréable et de plus doux. Je l'aime, puisqu'elle paraît ajouter à votre gloire la réputation de bienfaisance que vos actions respirent autant que vos écrits immortels.

Recevez les assurances de l'amitié la plus sincère et la plus invariable.

(1) *Mademoiselle Cornille.*

LETTRE XLIV.

1763.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE
DE BADE-DOURLAC.

Au château de Ferney par Genève, 4 février.

MADAME,

J'AIME mieux avoir l'honneur d'écrire à votre Altesse sérénissime d'une main étrangère que de ne vous point écrire du tout. Je deviens presque aveugle, et il ne faut pas l'être quand on veut faire sa cour à Carlsruhe. J'apprends avec bien de la douleur, que votre Altesse sérénissime a été malade tout comme un autre; la beauté et le mérite ne guérissent de rien; les médecins ne guérissent pas davantage; il n'y a que le régime qui rétablisse la fanté.

Je ne suis point en état, Madame, de venir me mettre à vos pieds; que feriez-vous d'un vieil aveugle? Mais si quelqu'un de mes enfans peut trouver grâce devant vos yeux, ils viendront demander votre protection.

Je marie dans quelques jours la nièce de *Pierre Corneille* à un jeune gentilhomme de
Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * K k

— 1763. mon voisinage ; la consolation de la vieille est de rendre la jeunesse heureuse. S'il se fait plus beau , et si j'étais moins décrépité , je mènerais la noce danser devant votre château , comme se faisaient les anciens troubadours ; nous y chanterions les plaisirs de la paix , dont l'Allemagne avait besoin comme nous.

J'espère , dans quelques semaines , envoyer à vos pieds le second tome de la vie de *Pierre le grand* , ne pouvant le porter moi-même. Votre Altesse sérénissime y verra des choses assez curieuses ; mais ma plume ne vaut pas vos crayons , et mes peintures ne valent pas vos pastels.

La czarine régnante a grande envie d'imiter la reine *Christine* , non pas en abdiquant , mais en cultivant les arts et les sciences ; on la dit fort belle et fort aimable ; voilà quatre impératrices tout de suite , cela tourne un peu la loi salique en ridicule. Pour moi , Madame , depuis que j'ai eu l'honneur de vous faire ma cour , j'ai toujours souhaité que les femmes gouvernassent.

Agréez le profond respect avec lequel je serai toute ma vie ,

Madame ,

de votre Altesse sérénissime , &c.

L E T T R E X L V.

1763.

D U D U C D E V I R T E M B E R G .

A Renan , ce 14 de février.

J'APPRENDS , Monsieur , que madame votre nièce est malade ; j'en suis très-inquiet. Daignez , de grâce , me faire savoir ce qui en est. Je suis très-fâché que vous ne m'en ayez rien dit , car vous n'ignorez pas la part que je prends à ce qui vous intéresse. Ce procédé n'est pas dans l'ordre , et vous ne pouvez le réparer qu'en me donnant des nouvelles plus consolantes de sa santé.

Je suis bien fâché que cet incident ait converti vos fêtes en des jours de tristesse ; mais l'habileté et les soins de M. *Tronchin* me rassurent et me tranquillisent.

Il faut bien que la vie de l'homme soit mêlée de plaisirs et de peines ; puisqu'à Ferney même l'amertume y corrompt quelquefois la douceur.

Les nouvelles d'aujourd'hui confirment la grande nouvelle de la paix. Un courrier de M. de *Werelst* a apporté à la Haie la signature des préliminaires. Notre postérité aura de la peine à croire qu'on se soit , pendant sept ans ,

— 1763. exterminé de part et d'autre en Allemagne, pour se reposer ensuite dans le même système qu'on avait abandonné.

En vérité, les hommes ont de singuliers conducteurs ; mais ceux qui rampent aujourd'hui sur la surface de la terre en méritent-ils d'autres ?

*Croyez-moi, les humains que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.*

Vous les connaissiez dès-lors, Monsieur ; et il semble que depuis ils sont devenus encore plus petits et plus méprisables.

J'ai vu de près plusieurs de ceux que les siècles à venir illustreront sous la qualification de héros. Ils m'ont fait pitié, et je le dis, non par rancune ou par amour propre, mais par le respect que je porte à la vérité.

Je voudrais avoir trouvé dans les espaces ce point qu'*Archimède* cherchait : je vous y placerais, mon cher maître, non pour soulever le monde, mais pour nous apprendre des vérités qui confondraient à jamais l'orgueil et l'imposture.

Ma petite femme me charge de vous faire bien des complimens de sa part ; et quoique fort incommodée, elle me paraît plus inquiète de vos inquiétudes que des maux qui l'affligent. Cette façon de penser est commune à

tout ce qui m'appartient , et elle découle
 bien naturellement des sentimens de la tendre
 amitié que je vous ai vouée depuis si long-
 temps. ————
1763.

L E T T R E X L V I.

D U M E M E.

Au château de Renan , ce 20 mars.

CE n'est pas à ma philosophie , Monsieur ,
 qu'il faut attribuer l'ignorance dans laquelle
 j'ai laissé madame la duchesse de *Virtemberg*
 du lieu de mon habitation. Mais la fatalité
 des circonstances , qui m'a fait éprouver tant
 de caprices et de bizarreries différentes , et
 à qui je dois peut-être la douceur de ma vie
 présente , aurait aussi interrompu l'honneur
 qu'elle me faisait de recevoir et de me donner
 de ses nouvelles.

Je suis fâché qu'une occasion , si triste pour
 elle , la rappelle à ses anciennes habitudes ;
 mais je suis encore plus affligé d'ignorer abso-
 lument ce qui la regarde.

Je désire , du fond de mon cœur , que des
 jours plus heureux puissent la consoler de
 tant de malheurs et de pertes qui l'ont frappée
 à la fois.

1763. Je prends la liberté, Monsieur, de vous charger de l'incluse. Adoucissez, s'il se peut, les chagrins amers d'une femme charmante. Qui pourra effuyer ses pleurs, si ce n'est vous? C'est au patriarche à répandre de nouveau le sourire sur la physionomie d'une Grâce affligée.

Vous êtes donc présentement aux Délices. Mais les élus qui ont le bonheur de pouvoir être les plus assidus auprès de votre personne, ont l'avantage sur vous d'y être sans cesse.

M. *Tronchin* est digne sans doute de toutes vos préférences. Mais vous feriez encore mieux, Monsieur, de le voir que de le consulter.

Cependant, mon cher maître, je vous défie de devenir aveugle; car, quand même ces yeux brillans et si pleins du génie qui vous inspire se couvriraient, vous n'en feriez pas moins l'homme du monde qui voit le mieux.

Selon les calculs faits à Vienne, il est prouvé que les dépenses dans lesquelles cette guerre a entraîné sa Majesté l'impératrice montent à cinq cents millions de florins; mais ce qui est plus exorbitant et plus fâcheux encore, c'est que cette même guerre coûte à ses Etats un demi million d'hommes.

Je l'ai déjà dit, et j'ose le répéter encore, que la postérité aura de la peine à croire que

l'Europe se soit exposée pour rien à tant de pertes irréparables.

 1763.

Est-ce là ce siècle de lumière que vous embellissez et que vous éclairez ? Hélas ! les temps et les hommes se ressemblent et se ressembleront toujours. La multitude aveugle se courbera sans cesse sous le joug d'un petit nombre d'hommes puissans ; et l'ambition des rois de la terre foulera toujours les lois sacrées de l'humanité.

Daignez présenter mes hommages à madame Denis, recevoir ceux de ma petite femme, et ne pas douter de la tendre amitié que vous m'avez inspirée depuis si long-temps.

J'apprends tout à l'heure, Monsieur, que c'est à vous que je dois le chocolat excellent que je prends depuis quelques jours. C'est le présent le plus convenable qu'on puisse faire à un homme marié ; aussi ma petite femme vous en est-elle très-obligée.

1763.

L E T T R E X L V I I .

D U M E M E .

A Renan , ce 29 juin.

QUOIQUE mon bonheur, Monsieur, soit femelle, il est devenu de tous les genres par le tendre intérêt que vous daignez y prendre.

Comme je n'ai pas cru devoir désirer un fils plutôt qu'une fille, ma joie, à la naissance de cet enfant, a été aussi grande qu'elle aurait pu l'être à celle d'un garçon.

Voilà de nouveaux devoirs qui me sont imposés. J'ai tâché jusqu'à présent de remplir de mon mieux ceux d'un époux tendre, je ferai des efforts pour remplir de même les devoirs d'un bon père. Je ne me flatte pas d'avoir assez de forces et de lumières pour satisfaire à tant d'obligations diverses, mais du moins je ferai tout mon possible.

La nature et mon cœur seront les sources où je puiserai. Je tâcherai de rendre la vertu aimable aux yeux de ce cher enfant, et je suis plus convaincu que personne que le meilleur moyen de la lui inspirer est de lui en donner l'exemple, car la plupart des pères

font la cause principale des déréglemens et des vices de leurs enfans.

 1763.

Mon bonheur fera durable parce que je fais borner mes désirs, parce que je n'ai rien à me reprocher, qu'il n'est pas fondé sur le malheur d'autrui, et parce que je sens que je jouis de cette satisfaction intérieure qui est la plus grande de toutes les félicités; enfin, mon bonheur fera durable parce que je le partage avec une femme que j'adore, et qui me donne tous les jours de nouvelles preuves de la simplicité et de l'excellence de son caractère. Ce bonheur m'est cher, Monsieur, parce qu'il est inhérent à mes devoirs, et parce que vous l'aimez; vous l'aimez parce qu'il est fondé sur la vertu, et que depuis longtemps déjà vous vous plaisez à vous intéresser à moi.

Trissotin représenté par vous, les Femmes savantes deviennent nécessairement une fort mauvaise pièce. Eh, qui pourrait n'être pas enchanté de ce nouveau *Trissotin*! Je suis persuadé qu'au lieu du grec, ces dames vous auraient prié de leur parler votre français.

La nature, si prodigue envers vous, vous refuse quelquefois la santé. C'est à M. *Tronchin* à vous donner ce qu'elle semble vouloir vous dérober. Puisse-t-il l'emporter sur elle, et il sera mon héros! Enfin, puisse-t-il vous arriver

— 1763. tout le bien que je vous fouhaite , et vous ferez le plus heureux des mortels.

Daignez présenter mes hommages à madame votre nièce , et accepter ceux de ma petite femme , qui est bien fenfible à toutes les chofes obligeantes que vous avez bien voulu lui faire parvenir.

L E T T R E X L V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E ,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE
DE BADE-DOURLAC.

Au château de Ferney , par Genève , 17 janvier.

M A D A M E ,

— 1764. VOTRE Altesse féréniffime a été touchée de l'horrible aventure des *Calas*. Ce procès d'une famille proteftante , qui redemande le fang innocent , va bientôt être jugé en dernier reffort ; je mets à vos pieds cet ouvrage confacré aux vertus que vous pratiquez. Si votre Altesse féréniffime daigne envoyer quelques fecours pour fubvenir aux frais qu'une famille indigente eft obligée de faire , cette générofité

fera bien digne de votre Altesse sérénissime, —
 et tous ceux qui ont pris en main la cause de 1764.
 ces infortunés vous regarderont dans l'Europe
 comme leur principale bienfaitrice. Souffrez
 que je sois ici leur organe, en vous renou-
 velant le profond respect avec lequel je suis,
 Madame,
 de votre Altesse sérénissime, &c.

L E T T R E X L I X.

D U D U C D E V I R T E M B E R G.

A la Chablières, ce 4 février.

JE fais bien bon gré, Monsieur, à cette belle
 princesse de me rappeler dans l'honneur de
 votre souvenir. C'est une marque bien pré-
 cieuse qu'elle me donne de son amitié, et je
 fais cette occasion avec tout l'empressement
 possible pour vous en remercier tous deux.

Si le titre de philosophe est le partage de
 ceux qui sont véritablement heureux, je con-
 viens, Monsieur, que j'y ai quelque droit.
 Je coule ma tranquille vie entre une épouse
 et un enfant que j'aime de tout mon cœur.
 Mes occupations domestiques sont à la fois
 mes devoirs et mes plaisirs, et je borne tous

— mes désirs à les remplir avec tendresse et avec
1764. exactitude.

Ce sont ces mêmes devoirs qui me privent du bonheur d'aller vous voir à Ferney. Ma femme, qui me charge de vous présenter ses hommages, est déjà assez avancée dans sa nouvelle grossesse, et je n'ai garde de l'abandonner dans une situation que mon absence lui rendrait encore plus pénible; et il me semble que ceci suffit pour vous prouver combien je l'aime.

J'ignore parfaitement quelles seront les fêtes de Stutgard et de Louisbourg; mais ce que je fais, c'est que tous les jours, que dis-je! tous les instans sont des fêtes pour moi; car il ne me faut qu'une caresse de ma femme et un sourire de mon enfant pour les rendre tels. Après cela, vous sentez bien, Monsieur, que je ne désire pas de changer de manière d'être. Mais, si toutefois la fortune avait résolu de me faire passer dans une autre situation, encore ne désespérerais-je pas de vivre heureux, et voici comme je ferais: Je vivrais avec beaucoup de simplicité, je m'environnerais, autant qu'il me serait possible, d'honnêtes gens; je n'aurais pour but de ma conduite que le bonheur de ceux qui me feraient confiés, et je n'écouterais, pour le remplir, que la voix de ma conscience et ce

motif si louable et si consolant par lui-même : —
voilà mon secret , et je suis bien persuadé 1764.
que vous daignerez l'approuver. Je ne vous
en dirai pas davantage , car que pourrais-je
vous dire après cela ; mais ce qui est bien sûr ,
c'est que l'avenir n'altérera jamais ma façon
de penser à votre égard , et que je me ferai
toujours un plaisir de vous convaincre des
sentimens d'attachement que je vous ai voués,
et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur,
votre , &c.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

L E T T R E L.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 6 février.

MONSIEUR,

J'AI reçu , avec tout le plaisir imaginable ,
votre lettre avec le *Traité sur la tolérance*. Je
l'ai lu , et on n'a pas de peine à y reconnaître
son auteur , toujours plein de feu , d'idées
neuves , et d'un jugement admirable. Le sort
de cette pauvre famille des *Calas* m'a touché
jusqu'au fond de l'ame. Comment se peut-il
que dans un siècle aussi éclairé que celui où

— nous vivons, il se commette encore de pareilles
 1764. choses, qui feraient honte aux siècles les plus
 reculés? J'ai eu soin de vous faire remettre,
 par un marchand de Genève, un petit secours
 pour cette pauvre famille. Que je serais charmé
 si je pouvais espérer de vous voir à ma cour!
 Je suis au désespoir que votre santé vous en
 empêche. Il faudra donc malgré moi me bor-
 ner à vous prier de me donner souvent de vos
 nouvelles, auxquelles je m'intéresse beaucoup.

Je lis et relis vos ouvrages toujours avec
 le même plaisir. J'ai vu représenter Olympie
 à Manheim, avec un plaisir infini; et en der-
 nier lieu, sur mon théâtre, les comédiens
 français nous ont donné Sémiramis, et ils se
 sont surpassés.

Je suis avec beaucoup d'amitié et d'estime,
 Monsieur,

votre très-humble et très-obéissant
 serviteur,

FRÉDÉRIC, *landgrave de Hesse.*

L E T T R E L I.

1764.

D E M. D E V O L T A I R E ,

A U L A N D G R A V E D E H E S S E - C A S S E L .

24 février.

M O N S E I G N E U R ,

L'AVEUGLE remercie votre Altesse sérénissime pour les roués et autres martyrs ; votre bonne œuvre pourra être récompensée dans le ciel , mais elle n'y fera pas plus louée qu'elle l'est sur la terre. On va juger incessamment le procès que la pauvre famille *Calas* intente à leurs juges. Il est vrai que cette abominable aventure semble être du temps de la Saint-Barthelemi, ou de celui des Albigeois. La raison a beau élever son trône parmi nous, le fanatisme dresse encore ses échafauds ; et il faut bien du temps pour que la philosophie triomphe entièrement de ce monstre.

J'ai encore à remercier votre Altesse sérénissime d'avoir donné la préférence aux acteurs français sur les châtres italiens. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à voir les rôles de *César* et d'*Alexandre* fredonnés en fausset par un chapon. Vous avez bien raison de faire plus de cas

—
1764. de votre cœur et de votre esprit que de vos oreilles. Que n'ai-je de la santé et de la jeunesse ! j'irais à Cassel , et n'irais pas plus loin.

Agréez le profond respect , &c.

L E T T R E L I I .

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel , le 13 mars.

MONSIEUR ,

C'EST toujours avec un sensible plaisir que je reçois vos lettres. Il y règne un feu auquel l'on peut aisément découvrir le *Nestor* et le père de la littérature. Que je serais charmé si votre santé vous permettait , dans la belle saison , de venir ici , et de renouveler notre ancienne amitié !

Vous avez bien raison de n'avoir jamais pu vous faire à voir représenter à un chapon les rôles des empereurs romains. Ces cris perçans , et ces cadences à la fin des airs , m'ont toujours révolté ; et j'avoue que , quoique j'en aye un qui soit assez bon , je préférerais toujours la tragédie et la comédie française. Vous pourriez , Monsieur , donner à mon
spectacle

spectacle un nouveau lustre , et qui le mettrait
en réputation : ce serait de m'envoyer une 1764.
 tragédie qui n'aurait point encore paru. Fouil-
 lez seulement dans votre porte-feuille, et alors
 vous pourrez aisément me faire ce plaisir.

Je suis avec les sentimens d'amitié la plus
 sincère ,

Monfieur ,

votre très-humble , &c.

FRÉDÉRIC , *landgrave de Hesse.*

L E T T R E L I I I .

D E M. D E V O L T A I R E ,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE
 BADE-DOURLAC.

A Ferney , 20 mars.

MADAME ,

LA bonté que votre Altesse sérénissime a
 bien voulu témoigner dans l'aventure affreuse
 des *Calas* , est une grande consolation pour
 cette famille défolée ; et le secours que vous
 daignez lui donner pour soutenir un procès
 qui est la cause du genre-humain , est l'augure
 d'un heureux succès. Quand on saura que

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * L 1.*

— 1764. les personnes les plus respectables de l'Europe s'intéressent à ces innocens persécutés, les juges en feront certainement plus attentifs. Il s'agit de réhabiliter la mémoire d'un homme vertueux, de dédommager sa veuve et ses enfans, et de venger la religion et l'humanité en cassant un arrêt inique. Il est difficile d'y parvenir; ceux qui, dans notre France, ont acheté à prix d'argent le droit de juger les hommes, composent un corps si considérable qu'à peine le conseil du roi ose casser leurs arrêts injustes. Il a fallu peu de temps pour faire mourir *Calas* sur la roue, et il faut plusieurs années et des dépenses incroyables pour faire obtenir à la famille un faible dédommagement, que peut-être encore on ne lui donnera pas. Heureux, Madame, ceux qui vivent sous votre domination! Il est bien triste pour moi que mon âge et mes maux me privent de l'honneur de venir vous renouveler le profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

Madame,

de votre A. ltesse sérénissime, &c.

LETTRE LIV.

1764.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE
BADE-DOURLAC.

A Ferney, 28 mars.

MADAME,

VOTRE Altesse sérénissime se doute bien que je porte une furieuse envie à celui qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre. Il jouira de l'avantage de voir une cour dans laquelle tout le monde voudrait vivre, et d'être admis auprès d'une princesse dont on voudrait être né sujet. C'est, Madame, un citoyen de Genève, d'une des meilleures familles de cette république; il se nomme *Mallet*; il a été long-temps à la cour de Danemarck, où il est fort estimé; j'ose dire qu'il est digne d'être présenté à votre Altesse sérénissime: personne n'est plus sensible que lui au mérite supérieur; enfin, Madame, quoiqu'il ne soit qu'un voyageur, il deviendra votre sujet dès qu'il aura eu le bonheur de vous voir et de vous entendre; c'est le sort de tous ceux qui ont passé à Carlsruhè: cette

— noble retraite est devenue, grâce à votre
1764. Altesse sérénissime, l'asile de la vertu et du
bonheur. Que reste-t-il à tous ces rois, qui
ont ébranlé l'Europe par leurs guerres, que
de revenir chacun dans leur Carlsruhe! Vous
êtes, Madame, plus sage qu'eux tous, car
vous êtes demeurée en paix chez vous, et
ils sont forcés enfin de vous imiter.

Je suis avec un profond respect,
Madame,
de vos Altesse sérénissimes, &c.

L E T T R E L V.

D E M. D E V O L T A I R E,

A U L A N D G R A V E D E H E S S E - C A S S E L.

7 avril.

M O N S E I G N E U R ,

SI je suivais les mouvemens de mon cœur,
j'importunerais plus souvent de mes lettres
votre Altesse sérénissime; mais que peut un
pauvre solitaire, malade, vieux et mourant,
inutile au monde et à lui-même? Votre Altesse
sérénissime me parle de tragédies; donnez-moi
de la jeunesse et de la santé, et je vous pro-
mets alors deux tragédies par an; je viendrai

moi-même les jouer à Cassel, car j'étais autrefois un assez bon acteur. Rajeunissez aussi mademoiselle *Gauffin* qui n'a rien à faire, et qui fera fort aise de recevoir de vous cette petite faveur. Nous nous mettrons tous les deux à la tête de votre troupe, et nous tâcherons de vous amuser; mais j'ai bien peur d'aller bientôt faire des tragédies dans l'autre monde; pour peu que *Belzébuth* aime le théâtre, je ferai son homme. Les dévots disent en effet que le théâtre est une œuvre du démon: si cela est, le démon est fort aimable, car de tous les plaisirs de l'ame, je tiens que le premier est une tragédie bien jouée.

J'envie le sort d'un génevois qui va faire sa cour à votre Altesse sérénissime. Il est bien heureux, mais il est digne de l'être; c'est un homme plein d'esprit et de sagesse. La liberté génoise est une belle chose, mais l'honneur de vous approcher vaut encore mieux.

Je songe, Monseigneur, que pour perfectionner votre troupe, vous pourriez prendre, au lieu des chapons d'Italie que vous n'aimez point, quelques-uns de nos jésuites réformés; ils passaient pour être les meilleurs comédiens du monde; je crois qu'on les aurait actuellement à fort bon marché.

Pardonnez à un vieillard presque aveugle de ne vous pas écrire de sa main.

Je suis, &c.

1764.

L E T T R E L V I.

DU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Le

JE ferais trop heureux, Monsieur, de mériter l'éloge que vous me donnez dans votre lettre. La bonne opinion que vous avez de moi me pénètre et m'encourage à m'en rendre digne. Il est plus singulier que difficile de suivre le bien, et c'est cette singularité qui écarte le grand nombre d'un chemin si peu battu. L'approbation d'un homme comme vous sert d'aiguillon à un cœur fait pour connaître la vertu, et de guide pour l'y conduire.

Je ferais trop heureux si je pouvais encore avoir le bonheur de vous voir ici. Je ne partirai qu'après l'arrivée du roi à Berlin, et je ne doute nullement que j'aurai la satisfaction de vous assurer de bouche que l'on ne saurait être avec des sentimens plus distingués que les miens, votre, &c.

L O U I S.

L E T T R E L V I I.

1764.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 7 juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre avec tout le plaisir imaginable. Je suis bien fâché que votre santé ne vous permette pas de venir me voir ici. Je ferais au comble de la joie si, quand elle serait rétablie, vous veniez me surprendre agréablement, avec mademoiselle *Gaussin* que j'aime toujours beaucoup, pour jouer la comédie. Je vous prie, Monsieur, de mettre ce projet en exécution, et rien alors ne saurait passer mon contentement. Je vous écris d'un endroit où je me souviens toujours avec plaisir d'avoir passé des momens bien agréables par les charmes de votre conversation. Nous y avons grande compagnie, et j'y ai fait construire, dans l'orangerie, un petit théâtre où l'on joue trois fois la semaine la comédie. Tantôt c'est comédie française; tantôt c'est comédie italienne. J'ai un arlequin excellent, qui est fort naturel, qui n'a aucun lazzi forcé, et qui ne charge pas trop son rôle. Nous

— 1764. eûmes dernièrement l'Avare de *Molière*. J'eus la curiosité de lire le lendemain l'original, duquel le comique français l'a copié presque mot pour mot ; et je trouvais que l'Aululaire de *Plaute* était le tableau original. *Molière* a substitué une cassette au lieu d'un pot ; dans *Plaute*, l'on entend les cris d'une femme en travail d'enfant, derrière le théâtre ; ce qui n'aurait pas été trop bien reçu sur le théâtre français. Dans *Molière*, c'est un enlèvement qui se termine par un mariage ; l'on rend la cassette dans celui-ci, et dans *Plaute*, l'avare donne le trésor encore avec la fille. Les cris d'*Harpagon* et d'*Euclion* sont les mêmes, après qu'ils s'aperçoivent que leur cassette a été volée. Enfin, le dénouement de *Molière* est des plus forcés ; il fait venir un homme de bien loin pour faire tous ces mariages, et pour faire faire un habit neuf à *Harpagon*, au lieu que le dénouement de *Plaute* s'amène beaucoup plus naturellement. L'avare y meurt, et garde sa passion jusqu'au tombeau.

J'ai vu M. le professeur *Mallet* de Genève ; j'en ai été fort content. Il me paraît être un homme d'esprit ; je l'ai engagé à écrire l'histoire de la Hesse ; il va commencer incessamment la première partie, qui ira jusqu'à *Philippe le magnanime* ; et la seconde, qui sera la plus intéressante et la plus difficile, ira jusqu'à

jusqu'à nos jours. Je lui ferai donner, de
mes archives, toutes les pièces justificatives
dont il pourrait avoir besoin. Il désire d'écrire
seulement un abrégé de cette histoire, voulant
écrire pour tout le monde, et non simplement
pour les savans. 1764.

Je vous prie de me donner souvent de vos
nouvelles, auxquelles je m'intéresse beau-
coup.

Je suis avec bien de la considération,

Monfieur,

votre très-humble, &c.

FRÉDÉRIC, *landgrave de Hesse.*

LETTRE LVIII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 26 juin.

MONSIEUR,

LE peu de momens que je vis M. Mallet,
joint au titre d'être de vos amis, me fit bien
désirer de le voir repasser chez nous, et prendre
ma réponse. Je m'en flattais même si bien,
que je la remis à ce moment; mais le sachant
maintenant de retour à Genève, je ne perds
plus un instant à vous remercier de la lettre

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * M m*

1764. — du monde la plus flatteuse et la plus obligeante qu'il vous a plu m'écrire. Vous connaissez trop, Monsieur, mon estime et mon admiration pour vous, pour ne point être persuadé que tous mes vœux ne tendent qu'à vous revoir, vous entendre, vous admirer, et vous prouver ma parfaite considération. Vous ne m'en dites plus rien, Monsieur; voulez-vous que j'en perde toute espérance? j'en serais vivement touchée. Quelle satisfaction au moins pour moi de vous voir me conserver votre souvenir! c'est un dédommagement auquel j'ai quelque droit de prétendre, par tout le cas que j'en fais. M. *Mallet* m'a remis, Monsieur, vos deux derniers ouvrages; il ne pouvait me donner rien de plus agréable. Vos contes de *Guillaume Vadé* font bien preuve de la vivacité intarissable de votre génie. Enfin, il n'y a qu'un *Voltaire*; j'en suis si persuadée, que rien n'égale jamais les sentimens de l'estime la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

LETTRE LIX.

1764.

DU PRINCE HEREDITAIRE DE BRUNSVICK.

Genève, le 16 juillet.

MONSIEUR,

IL m'est bien dur de devoir vous prier de remettre à demain le dîner que vous avez bien voulu m'offrir pour aujourd'hui. C'est monsieur l'ambassadeur de France qui en est la cause et qui m'a arrêté pour ce midi, avant que j'eusse eu le plaisir de recevoir votre réponse. Ce ne sont pas les images des honneurs que l'on cherche quand on vient vous voir, leur réalité réside dans l'opinion que des hommes tels que vous portent de nous; et c'est à ceux-là que j'aspirerais, si j'avais la vanité de croire que je puis y prétendre. Vous voir, vous admirer, et vous offrir des hommages sincères, voilà les motifs qui m'appellent à Ferney. Recevez d'avance les assurances de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

votre, &c.

Le prince héréditaire de Brunsvick.

M m 2

1764.

L E T T R E L X.

D U D U C D E V I R T E M B E R G.

A la Chablières, ce 28 septembre.

IL est bien naturel, Monsieur, que je seconde le juste empressement que M. le comte de *Sinzendorf* m'a témoigné avoir de rendre ses hommages à cet homme illustre qui a enchanté l'Europe par ses écrits immortels, et qui remplit l'univers du bruit de son nom.

Ce comte de *Sinzendorf*, frère de celui qui est à la tête des finances de sa Majesté l'impératrice, est un jeune homme plein d'esprit et de connaissances, et je ne doute pas que vous n'en soyez très-content. Il voyage en philosophe, et je puis dire avec vérité qu'il a beaucoup vu, et très-bien vu.

Il vous a réservé pour la bonne bouche, Monsieur, et certes il ne pouvait mieux couronner la fin de ses voyages. Veuillez donc l'admettre au bonheur de vous voir, et daignez croire que je vous serai infiniment obligé de tous les momens délicieux que vous lui ferez passer.

Je fais cette occasion pour vous renouveler les assurances sincères de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LOUIS-EUGÈNE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE LXI.

1764.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Ferney, le 21 juin.

MONSEIGNEUR,

LES maladies qui persécutent ma vieille
lesse sans relâche, m'ont privé long-temps
de l'honneur de renouveler mes hommages
à votre Altesse sérénissime. Souffrez que
l'amour de la justice et la compassion pour les
malheureux, m'inspirent un peu de hardiesse.
Ce sont vos propres sentimens qui encou-
ragent les miens. J'ai pensé qu'un esprit aussi
philosophique que le vôtre et un cœur aussi
généreux protégeraient une cause qui est celle
du genre-humain.

1766.

Permettez, Monseigneur, que votre nom
soit publié au premier rang de ceux qui
auront daigné aider les défenseurs de l'inno-
cence à la secourir contre l'oppression. Les
bienfaiteurs de l'humanité doivent être con-
nus. Leur nom fera cher à tous les esprits
tolérans et à toutes les âmes sensibles.

1766. Je suis persuadé que votre Altesse sérénissime fera touchée après avoir lu seulement la page qui expose le malheur des *Sirven*. Plusieurs personnes se sont réunies dans le dessein de poursuivre cette affaire comme celle des *Calas*. Nous ne demandons qu'un léger secours. Nous savons que vos sujets ont le premier droit à vos générosités. La moindre marque de vos bontés sera précieuse. Que ne puis-je les venir implorer moi-même, et être témoin du bonheur qu'on goûte dans vos Etats ! Je suis réduit à ne vous présenter que de loin le profond respect et le dévouement inviolable avec lequel je ferai jusqu'au dernier moment de ma vie, &c.

L E T T R E L X I I.

D E M. D E V O L T A I R E,

A U M E M E.

15 août.

MONSEIGNEUR,

M. de *Vincy* m'avertit que votre Altesse sérénissime ajoute à ses œuvres de charité, celle de venir guérir demain un malade vers les deux heures. Vous avez cru, sans doute, que le plaisir rendait la vie ; vous ne vous êtes pas trompé.

L E T T R E L X I I I. 1766.

D E M. D E V O L T A I R E ,

A U M E M E .

A Ferney , le 25 août.

MONSEIGNEUR ,

POURQUOI mon âge et mes maux me réduisent-ils à ne remercier votre Altesse sérénissime qu'en lui écrivant ! Pourquoi suis-je privé de la consolation de vous faire ma cour ! J'ai été pénétré , au fond du cœur , de voir en vous un prince philosophe. La justesse de votre esprit et la vérité de vos sentimens m'ont charmé. Votre façon de penser semble réparer les actions tyranniques que la superstition a fait commettre à tant de princes. Vous êtes éclairé et bienfaisant. Que de princes ne font ni l'un ni l'autre ! Mais en récompense ils ont un confesseur , et ils gagnent le paradis en mangeant le vendredi pour deux cents écus de marée.

Votre Altesse sérénissime m'a attaché à elle , je ne souhaite de la santé que pour m'aller mettre à ses pieds. Je ne vais jamais à la

— ville de *Calvin* : mais je veux aller à la capitale
 1766. d'un prince qui connaît *Calvin*, et qui le
 méprise. Puisse la nature m'en donner la force,
 comme elle m'en donne le désir !

Votre Altesse sérénissime m'a paru avoir
 envie de voir les livres nouveaux qui peu-
 vent être dignes d'elle. Il en paraît un, inti-
 tulé le Recueil nécessaire. Il y a surtout dans
 ce Recueil un ouvrage de milord *Bolingbroke*,
 qui m'a paru ce qu'on a jamais écrit de plus
 fort contre la superstition. Je crois qu'on le
 trouve à Francfort ; mais j'en ai un exemplaire
 broché que je lui enverrai si elle le souhaite,
 soit par la poste, soit par les chariots. Cette
 dernière voie est fort longue, l'autre est un
 peu coûteuse. J'attendrai ses ordres.

Je suis, &c.

L E T T R E L X I V.

1766.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Weiffenstein , le 9 de septembre.

MONSIEUR ,

J'AI reçu votre lettre avec bien du plaisir. J'ai quitté Ferney avec bien du chagrin , et j'aurais volontiers voulu profiter plus longtemps de la douce satisfaction de m'entretenir avec un ami dont je fais tout le cas possible , et qu'il mérite. Je suis charmé que vous soyez content de ma façon de penser. Je tâche , autant qu'il m'est possible , de me défaire des préjugés ; et si en cela je pense différemment du vulgaire , c'est aux entretiens que j'ai eus avec vous , et à vos ouvrages que j'en ai l'unique obligation. Que je serais au comble de la satisfaction si je pouvais me flatter de vous voir ici ! J'aurais soin que vous y trouviez toutes les aïfances possibles , et moi et toute ma cour serions charmés d'aller au-devant de tout ce qui pourrait vous être agréable. Ne me refusez donc point , Monsieur , si cela est possible , ce plaisir.

Je n'aime point *Calvin* , il était intolérant , et le pauvre *Servet* en a été la victime ; aussi

— 1766. n'en parle t-on plus à Genève, comme s'il n'avait jamais existé. Pour *Luther*, quoiqu'il ne fût pas doué d'un grand esprit (comme on le voit dans ses écrits), il n'était point persécuteur, et il n'aimait que le vin et les femmes.

Notre foire a été des plus brillantes, et vos deux tragédies de Brutus et d'Olympie, que j'ai fait représenter avec toute la pompe nécessaire, lui ont donné le plus grand lustre.

Continuez-moi toujours votre amitié, et soyez bien persuadé des sentimens d'estime, d'amitié et de considération que j'ai pour vous, et qui ne finiront qu'avec la vie.

FRÉDÉRIC.

L E T T R E L X V.

1766.

D U M E M E.

Au château de Weissenstein , près Cassel , le 1 de novembre.

MONSIEUR ,

MADAME *Galatin* vous a dit vrai ; j'aime mieux avoir quelques vers fortis de votre plume que de toute autre. L'esprit, et le véritable esprit y brille par-tout. L'épître à *Uranie* est un ouvrage admirable, et tous ceux à qui le fanatisme et la superstition n'ont pas fermé les yeux pensent comme moi. La Mule du pape est charmante ; on y découvre aisément son auteur. Personne n'est en état de dire de si jolies choses , et de leur donner une tournure si agréable.

Les prédicans calvinistes sont un peu (à ce qu'il m'apparut pendant le peu de séjour que j'ai fait à Genève) brouillés avec eux-mêmes , sur des points capitaux de la religion.

J'ai fait depuis quelque temps des réflexions sur *Moïse*, et sur quelques histoires du nouveau Testament , qui m'ont paru être justes. Est-ce que *Moïse* ne serait pas un bâtard de la fille de *Pharaon* , que cette princesse aurait

— 1766. fait élever? Il n'est pas à croire qu'une fille de roi ait eu tant de soin d'un enfant israélite, dont la nation était en horreur aux Egyptiens. Le serpent d'airain ne ressemble pas mal au dieu *Esculape*, les chérubins aux sphinx, les bœufs qui étaient sous la mer d'airain où les Israélites faisaient les ablutions, au dieu *Apis*. Enfin, il paraît que *Moïse* avait donné à ce peuple beaucoup de cérémonies religieuses qu'il avait prises de la religion des Egyptiens. Pour ce qui est du nouveau Testament, il y a des histoires dans lesquelles je souhaiterais d'être mieux instruit. Le massacre des innocens me paraît incompréhensible. Comment le roi *Hérode* aurait-il pu faire égorger tous ces petits enfans, lui qui n'avait pas le droit de vie et de mort, comme nous le voyons dans l'histoire de la Passion, et que ce fut *Ponce-Pilate*, gouverneur des Romains, qui condamna *Jésus-Christ* à la mort? Pourquoi est-ce que *Josèphe* n'en parle pas, ni aucun écrivain romain? La prière au jardin des Olives me paraît aussi un miracle, de ce qu'elle est parvenue jusqu'à nous; car les apôtres ont dormi, le Seigneur les a éveillés jusqu'à trois fois; à la troisième fois *Judas*, avec sa cohorte, vint pour l'enlever; ainsi il n'a pas pu leur faire part de cette prière. L'ascension me paraît une histoire qui n'est pas bien claire.

L'évangéliste *S^t Matthieu*, qui est le plus précis des quatre dans sa narration, n'en dit pas un mot. *S^t Marc* le fait monter au ciel, d'une chambre où les onze apôtres étaient à table ; *S^t Luc*, du chemin de Béthanie ; *S^t Jean* n'en parle pas ; et le premier chapitre des Actes des apôtres le fait monter au ciel d'une haute montagne où une nue descendit pour l'enlever. Que je serais charmé si je pouvais m'entretenir ici avec vous sur toutes ces choses, comme vous me le faites espérer ! Soyez toujours persuadé que je ne négligerai aucune occasion où je pourrai vous réitérer de bouche les assurances de l'amitié sincère et de la parfaite considération avec lesquelles je suis votre, &c.

F R É D É R I C.

1767.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE.

A Ferney, le 13 janvier.

MONSEIGNEUR,

COMME je fais que vous aimez passionnément les hypocrites, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit éloge de l'Hypocrisie (1), adressé à un digne prédicant de Genève. Si cela peut amuser votre Altesse sérénissime, l'auteur, quel qu'il soit, fera trop heureux.

Votre Altesse sérénissime est informée, sans doute, de la guerre que les troupes invincibles de sa Majesté très-chrétienne font à l'auguste république de Genève. Le quartier général est à ma porte. Il y a déjà eu beaucoup de beurre et de fromage d'enlevé, beaucoup d'œufs cassés, beaucoup de vin bu, et point de sang répandu. La communication étant interdite entre les deux empires, je me trouve bloqué dans ce petit château que votre Altesse

(1) Volume des Contes et Satires.

féreniffime a honoré de fa présence. Cette guerre refsemble affez à la *Secchia rapita*, et fi j'étais plus jeune je la chanterais affurément en vers burlefques. Les prédicans, les catins, et furtout le vénérable *Covelle*, y joueraient un beau rôle. Il eft vrai que les Gênevois ne fe connaiffent pas en vers, mais cela pourrait réjouir les princes aimables qui s'y connaiffent. La feule chofe que j'ambitionne à préfent, Monfeigneur, ce ferait de venir au printemps vous renouveler mes fincères hommages.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E L X V I I.

D U L A N D G R A V E D E H E S S E - C A S S E L.

Wabern, le 30 juin.

M O N S I E U R ,

L'INTÉRÊT que vous voulez bien prendre à ma convalefcence me pénètre de la plus vive reconnaiffance. Je n'en attendais pas moins de l'amitié que vous m'avez témoignée depuis long-temps. Que je ferais charmé fi je pouvais efperer de vous voir chez moi avec madame *Galatin* ! mais c'eft un contentement auquel je ne faurais prétendre. Il ne

— me reste donc que l'espérance de vous aller
 1770. voir à Ferney, de jouir de votre conversation,
 de vous admirer, et de vous assurer que per-
 sonne ne saurait être plus de vos amis que
 celui qui fera toute sa vie,

Monfieur,

votre très-humble et très-obéissant
 ferviteur,

FRÉDÉRIC, *landgrave de Hesse.*

LETTRE LXVIII.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Berlin, le 15 septembre.

J'E ne possède point, Monfieur, l'heureux
 talent de faire des vers; faute de cet avantage,
 j'espère que vous voudrez recevoir mes remer-
 cîmens en prose, pour votre billet obligeant.
 Je regrette de ne pouvoir profiter de votre
 conversation. L'esprit, le savoir, l'enjouement
 et la gaieté, sont des dons qui vous sont si
 naturels qu'ils ne peuvent que contribuer
 aux charmes de la société. Cependant, Mon-
 fieur, si avec toutes ces richesses d'esprit il y
 avait encore un souhait à faire, ce serait que
 votre corps cacochyme, comme vous l'appellez,

fût

fût plus en état de se produire ; et que jouif-
 fant de votre entretien, j'eusse en même _____
 temps la fatisfaction de vous témoigner com- 1770.
 bien j'estime vos ouvrages, et avec quelle
 distinction je les admire.

CHARLOTTE.

LETTRE LXIX.

DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

FEDERIC GUILLAUME.

A Potsdam, le 12 de novembre.

JE vous admire, Monsieur, depuis que je
 vous lis ; mais je ne songeais pas à vous le
 dire : vous êtes trop accoutumé à ce senti-
 ment de la part de vos lecteurs. Je ne puis
 néanmoins résister à l'envie que j'ai de vous
 remercier de votre dernière brochure : j'ai vu,
 avec un extrême plaisir, que la même plume
 qui travaille depuis si long-temps à frapper
 la superstition, et à ramener la tolérance,
 s'occupe aussi à renverser le funeste principe
 du Systême de la nature.

Personne n'est plus capable que vous,
 Monsieur, de réfuter ce malheureux livre avec

*Corresp. du roi de P... &c. Tome IV. * N n*

— 1770. succès, de démêler le faux et le monstrueux, d'avec les excellentes choses qu'il renferme; et de montrer combien l'idée d'un Dieu intelligent et bon, est nécessaire au bien général de la société, et au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans plusieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puisque je me suis permis le plaisir de m'entretenir avec vous, souffrez, Monsieur, que je vous demande, pour ma seule instruction, si en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées sur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force et la beauté de la Henriade. Votre corps a-t-il donc conservé aussi la vigueur qu'il avait lors du poëme de la Ligue? Je n'aime pas à me perdre dans des raisonnemens de métaphysique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, et qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette souvent, Monsieur, en vous lisant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre conversation, dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Prusse, mon père, vous estimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ses sentimens. J'embrasserai avec plaisir les occasions de vous en donner des

preuves et de vous convaincre combien sincé-
rement je suis,

1770.

Monfieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC GUILLAUME, *prince de Prusse.*

L E T T R E L X X.

D E M. D E V O L T A I R E,

A U P R I N C E R O Y A L D E P R U S S E.

A Ferney, 28 novembre.

MONSEIGNEUR,

LA famille royale de Prusse a grande raison de ne pas vouloir que son ame soit anéantie. Elle a plus de droit que personne à l'immortalité.

Il est vrai qu'on ne fait pas trop bien ce que c'est qu'une ame ; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous favons , c'est que le maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penser et de connaître la vertu. Il n'est pas démontré que cette faculté vive après notre mort ; mais le contraire n'est pas démontré davantage. Il se peut , sans doute , que DIEU ait accordé la pensée à une monade qu'il fera

— penser après nous ; rien n'est contradictoire
1770. dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières ; le plus sûr est de ne jamais rien faire contre sa conscience. Avec ce secret , on jouit de la vie , et on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui soient certains. Nous ne savons rien des premiers principes. Il est bien extravagant de définir DIEU , les anges , les esprits , et de savoir précisément pourquoi DIEU a formé le monde , quand on ne fait pas pourquoi on remue son bras à sa volonté.

Le doute n'est pas un état bien agréable , mais l'affurance est un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le Sytème de la nature (après la façon de faire des anguilles avec de la farine) , c'est l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu , sans avoir seulement tenté d'en prouver l'impossibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre ; mais beaucoup plus de déclamation , et nulle preuve. L'ouvrage est pernicieux pour les princes et pour les peuples :

Si Dieu n'existait pas , il faudrait l'inventer.

Mais toute la nature nous crie qu'il existe : qu'il y a une intelligence suprême , un pou-

voir immense, un ordre admirable, et tout nous instruit de notre dépendance. 1770.

Dans notre ignorance profonde, faisons de notre mieux; voilà ce que je pense, et ce que j'ai toujours pensé parmi toutes les misères et toutes les sottises attachées à soixante et dix-sept ans de vie.

Votre Altesse royale a devant elle la plus belle carrière. Je lui souhaite, et j'ose lui prédire un bonheur digne d'elle et de ses sentimens. Je vous ai vu enfant, Monseigneur; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite vérole: je tremblais pour votre vie. Monseigneur votre père m'honorait de ses bontés; vous daignez me combler de la même grâce, c'est l'honneur de ma vieillesse, et la consolation des maux sous lesquels elle est prête à succomber.

Je suis avec un profond respect,
 Monseigneur,
 de votre Altesse royale, &c.

1771.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE,

A U M E M E.

A Ferney, 11 janvier.

MONSEIGNEUR,

J'AI été tout prêt d'aller favoir des nouvelles positives de cet autre monde qui a si souvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge et mes maladies me jettent souvent sur les frontières de ce vaste pays inconnu, où tout le monde va, et dont personne ne revient. C'est ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur et du plaisir de répondre à votre dernière lettre (1). Il est beau à un jeune prince tel que vous de s'occuper de ces pensées philosophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes; mais aussi il faut que ceux qui sont nés pour les gouverner en sachent plus qu'eux. Il est juste que le berger soit plus instruit que le troupeau.

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je fais sur ces importantes questions dont votre Altesse royale m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma science est bien bornée; et vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il est tiré d'un petit livre intitulé Questions sur l'Encyclopédie, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à votre Altesse royale ces trois tomes par les chariots de poste. Le quatrième n'est pas achevé, l'état où je suis en retard de l'impression; mais rien ne peut retarder mon empressement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

Le système des athées m'a toujours paru très-extravagant. *Spinoza* lui-même admettait une intelligence universelle. Il ne s'agit plus que de savoir si cette intelligence a de la justice. Or, il me paraît impertinent d'admettre un Dieu injuste. Tout le reste semble caché dans la nuit. Ce qui est sûr, c'est que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puisse arriver, c'est de n'être point; et s'il existe, il sera heureux. Avec ce seul principe, on peut marcher en sûreté, et laisser dire tous les théologiens qui n'ont jamais dit que des sottises. Il faut des lois aux hommes, et non pas de la théologie; et avec les lois et les

— armes sagement employées dans la vie pré-
1771. sente, un grand prince peut attendre à son
aise la vie future.

Je suis avec un profond respect, &c.

L E T T R E L X X I I.

D U P R I N C E R O Y A L D E P R U S S E ,

F E D E R I C G U I L L A U M E .

A Potsdam, le 10 de mars.

Vous avez très-bien fait, Monsieur, de ne pas vous presser d'aller apprendre des nouvelles positives de l'autre monde. Vous êtes trop utile dans celui-ci, et j'espère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes questions sur l'ame. Je serais bien fâché que vous allassiez chercher la réponse si loin; et ma curiosité n'en serait probablement pas mieux satisfaite. Quelque favorisé du ciel que vous soyez sur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilège de revenir instruire vos admirateurs. Si cependant la chose n'était pas impossible, ne craignez pas que votre apparition m'effraye. Mais, je vous le répète,

ne

ne vous hâtez point. Je suis très-content de —
 ce que vous savez actuellement de notre ame : 1771.
 elle peut survivre au corps ; il est vraisemblable qu'elle lui survivra.

Pour avoir l'esprit en repos sur l'avenir , il ne faut qu'être homme de bien. Je le ferai toujours : j'en ferai toute ma vie honneur à vos sages exhortations ; et j'attendrai patiemment que la toile se lève pour voir dans l'éternité.

Je ne saurais assez vous dire , Monsieur , combien je suis content de vos réponses sur le Systême de la nature. Je savais bien que vous réfuteriez mieux ce livre en vingt pages , que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait seul mériterait la statue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur , et la justice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans son livre , tout en terrassant son systême.

Je vous rends mille grâces , Monsieur , du précieux présent que vous me destinez. Je lis actuellement , avec un plaisir infini , les premiers volumes de vos Questions ; je vous avoue que quelque estime que j'aye pour la grande Encyclopédie , la vôtre me plaît incomparablement mieux : un format commode , un style égal et toujours gai , point d'articles

— ennuyeux ou inintelligibles, et par-tout l'ini-
1771. mitable *Voltaire*.

Entre tous les articles que j'ai vus jusqu'à présent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amusé; c'est celui d'*auteur*. Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aise. A moins qu'un prince n'ait le style de *César*, ou la sagesse de *Marc-Aurèle*, ou le génie de *Fédéric*, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

Je devrais peut-être mettre votre *Julien* sur cette petite liste des princes que leurs ouvrages font admirer; mais je vous avoue que la satire des *Césars*, si vantée, ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaifanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue: je vous en demande pardon, vos momens sont trop précieux au public,

Vous êtes assez heureux, Monsieur, pour que je ne puisse vous être bon à rien. S'il se présentait néanmoins quelque occasion de vous faire plaisir, disposez, je vous prie,

de votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC-GUILLAUME, *prince royal de Prusse*.

LETTRE LXXIII.

1772.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 28 février.

MONSIEUR,

MONSIEUR *Mallet* me remit ces jours passés votre lettre. Il m'a paru être un jeune homme très-sage, et qui s'énonce très-bien. Enfin, pour faire son éloge, il n'y a qu'à dire qu'il m'a été recommandé par le *Nestor* de notre littérature. Que je ferais charmé de vous voir ici! Je tâcherais de vous en rendre, autant que je pourrais, le séjour agréable; mais je me bornerai à espérer de vous revoir un de ces jours à Ferney, et à tâcher de mériter, par vos leçons, le caractère de philosophe, le plus beau qui soit attaché à l'humanité, et que votre politesse veut bien me donner.

Je suis avec les sentimens de l'amitié la plus sincère,

Monfieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

1772.

L E T T R E L X X I V.

D U M E M E.

Weiffenstein, le 6 d'octobre.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par madame *Galatin*, votre lettre; elle m'a fait un plaisir inexprimable par l'amitié dont vous voulez bien m'assurer, et dont je fais tout le cas possible. Je vous prie de me la conserver, et d'être persuadé que personne ne vous chérit et ne vous admire plus que moi. Quel charme si je pouvais espérer de vous revoir bientôt! Je ferai tout mon possible pour cela, l'amitié étant pour moi la plus grande consolation de la vie. La révolution de Suède a été faite avec beaucoup de prudence et de fermeté. Il faudra voir comment les puissances voisines la prendront.

Adieu, mon cher ami; aimez-moi toujours, vivez encore long-temps, écrivez-moi aussi souvent que vous le pourrez sans que cela vous incommode, et soyez persuadé de la sincère amitié avec laquelle je serai toujours,

Monsieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

De Berlin, 13 février.

MONSIEUR,

JE n'ai point voulu être de vos admirateurs indiscrets. Dérober du temps dont vous faites un si noble usage, c'est faire un rapt aux hommes que vous éclairez par vos lumières. Je lis et relis vos ouvrages; mais j'ai résisté au plaisir que j'aurais eu à vous écrire. Combien de lettres recevez-vous dont la vanité est l'objet! Montrer une réponse de *Voltaire*, c'est un trophée qui doit faire penser que l'auteur de la lettre et celui de la réponse sont identifiés ensemble. Ce n'est pas ma façon de penser, je vous en fais l'aveu. On ne doit écrire à un homme de lettres que lorsqu'on a des observations utiles, curieuses; des doutes, des lumières à lui communiquer. Des lumières.... comment vous en donner? Des observations.... quand tout est clair, précis, il ne reste rien à faire. Des doutes.... je doute avec vous. Quand je lis vos ouvrages philosophiques, vous prouvez, vous subjuguiez, vous entraînez. Voilà l'apologie du

1773. — silence que j'ai tenu, et pour lequel, s'il pouvait servir d'exemple, vous m'auriez quelque obligation. Je jouis cependant de l'agrément de manquer aujourd'hui à la loi que je me suis imposée.

Le chevalier de *Mainiffier*, qui va à Ferney pour vous voir et vous consulter sur ses propres ouvrages, qui m'est recommandé de *Quellie* où il a passé trois années, me paraît digne de votre attention.

Ayez égard au souvenir que je conserve de *César* et de l'ami de *Lusignan*; j'étais trop jeune, à la vérité, pour avoir pu profiter de votre société autant que je l'aurais dû; conservant cependant l'impression que vos lumières et votre esprit m'ont donnée, et celle de l'estime et de la considération avec laquelle je suis,

Monfieur,

votre très-affectionné ami,

H E N R I.

LETTRE LXXVI.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

UNE des plus douces consolations que j'aye reçues depuis plus de vingt ans , a été la lettre dont votre Altesse royale m'a honoré ; je vois que vous daignez toujours protéger les lettres , et que vous favorisez les Français après vous être amusé à les battre ; ils sont dignes en effet de vos bontés. Cette nation qui passe pour être un peu légère ne l'a jamais été pour vous ; elle vous a toujours aimé , et les gens sensés de chez nous ont rendu unanimement justice à vos grands talens militaires comme à vos grâces.

Le jeune M. *Mainiffier* , secrétaire du général de *Brun* écossais au service de l'impératrice de Russie , m'apporta hier dans mon lit , où mes maladies me retiennent , la lettre dont je remercie votre Altesse royale ; mon triste état , et la perte presque entière de mes yeux

— ne me permettront guère de lire trois gros
1773. volumes de la Politique morale, dont ce
jeune homme est l'auteur ; mais je lui ren-
drai tous les services qui dépendront de moi,
quoiqu'il soit très-difficile de dire des choses
neuves en morale, et peut-être dangereux
d'en dire de vieilles en politique.

Il est vrai qu'il y a eu de grands politiques
à l'âge de vingt-cinq ans, mais ils n'imprir-
maient rien à cet âge sur le gouvernement.

Quoi qu'il en soit, si le jeune M. *Mainiffier*
est assez heureux pour penser et s'exprimer
comme vous, il réussira. Je le trouve bien
heureux d'avoir pu vous faire sa cour ; mon
âge et ma fin prochaine ne me laissent pas
espérer un tel bonheur.

Je suis avec le plus profond respect,

Monseigneur,

de votre Altesse royale, &c.

LETTRE LXXVII. 1773.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 17 d'avril.

C'EST d'un cœur pénétré de la plus vive reconnaissance que je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mon mariage. Il est des plus heureux, et l'on ne pourrait rien ajouter à mon bonheur. J'ai été passer deux mois à Berlin, et j'ai eu l'occasion d'entendre souvent les conversations de ce grand roi, qui m'a comblé de politesses et de faveurs! Quel charme pour moi de l'écouter! Les momens que l'on passe avec lui ne paraissent sûrement pas être longs, et l'on voit à regret en arriver la fin. Vous avez très-bien fait, mon cher ami, de ne m'avoir point envoyé une seconde lettre de la personne en question. Gardez-la, je vous prie, me voyant dans l'impossibilité d'y satisfaire.

Que je suis charmé que les cinquante accès de fièvre n'aient pas dérangé une santé aussi chère pour tous vos amis, et pour moi en particulier, qui vous aime au-delà de toute expression! Vivez, cher *Nestor* de la littérature; vivez encore long-temps pour le bien

— de l'humanité ; conservez-moi toujours votre
1773. amitié qui m'est si précieuse , et soyez per-
suadé de la parfaite considération avec laquelle
je suis ,

Monfieur ,

votre , &c.

FRÉDÉRIC.

L E T T R E L X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E ,

A MADAME LA DUCHESSE DE VIRTEMBERG.

Le 10 juillet.

MADAME ,

ON me dit que votre Altesse sérénissime a daigné se souvenir que j'étais au monde. Il est bien triste d'y être sans vous faire sa cour. Je n'ai jamais ressenti si cruellement le triste état où la vieillesse et les maladies me réduisent.

Je ne vous ai vue qu'enfant , mais vous étiez assurément la plus belle enfant de l'Europe. Puissiez-vous être la plus heureuse princesse , comme vous méritez de l'être. J'étais attaché à madame la margrave avec autant de

dévouement que de respect, et j'avais l'honneur d'être assez avant dans sa confiance, 1773.
quelque temps avant que ce monde, qui n'était pas digne d'elle, eût perdu cette princesse adorable. Vous lui ressemblez; mais ne lui ressemblez point par une faible santé. Vous êtes dans la fleur de votre âge : que cette fleur ne perde rien de son éclat, que votre bonheur puisse égaler votre beauté; que tous vos jours soient sereins, que les douceurs de l'amitié leur ajoutent un nouveau charme ! Ce sont-là mes souhaits; ils sont aussi vifs que le sont mes regrets de n'être point à vos pieds. Quelle consolation ce serait pour moi de vous parler de votre tendre mère et de tous vos augustes parens ! Pourquoi faut-il que la destinée vous envoie à Laufane, et m'empêche d'y voler.

Que votre Altesse sérénissime daigne agréer du moins le profond respect du vieux philosophe mourant de Ferney.

1774.

L E T T R E L X X I X.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 28 de juin.

MONSIEUR,

MADAME *Galatin*, mademoiselle sa fille, et M. *Mallet* arrivèrent avant-hier. Vous pouvez vous imaginer quelle fut ma joie. Elle fut redoublée par la lettre que madame *Galatin* m'a remise de votre part. Que je reconnais bien le prix de votre amitié, et que ne suis-je toujours à portée de vous assurer de la mienne de bouche ! Quand viendra cet heureux jour où je pourrai vous revoir ! J'y pense continuellement, et j'espère encore, une de ces années, quand vous y penserez le moins, d'aller vous surprendre à Ferney. Quand viendra-t-il cet heureux jour où je pourrai revoir un ami que j'aime tendrement !

Madame *Galatin* est un peu fatiguée du voyage. J'espère que le séjour des bains de Geismar la remettra entièrement. Nous y allons demain. Ma santé est assez bonne. Les chagrins la dérangent quelquefois ; mais quand on se dit dans le meilleur des mondes possibles, qu'il faut regarder d'un œil indifférent et

philosophique les choses que l'on ne saurait ———
changer, on les surmonte, je l'avoue, mais 1774.
jamais au point que cela ne fasse quelque
impression sur le tempérament.

Continuez-moi toujours, mon cher ami,
votre amitié. Ecrivez-moi, quand cela ne
vous incommodera pas. Conservez votre santé
à laquelle personne ne s'intéresse plus que
moi, et soyez bien persuadé de la tendre
amitié et de la parfaite estime avec lesquelles
je ferai toute ma vie,

Monfieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LET T R E L X X X.

D E M. D E V O L T A I R E,

A U L A N D G R A V E D E H E S S E.

18 mai.

MONSEIGNEUR,

JE vous avoue que je suis bien étonné. ———
J'avais cru jusqu'ici que votre Altesse sérénif- 1776.
sime se bornait à estimer, à protéger ceux qui
donnent d'utiles conseils aux princes. Je viens

— de lire un petit écrit dans lequel un prince
1776. souverain les instruit de leurs devoirs avec
autant de noblesse d'ame qu'il les remplit. Celui
qui difait autrefois que pour former un bon
gouvernement il fallait que les philosophes
fuffent souverains ou que les souverains fuffent
philosophes, avait bien raifon. Vous voilà
philofophe, et fi je n'étais pas fi vieux je
viendrais me mettre aux pieds de votre philo-
fophie féreniffime. Les feigneurs Cattes vos
prédéceffeurs, ceux qui battirent *Varus*, ceux
qui bravèrent fi long-temps *Charlemagne* n'au-
raient jamais écrit ce que je viens de lire. Le
fiècle où nous fommes fera célèbre par ce
progrès des connoiffances morales qui ont
parlé aux hommes du haut du trône, et qui
ont inspiré des miniftres.

Votre Alteffe féreniffime fait peut-être déjà
que la France vient de perdre les fecours de
deux miniftres philosophes qui pratiquaient
toutes les leçons qu'on trouve dans ce petit
écrit qui m'a tant furpris. L'un est M. *Turgot*
qui, en moins de deux ans, avait gagné les
fuffrages de toute l'Europe; l'autre est M. de
Lamoignon, digne héritier d'un nom cher à la
France. Ils fe font démis du miniftère le même
jour, et on pleure leur retraite.

Je ne fais point encore dans mes déferts
quel philofophe prendra leur place, et aura

la charité de nous gouverner. La sagesse d'au-
 jourd'hui apprend non-seulement à faire du bien , mais à voir d'un œil égal les places où
 l'on peut faire ce bien , et le repos dans lequel
 on ne cultive la vertu qu'avec ses amis. 1776.

Je ne doute pas , Monseigneur , que vous
 n'adouciez le poids du gouvernement par les
 douceurs de l'amitié. Heureux les peuples qui
 vous sont soumis ! Heureux les hommes pri-
 vilégiés qui vous approchent !

Je suis avec un profond respect ,
 Monseigneur ,
 de votre Altesse sérénissime , &c.

LETTRE LXXXI.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern , le premier de juin.

MONSIEUR ,

VOUS flattez singulièrement mon amour
 propre par l'approbation obligeante que vous
 voulez bien donner aux Pensées diverses sur
 les princes. Je la dois, cette approbation , à
 votre amitié pour moi , qui m'est si chère , et
 non au mérite de l'ouvrage. Je n'ai fait qu'y
 tracer les sentimens de mon cœur , joints à un

— peu d'expérience. Que ne suis-je à portée,
1776. mon cher ami, de vous voir souvent, pour
puiser dans votre conversation les principes
difficiles de l'art de conduire les hommes, et
de leur faire envisager que tout ce que l'on fait
est pour leur propre bien.

Plus je connais M. de *Luchet* et plus je l'estime. Quel charme dans la conversation !
Quelles idées nettes ! Il s'exprime avec la plus
grande facilité et précision. Je l'ai fait direc-
teur de mes spectacles, et l'on dirait qu'il est
fait exprès pour cette place.

La France perd beaucoup dans les deux
ministres qui ont donné leur démission. Ils
étaient philosophes, et cela est rare. Il me
semble que l'on fait mal, à moins d'une néces-
sité absolue, de changer souvent de ministres.
L'on perd trop à l'apprentissage. Les regards
des politiques sont tournés vers l'Amérique.
J'y ai aussi envoyé douze mille hommes qui
contribueront, à ce que j'espère, à faire ren-
trer les rebelles dans leur devoir. Le pays est
beau, mais le trajet par mer est fort long.

Conservez-moi toujours votre amitié, étant
pour le reste de ma vie avec l'estime la plus
sincère,

Monfieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXXII. 1777.

D U M E M E.

Cassel, le 23 d'auguste.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir votre lettre du premier de ce mois. J'espère que vous aurez reçu la mienne, par laquelle j'accepte de bon cœur la proposition que vous me faites d'encourager l'institut de la société de Berne. Il est étonnant que dans un royaume de notre Europe, qui se dit policé, on pense encore à un tribunal aussi cruel que celui de l'inquisition, qui serait digne des Iroquois et des anthropophages.

Je suis avec l'amitié la plus sincère,
Monsieur,

votre, &c.

1777.

L E T T R E L X X X I I I .

D U M E M E .

Cassel, 24 novembre.

M O N S I E U R ,

J'AI reçu la lettre du 27 du mois passé avec le Prix de la justice et de l'humanité. Je me suis empressé de le lire, et j'y ai vu la justice et l'humanité tracées l'une et l'autre sur le papier avec la plume la plus éloquente et la prose la plus belle. Il ferait à souhaiter que tous les jurisconsultes pensassent comme vous sur cette matière. Je viens d'en perdre un, dans la personne de monsieur le conseiller privé *Koop*, qui réunissait tous les talens que l'on peut souhaiter dans une charge de cette importance. Homme juste, éclairé, laborieux, intègre, compatissant au malheur d'autrui, la mort nous l'a enlevé, et il n'avait pas encore cinquante ans. Il était entièrement revenu du sentiment barbare et inutile d'arracher le propre aveu du criminel par des supplices plus cruels que la mort.

Je voudrais pouvoir mériter les éloges que vous me donnez à cette occasion, et je les

attribue uniquement à votre amitié pour moi, —
qui a trop d'indulgence. 1777.

Je suis avec la plus parfaite considération,
Monfieur,

votre, &c.

*Fin du quatrième et dernier tome des Lettres du
roi de Prusse, &c. et de M. de Voltaire.*

